15e année chaque mois

n° 162 mai 1967



autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Jean Alessandrini

Un monument de la S.F.

Depuis la parution du **SILENCE DE LA TERRE** il y a 15 ans, nombreux étaient les amateurs à regretter de ne pouvoir disposer de l'intégrale de l'œuvre capitale de C.S. Lewis. En effet, l'étonnante quête du Docteur Ransom, son initiation aux secrets de notre système solaire ne font que débuter dans LE SILENCE DE LA TERRE où, enlevé par le Professeur Weston, astronaute amateur, il se retrouve sur Mars. C'est sur Mars, appelé Malacandra par les diverses races qui l'habitent, qu'il découvre les Eldila, bienveillants dieux planétaires, et qu'il a ainsi la révélation de la nature véritable du Bien et du Mal.

Dans le second volume, **VOYAGE A VENUS,** les puissances bienfaisantes viennent rechercher Ransom sur Terre pour le conduire jusqu'à Perelandra, c'est-à-dire Vénus. Ce monde vert et or des îles flottantes et de la douceur lui apparaît comme le paradis même. C'est pour préserver la virginité de Perelandra que Ransom affronte à nouveau son vieil adversaire, le Professeur Weston, c'est pour le destin du système solaire tout entier qu'il se joint au tournoi du Bien et du Mal.

La Terre est le théâtre du troisième roman, **CETTE HIDEUSE PUISSANCE,** une Terre menacée par de sombres entités politiques et par le déchaînement de la violence. L'immense tableau de notre univers reçoit l'ultime touche dans ce dernier volet de la trilogie où l'Enchanteur Merlin, ressuscité des malédictions anciennes, se mêle au drame qui atteint son apothéose avec la défaite des forces du Mal.

Ainsi, la prodigieuse suite romanesque de C.S. Lewis acquiert-elle toute sa signification. Œuvre philosophique, elle constitue aussi un vibrant poème riche de visions dépaysantes et d'actes épiques.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs Français	Francs suisses	Francs belges
☐ *Les Armureries d'Isher* *Les Fabricants d'Armes* par A.-E. VAN VOGT (En voie d'épuisement)	30	30	300
☐ *Demain les chiens* *Le Pêcheur* par CLIFFORD D. SIMAK	30	30	300
☐ *Le monde du non-A* *Les joueurs du non-A* par A.-E. VAN VOGT	30	30	300
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	30	300
☐ *Le livre des robots* par ISAAC ASIMOV	28	28	280
☐ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C.S. LEWIS	40	40	400

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : . . . . PRENOM : . . . .

ADRESSE : . . . .

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— **un chèque bancaire ou un mandat-poste**
— **un virement chèque postal**
— **un mandat de versement**
C.C.P. OPTA Paris 15.813.98

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

12 classiques de base

Douze auteurs qui ont contribué de façon capitale à l'évolution de la science-fiction se trouvent réunis dans le nouveau **Fiction Spécial**, et leurs textes font de ce numéro une anthologie mémorable.

Un seul d'entre eux — Edward Elmer Smith — est quasi inconnu en France ; il s'agit pourtant d'un des pionniers du genre aux Etats-Unis. Les autres sont suffisamment familiers aux amateurs français pour qu'il soit nécessaire d'insister sur leur importance.

De 1939 à 1962, c'est tout un panorama de la S.F. qui se trouve ici rassemblé. Toutes les tendances y sont représentées : l'épopée spatiale (**Nous gardons la Planète Noire** d'Henry Kuttner, **L'étrange voyage de Richard Clayton** de Robert Bloch) ; l'aventure planétaire (**Adaptation** de John Wyndham, **Avant l'Eden** d'Arthur Clarke), les hommes en proie aux robots (**Un logic nommé Joe** de Murray Leinster, **Les bras croisés** de Jack Williamson), les prodiges de la science (**Dieu microcosmique** de Theodore Sturgeon), la vision d'un futur millénaire (**Requiem** d'Edmond Hamilton), le contact avec des formes de vie monstrueuses (**Mère** de Philip José Farmer), etc.

Tous les lecteurs qui aiment véritablement la pure science-fiction trouveront de quoi nourrir leurs rêves, en lisant chacun de ces récits qui en leur temps furent reconnus comme autant de réussites majeures.

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

J.T. McINTOSH

Un drame de l'âge interstellaire

Pour les étoiles

Christopher ANVIL

Une nouvelle d'humour
dans le plus pur style "Galaxie"

Ceux d'Arcturus

Larry NIVEN

Le récit d'un naufrage dans le temps
à des milliers de siècles d'aujourd'hui

La face cachée de la Terre

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

PHILIP K. DICK	4	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
	153	De mémoire d'homme
JEAN-MICHEL FERRER	124	... en beauté
	125	Céphéide
	S. 5	Le jour de Justice
	127	... et jeune à nouveau
	138	Fin de contact
	140	Une vie alternative
	142	Miracle d'une nuit d'été
	144	Blanchitude
	145	Le monde terne de Sébastien Suche
CLAUDE J. LEGRAND	150	Sur mesures
	159	Androïde tous usages
ROGER ZELAZNY	151	Une rose pour l'Ecclésiaste
	157	En cet instant de la tempête

ROGER ZELAZNY

Les portes de son visage, les lampes de sa bouche

Zelazny — on s'en rendra de mieux en mieux compte à l'avenir — est, de tous les auteurs récemment révélés, l'un de ceux qui s'imposeront avec le plus d'éclat. Le seul reproche que peuvent encore lui faire les amateurs exigeants est peut-être de ne pas sacrifier assez aux canons traditionnels de la S.F. — c'est-à-dire de se préoccuper davantage du climat, de l'ambiance, des résonances psychologiques de ses récits que de la trame S.F. que tout lecteur est en droit d'attendre. On l'a bien vu avec **En cet instant de la tempête** (1), où le cadre d'une planète étrangère servait plutôt de prétexte à l'évocation épique d'un typhon. On le verra aussi avec la présente nouvelle, au titre imprévisiblement beau, où le thème de la chasse symbolique d'un monstre marin est la toile de fond d'une intrigue romanesque nuancée et colorée, et l'occasion de descriptions remarquables à la fois par leur précision et par leur poésie.

Mais divers signes montrent que Zelazny évolue, à en juger par ses plus récentes nouvelles, encore non traduites en français. Sans rien renier de ses préoccupations littéraires ni de ses recherches, il concentre désormais davantage la structure de base de son récit sur cet aspect S.F. qui doit rester l'essentiel — mais qu'il renouvelle de l'intérieur par la nouveauté avec laquelle il l'aborde. On en trouvera un exemple dans l'une de ses plus belles nouvelles à ce jour : **Cette montagne mortelle**, qui va paraître dans un numéro prochain de **Galaxie**.

Tout indique donc que la stature de Zelazny ne va cesser de croître et qu'aujourd'hui, après la disparition du regretté Cordwainer Smith, il se confirme comme l'écrivain le plus doué produit par la jeune école de la science-fiction américaine. En consécration de son talent, il a déjà reçu en 1966 deux Nebula Awards (prix annuels décernés par les Science Fiction Writers of America). L'un d'eux, couronnant le meilleur récit de l'année, était décerné précisément au texte que vous allez lire.

Je suis un homme-appât. Nul ne l'est de naissance, sauf dans je ne sais quel roman français dont le titre m'échappe et où tout le monde joue le rôle d'appât. Comment le suis-je devenu ? C'est une longue histoire, qui cadrerait plutôt avec le courrier du cœur et ne mérite guère d'être rapportée ici. Mais les

(1) *Fiction* n° 157.

jours de la bête valent bien qu'on leur consacre quelques pages. Ces pages, les voici.

Les Basses Terres de Vénus sont situées entre le pouce et l'index du continent appelé la Main. Quand vous émergez de l'Allée des Nuages, la Main projette sans avertissement vers vous sa boule d'argent sombre. Vous sursautez alors à l'intérieur de la quille au sillage de flammes qui descend, mais les courroies vous empêchent de vous ridiculiser. En général, après, on se met à rire nerveusement. Mais on commence toujours par avoir un soubresaut.

Ensuite, on examine la Main pour exorciser l'illusion, et les doigts du milieu deviennent des archipels bagués, tandis que les contours se résolvent en péninsules d'un gris verdâtre. Le pouce, trop court, se recourbe comme un embryon de cap Horn.

Vous respirez une bonne bouffée d'oxygène pur, poussez éventuellement un soupir, et la longue chute commence.

On vous happe comme une mouche à la base d'atterrissage de Ligne de Vie (ainsi nommée en raison de la proximité du grand delta de la baie orientale), située entre la première péninsule et le « pouce ». Pendant une minute, vous avez l'impression que vous allez la rater et finir votre carrière sous forme de nourriture à poisson, mais en définitive vous vous posez sur l'aire de béton brûlée ; vous présentez votre liasse d'autorisations — épaisseur d'un annuaire téléphonique — à un type obèse et court sur pattes, coiffé d'une casquette grise, tous documents attestant que vous n'êtes pas atteint de mystérieuses décompositions des organes, etc. Le type vous adresse alors un sourire qui lui ressemble — court, gras et gris — et vous fait signe de grimper dans le car qui vous conduit au centre d'accueil, où vous passez trois jours à prouver que vous n'êtes pas atteint de mystérieuses décompositions des organes, etc.

Mais il est une gangrène d'un autre genre ; cafard est son nom. Au terme de ces trois jours, Ligne de Vie et vous, vous êtes plutôt en froid tous les deux. On a consacré bien des ouvrages aux effets variés de l'alcool. Je me bornerai à constater qu'une bonne cuite mérite une semaine d'examens au bas mot et qu'elle justifie souvent toute une vie d'études.

J'étais depuis deux ans un élève particulièrement doué dans

cette branche, lorsque le *Bright Water* creva notre plafond d'agathe et que ses passagers se répandirent dans la ville.

J'ouvre ici une parenthèse. On lit ceci dans le *Worlds Almanac*, sous la rubrique Ligne de Vie : « ...*Port de la côte est de la Main. Les employés du Centre de Recherches Non Terrestres représentent environ 85 % de ses 100.000 habitants (chiffre du recensement de 2010). La plupart des autres résidents appartiennent au personnel de plusieurs sociétés industrielles engagées dans la recherche. Des biologistes indépendants spécialisés dans la faune aquatique, de riches amateurs de pêche et des aventuriers constituent le reste de la population.* »

J'allai voir Mike Dabis, un confrère, auprès de qui je me lamentai sur le marasme général des affaires.

— « Si tu savais la vérité qui se murmure à voix basse, tu ne parlerais pas comme ça. »

Il s'interrompit, le verre à la main, pour avaler une gorgée avec lenteur afin de piquer ma curiosité et de m'arracher quelques blasphèmes.

« Carl, » reprit-il enfin, impassible comme un joueur de poker, « Carl, ils sont en train de remettre le *Tensquare* en état. »

Je l'aurais battu. J'aurais rempli son verre d'acide sulfurique et vu avec volupté ses lèvres noircir et se craqueler. Mais je me bornai à marmotter sans me compromettre :

— « Qui peut être dingue au point de lâcher cinquante sacs par jour ? Le C.R.N.T. ? »

Il secoua négativement la tête.

— « Joan Luharich, » annonça-t-il. « La fille aux verres de contact violets et aux dents faites au moule. En réalité ses yeux sont bien noisette, n'est-ce pas ? »

— « Elle ne vend plus assez de crèmes de beauté par les temps qui courent ? »

Il haussa les épaules.

— « C'est la publicité qui fait tourner la machine. Les Entreprises Luharich ont grimpé de seize points quand elle a remporté le Trophée Solaire. Tu n'as jamais joué au golf sur Mercure ? »

J'y avais déjà joué mais, négligeant la chose, je poursuivis mon interrogatoire.

— « Elle s'amène donc ici avec chèque en blanc et hameçon ? »

Il acquiesça du menton.

— « Le *Bright Water* est arrivé aujourd'hui. Elle devrait avoir

débarqué, avec des tas de caméras. Elle veut capturer Ikky. Elle en a une sacrée envie. »

— « Hmm... Une envie qui va jusqu'où ? »

— « Contrat de soixante jours pour le *Tensquare* avec clause de prolongation sans limitation de durée, » récita-t-il. « Dépôt de garantie : un million et demi. »

— « Tu as l'air très au courant. »

— « Je suis un bureau de placement. Les Entreprises Luharich m'ont contacté le mois dernier. C'est utile de fréquenter les bars où l'on rencontre des gens. Ou d'en être propriétaire, » ajouta-t-il la bouche en cœur.

Détournant le regard, je bus ma bière amère à petites gorgées. Quand j'eus fait le point, je posai à Dabis la question qu'il attendait, prêt à subir son sermon mensuel sur les vertus de la tempérance.

— « On m'a chargé d'essayer de t'embaucher, » dit-il. « A quand remonte ta dernière expédition ? »

— « Un mois et demi. Avec le *Corning*. »

Il fit une moue dédaigneuse. « Menu fretin ! Et tu n'as pas plongé depuis quand ? »

— « Un bout de temps. »

— « Plus d'un an, n'est-ce pas ? Depuis que tu t'es fait faucher par l'hélice du *Dauphin* ? »

Je le regardai dans les yeux.

— « La semaine passée, j'ai été à Angleford. En amont, là où le courant est fort. Je me défends toujours. »

— « A condition de ne pas boire. »

— « Pour un boulot comme celui-là, je m'abstiendrai. »

Il hocha la tête d'un air dubitatif et psalmodia :

— « Tarif syndical. Triple salaire en cas de circonstances extraordinaires. Rendez-vous au hangar 16 avec ton matériel vendredi à cinq heures du matin. Nous prendrons la mer samedi à l'aube. »

— « Tu seras du voyage ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi ça ? »

— « Besoin d'argent. Le bar ne bat que d'une aile et la môme veut des nouveaux visons. »

— « Quand même... »

— « Et puis envie de solitude, d'air pur, d'exercice... le retour à la nature. »

— « Bon... bon... pardon d'avoir été indiscret. »

Je lui remplis son verre, concentrant mes pensées sur $H\ SO_4$, mais la transmutation n'eut pas lieu. Quand finalement je l'eus saoulé, je sortis dans la nuit, pour marcher et pour réfléchir.

Au cours des cinq années écoulées, il y avait eu une douzaine de tentatives sérieuses en vue de capturer l'*Ichthyformus Leviosaurus Levianthus*, généralement surnommé « Ikky ». Quand on en avait aperçu le premier spécimen, on avait employé les techniques des baleiniers. Elles s'étaient révélées infructueuses ou catastrophiques, et une nouvelle méthode avait été mise au point. Un riche sportif du nom de Michael Jandt avait armé le *Tensquare*. Il avait mis toute son équipe sur le projet.

Quand il était rentré après avoir sillonné l'Océan Oriental pendant un an, il avait déposé son bilan. Carlton Davits, le riche playboy passionné de pêche, avait alors racheté l'énorme navire et était parti en expédition dans les eaux de ponte d'Ikky. Au dix-neuvième jour de navigation, il eut une touche et perdit pour cent cinquante mille dollars de matériel, plus un *Ichthyformus Levianthus*. Douze jours plus tard, il harponna le monstre avec des lignes triples et l'anesthésia. Mais Ikky se réveilla quand il voulut le ramener à bord, détruisit une tour, tua six hommes et dévasta le *Tensquare*. Carlton s'en sortit avec une hémiplégie partielle et une déclaration de faillite. Il disparut de la circulation. Le *Tensquare* changea encore quatre fois de mains. Les résultats obtenus par les acquéreurs successifs furent moins spectaculaires mais tout aussi ruineux.

Finalement, le gigantesque bâtiment qui n'avait qu'une seule raison d'être fut mis aux enchères et racheté par le C.R.N.T. en vue de « recherches maritimes ». La Lloyd's se refusait toujours à l'assurer, et les seules équipées maritimes où il fut engagé se limitèrent à des sorties commandées par des profanes, qui mouraient d'envie de raconter des histoires de pêche au léviathan. En ces occasions, j'avais été embauché comme appâteur à trois reprises et m'étais trouvé par deux fois assez près d'Ikky pour compter ses crocs. Je tiens pour des raisons personnelles à en montrer un à mes petits-enfants.

Je me tournai vers l'aire d'atterrissage et pris une résolution.

— « Tu veux que je sois là pour la couleur locale, ma petite. Ça fera bien en première page, hein ? Mais mets-toi une chose en

tête : si quelqu'un doit t'attraper un Ikky, ce sera moi. Je te le jure... »

J'étais seul dans le square. Le brouillard enveloppait les tours fantomatiques de Ligne de Vie.

La falaise qui domine Ligne de Vie à l'ouest, l'ancien rivage des temps géologiques, s'enfonce par endroits jusqu'à soixante-cinq kilomètres à l'intérieur. Sa pente ne décrit pas un angle très marqué mais elle atteint une altitude de plusieurs centaines de mètres avant de rencontrer la chaîne qui nous sépare des Hautes Terres. La plupart des pistes de surface et des hangars particuliers sont concentrés en un point situé six kilomètres à l'ouest et cent cinquante mètres au-dessus de Ligne de Vie. Le hangar 16 est le siège de la compagnie Cal — transports, services de gyros, navettes. Cal m'est antipathique, mais il ne se trouvait pas dans les parages quand je descendis du car et agitai le bras en direction d'un mécanicien.

Deux gyros piaffaient sur le ciment, leurs rotors faisaient comme une auréole. Le carburateur de celui sur lequel Steve était penché émettait des borborygmes et était secoué de tremblements spasmodiques.

— « Il a la colique ? » demandai-je.

— « Ouais, » répondit Steve. « Il a des vents et des peines de cœur. »

Le mécano s'acharna sur les vis jusqu'à ce que le bruit du moteur devînt un lamento régulier et se tourna vers moi.

— « Tu prends la mer ? »

Je hochai la tête. « *Tensquare.* Produits de beauté et monstres marins. Tu vois le genre ? »

Il battit des paupières et essuya son front parsemé de taches de rousseur. Il ne faisait pas plus de 20°, mais les gros projecteurs ne se bornaient pas à donner de la lumière.

— « La môme Luharich, » murmura-t-il. « C'est donc toi qui est choisi ? Il y a des gens qui veulent te voir. »

— « A quel propos ? »

— « Caméras et micros. Tu vois le genre ? »

— « J'ai autre chose à faire. Je vais ranger mon barda. Quel est mon gyro ? »

Steve tendit son tournevis vers le second.

— « Celui-ci. A propos, la télévision est déjà en marche. Ils voulaient filmer ton arrivée. »

Il me tourna le dos et se dirigea vers le hangar en ajoutant : « Souris. Ils prendront les gros plans plus tard. »

En fait de sourire, je proférai un juron. Ils devaient avoir un téléobjectif et savoir lire sur les lèvres, car je n'ai jamais vu cette séquence du film.

Je fourrai mes affaires à l'arrière du gyro, m'installai et allumai une cigarette. Cinq minutes plus tard, Cal en personne émergea des bâtiments. Il n'avait pas l'air aimable. Il s'approcha de l'engin, tambourina sur le fuselage à coups de poings, désigna le hangar du pouce et hurla, les mains en porte-voix :

— « On te demande là-bas ! Interview... »

— « Le spectacle est terminé, » répliquai-je sur le même ton. « Ou c'est comme ça ou ils n'ont qu'à se chercher un autre appâteur ! »

Sous les sourcils blonds, les prunelles de Cal devinrent des têtes d'épingle tandis qu'il me fusillait du regard. Il s'éloigna à grands pas. Je me demandai combien ils lui avaient donné pour venir occuper son hangar et pomper le jus de son générateur.

Sûrement pas mal, connaissant le bonhomme. D'ailleurs, ce type-là, je n'avais jamais pu le souffrir.

La nuit, Vénus est un puits d'eaux sableuses. Sur la côte, on ne sait jamais où finit la mer et où commence le ciel. Versez du lait dans un encrier, et vous avez l'aube. D'abord, des grumeaux blanchâtres, erratiques, qui s'organisent en filaments. Agitez le flacon pour obtenir un colloïde de couleur grise que vous laissez s'éclaircir encore un peu : d'un seul coup, vous avez le jour. Alors, vous commencez à chauffer le mélange.

Je dus enlever ma veste quand nous approchâmes de la baie. Derrière nous, l'horizon frémissait dans la chaleur, semblable à une vision sous-marine. Un gyro a une capacité de quatre passagers (cinq si l'on veut enfreindre le règlement et tricher sur le poids), trois seulement si l'un d'eux transporte un équipement d'appâteur. Mais il n'y avait à bord que le pilote et moi. Suivant l'exemple de son moteur, mon compagnon fredonnait sans émettre de bruits inutiles. Ligne de Vie bascula et disparut du rétroviseur ; pres-

que au même instant, le *Tensquare* surgit devant nous. Le pilote cessa de fredonner et secoua la tête.

Je me penchai, la gorge sèche. Ce bateau, je le connaissais comme ma poche mais on n'a plus la même attitude mentale quand une chose est hors d'atteinte, et j'avais en vérité fini par me demander si je remettrais jamais les pieds sur le pont du *Tensquare*. Or, il était là, sous mes yeux ! J'étais presque prêt à croire à la prédestination.

Imaginez une sorte de terrain de football. Propulsion atomique. Plat comme une crêpe avec des bulles de matière plastique au milieu et des tours à l'avant et à l'arrière, à babord et à tribord.

Ces tours peuvent s'accoupler dans n'importe quel ordre pour haler les grappins — moitié gaffes, moitié harpons — qu'elles soutiennent et qui sont capables d'amener des poids énormes presque au niveau de la surface. C'est alors que la « guérite » intervient : elle soulève la prise de deux mètres à deux mètres cinquante afin que les grappins soient en situation d'exercer, non pas une traction, mais une poussée verticale de bas en haut.

La guérite est essentiellement une cabine mobile — une grosse boîte susceptible de glisser dans les gouttières quadrillant le *Tensquare* comme de se fixer contre le bord d'attaque grâce à un ancrage magnétique. Ses treuils pourraient hisser un vaisseau de guerre sans que la guérite se détache de son point d'appui : simplement, le *Tensquare* prendrait de la gîte. Voilà qui permet de se faire une idée de la puissance d'adhérence.

La guérite est équipée d'un indicateur pilote à démultiplication qui est bien le « moulinet » le plus complexe qu'on ait jamais inventé. Alimenté en courant par le générateur installé près de la bulle centrale, il est en liaison par ondes courtes avec la salle du sonar, où les déplacements de la proie sont enregistrés et répétés à l'intention du pêcheur assis au poste de contrôle.

Le pêcheur peut manœuvrer ses « lignes » pendant des heures et même des jours entiers sans jamais voir autre chose qu'une surface de métal et une silhouette sur l'écran. Ce n'est que lorsque la bête a été harponnée et que le patin extenseur situé trois mètres au-dessous de la ligne de flotaison sort de son logement (il a pour rôle de faciliter le travail des treuils) que le pêcheur voit sa prise s'élever devant lui, tel un séraphin déchu. A ce moment, le regard plonge dans l'Abîme et il faut agir sans délai. C'était ce que Davits avait appris — une leçon qui lui avait coûté,

cher. Il était resté passif ; alors, le monstre blessé — un monstre long d'une centaine de mètres et d'un poids inimaginable —, sortant de l'anesthésie, avait rompu les câbles du treuil, brisé un grappin et dévasté le *Tensquare*.

Le gyro tournoya au-dessus du bâtiment. Enfin, on s'aperçut de notre présence et nous reçûmes l'autorisation de descendre. L'appareil se posa devant le panneau d'accès. Je lançai mon matériel sur le pont et sortis. Le pilote me souhaita bonne chance tandis que la porte du gyro se refermait. L'engin s'éleva dans les airs.

Le sac sur l'épaule, je gagnai l'entrepont.

Malvern, qui exerçait les fonctions de capitaine et auquel je me présentai, m'apprit que le gros de l'équipage n'arriverait pas avant huit bonnes heures. Mes employeurs avaient voulu que j'arrive seul chez Cal pour tourner leur film publicitaire selon les recettes en vigueur.

Première image : la piste. Il fait noir. Un mécano ausculte un gyro récalcitrant. Un car arrive lentement. L'appâteur engoncé dans ses vêtements en descend, jette un coup d'œil autour de lui, traverse lourdement le terrain. Gros plan : il sourit. Travelling avant pour le son : « Pensez-vous que ce sera pour cette fois ? Que nous en ramènerons un ? » L'appâteur embarrassé. Taciturne. Haussement d'épaules. Là un bout de texte à postsynchroniser. « Je vois. Et pourquoi pensez-vous que Miss Luharich a plus de chances que tous ceux qui l'ont précédée ? Parce qu'elle est mieux équipée ? (Sourire.) Parce que l'on connaît mieux aujourd'hui les mœurs de l'animal que lors des autres expéditions ? Ou à cause de sa volonté de vaincre, d'être championne ? Est-ce une de ces raisons qui vous fait croire à ses chances ? Ou les trois ? » Réponse : « Oui... les trois à la fois. » — « Est-ce pour cela que vous avez signé ? Parce que votre instinct vous a dit que, cette fois, l'entreprise sera couronnée de succès ? » Réponse : « Elle applique les tarifs syndicaux. Je ne pourrais pas louer le rafiot moi-même. Et je veux y aller. » Coupez ! On lui fera dire autre chose. L'appâteur se dirige vers le gyro. Fondu. Etc.

J'ai visité le *Tensquare*. J'ai examiné les quatre tours, vérifié les commandes et la caméra de télévision sous-marine. Puis j'ai pris l'ascenseur.

Malvern ne voyait pas d'inconvénient à ce que je m'assure personnellement que tout était en ordre. En fait, il m'y encoura-

geait. Nous avions déjà navigué ensemble et, une fois, nous avions même occupé des positions inverses. Aussi, quand je sortis de la cabine, je ne fus pas surpris de le voir qui m'attendait dans le caisson Hopkins. Pendant dix minutes, nous inspectâmes la vaste salle en silence, nous glissant entre les bobines de cuivre des alvéoles où régnerait bientôt un froid polaire.

Enfin, il donna un coup de poing sur la paroi.

— « Alors, on va y mettre quelque chose, dans ce caisson ? »

Je secouai la tête.

— « Je le voudrais bien mais j'en doute. Je me moque éperdument de savoir à qui revient la gloire de la capture, du moment que j'y ai participé. Mais on ne prendra rien. Cette fille est d'un égocentrisme maladif. Elle tiendra à manœuvrer elle-même la guérite et elle en est incapable. »

— « Tu la connais ? »

— « Je l'ai connue. »

— « Il y a longtemps ? »

— « Cinq ans. »

— « C'était une gosse à l'époque. Comment sais-tu de quoi elle est capable maintenant ? »

— « Je le sais. Elle doit avoir appris à manipuler tous les boutons et tous les cadrans à l'heure où nous sommes. Et être incollable sur la théorie. Mais tu te souviens du jour où nous étions tous les deux dans la tour babord avant, quand Ikky a sauté comme un marsouin ? »

— « Comment pourrais-je l'oublier ? »

— « Alors ? »

Il frotta son menton aussi rugueux que de la toile émeri.

— « Peut-être qu'elle y arrivera, Carl. Elle a piloté des bolides de course et a plongé par gros temps. » Il se tourna vers la Main invisible. « Elle a chassé dans les Hautes Terres. Elle est assez culottée pour prendre cette horreur dans ses bras sans sourciller. Une facture avec sept zéros à la clé, » ajouta-t-il, « c'est beaucoup. Même pour une Luharich. »

Je me glissai à l'intérieur d'une écoutille. « Tu as peut-être raison, mais c'était une riche sorcière au temps où je l'ai connue. Et elle n'était pas blonde, » ajoutai-je mesquinement.

Il bâilla. « Allez... on va déjeuner. »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Quand j'étais jeune, je considérais qu'être une créature aquatique était le sort le plus digne d'envie. J'avais été élevé sur la côte pacifique et je passais mes vacances sur le Golfe ou en Méditerranée. Pendant des mois, j'ai passé mon temps à cueillir du corail, à photographier les habitants des grands fonds, à jouer aux quatre coins avec les dauphins. Je pêchais partout où il y avait des poissons, regrettant qu'ils puissent aller dans des endroits où j'étais incapable de les suivre. A mesure que je grandissais, je cherchais des poissons toujours plus gros. Et, à part les séquoias, il n'y avait rien de plus gros qu'Ikky. D'où la suite...

Je fourrai deux petits pains dans un sac en papier, remplis un thermos de café et, après m'être excusé, je quittai la cuisine. La guérite était exactement telle que je me la rappelais. Je manœuvrai quelques boutons. Le haut-parleur grésilla.

— « C'est toi, Carl ? »

— « En personne, Mike. Envoie-moi un peu de jus, espèce de Judas. »

Au bout d'un moment — le temps de la réflexion —, la coque se mit à vibrer : les générateurs entraient en jeu. Je me versai ma troisième tasse de café et je cherchai une cigarette.

— « Je suis donc un Judas, cette fois ? » fit Mike.

— « Tu savais qu'il y avait une équipe de prises de vues au hangar 16 ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, tu es un Judas. La publicité est la dernière des choses que je souhaite. « *Après avoir si souvent vu ses efforts avorter, il est prêt à faire une nouvelle et courageuse tentative.* » Je vois d'ici les gros titres. »

— « Tu te trompes. Le projecteur n'est pas assez gros pour éclairer deux personnes, et *elle* est plus jolie que toi. »

Au lieu de répondre, j'enfonçai une touche, et la guérite s'éleva jusqu'au niveau du pont. j'escamotai alors le rail latéral, m'engageai dans la gouttière. Je stoppai à une intersection au milieu du bateau et rentrai le rail longitudinal.

Je n'avais pas renversé une goutte de café.

— « Envoie-moi l'image. »

L'écran s'éclaira. Je réglai la mise au point et le fond se silhouetta devant mes yeux.

« O.K. »

J'appuyai sur le bouton de l'Alerte Bleue. Le voyant s'alluma.

Déverrouillage du treuil. Je visai le large, déployai le bras et lançai la ligne.

— « Impeccable, » approuva Mike.

— « Alerte Rouge ! »

— « Alerte Rouge. »

C'est là qu'intervient l'appâteur. Son rôle est de donner aux barbillons un air appétissant.

Il ne s'agit pas exactement d'un hameçon. Aux câbles sont fixés des tubes creux où l'on envoie une dose de drogue qui suffirait à une armée de toxicomanes. Ikky se jette sur le leurre télécommandé qui se balance devant lui, et le pêcheur croche le harpon.

Mes mains voltigeaient sur la boîte de commande. Je jetai un coup d'œil sur le cadran du réservoir de narcotique. Vide. Bon... on ne l'avait pas encore rempli. Mon pouce s'écrasa sur le bouton *Injection.*

— « Dans le mille, » murmura Mike.

Je donnai du mou aux câbles et jouai avec le monstre imaginaire, le laissant se fatiguer, simulant ses bonds en faisant osciller le treuil.

J'avais mis le climatiseur en marche et enlevé ma chemise, mais la chaleur était encore pénible. J'en déduisis qu'il était plus de midi. J'avais vaguement conscience que des gyros arrivaient et repartaient. Quelques-uns des membres de l'équipage s'étaient installés à l'«ombre» des portes que j'avais laissées ouvertes pour m'observer. Je ne vis pas Joan s'approcher. Sinon j'aurais mis fin à la séance et serais redescendu.

Elle ferma la porte si brutalement que les ferrures en tremblèrent. J'émergeai de mon état de concentration.

— « Qui vous a autorisé à faire monter la guérite ? » demanda-t-elle.

— « Personne. Je vais la redescendre. »

— « Laissez-moi la place. »

Je me levai et elle prit mon siège. Elle portait un pantalon marron et une blouse ample. Ses cheveux étaient tirés en arrière, en une coiffure pratique. Ses joues étaient empourprées, mais pas forcément à cause de la température. Elle se pencha sur le tableau de commande avec une intensité que je trouvai inquiétante.

— « Alerte Bleue, » lança-t-elle d'une voix cassante tandis que fulgurait un ongle violet. Elle écrasa le bouton.

Je poussai un bâillement et remis lentement ma chemise. Elle me décocha un regard de biais, vérifia les cadrans de lecture et tira.

Je suivis la trajectoire du harpon sur l'écran. Elle se tourna vers moi l'espace d'une seconde et ordonna d'un ton égal : « Alerte Rouge ! »

J'approuvai du menton.

Elle manœuvra latéralement le treuil pour me montrer qu'elle savait le faire. Je ne doutais pas qu'elle le savait, et elle ne doutait pas que je savais qu'elle le savait.

Puis...

— « Au cas où vous vous feriez des idées, je vous précise qu'il n'est pas question que vous touchiez aux instruments. Vous avez été embauché comme appâteur, pas comme manipulateur ! Appâteur, un point c'est tout. Votre travail consiste à plonger pour préparer la table à l'intention de notre ami le monstre. C'est dangereux mais vous êtes payé pour ça et bien payé. Pas de questions ? »

Elle pressa le bouton *Injection.*

Je me grattai la pomme d'Adam et souris.

— « Pas de questions, mais je suis qualifié pour me servir de ce zinzin. Si vous avez besoin de moi, je serai à votre disposition. Au tarif syndical. »

— « Je ne veux pas d'un perdant comme opérateur, Mr. Davits. »

— « Il n'y a jamais eu de gagnant à ce jeu-là, Miss Luharich. »

Elle commença de réembobiner le câble et rompit la liaison magnétique. La guérite se mit à trépider à mesure que ce grand yoyo se réenroulait et elle recula de quelques dizaines de centimètres au moment où il réintégra son logement. Joan replia le bras du levier, remonta les rails latéraux, et la guérite glissa dans sa gouttière. Joan freina, permuta les rails, et nous repartîmes à angle droit. Les hommes d'équipage massés devant l'écoutille s'égaillèrent lorsqu'elle prit place sur le monte-charge.

— « A l'avenir, Mr. Davits, vous ne mettrez plus les pieds ici à moins qu'on ne vous en donne l'ordre. »

— « Ne vous en faites pas, » répondis-je. « Même si on me l'ordonne, je n'en ferai rien. J'ai été engagé comme appâteur, n'est-ce pas ? Si vous voulez que je vienne il faudra me le demander. »

— « Comptez sur moi pour cela, » dit-elle en souriant.

Le panneau se referma sur nous et nous n'échangeâmes plus un mot. Quand la guérite eut regagné son berceau, nous partîmes chacun dans une autre direction.

Cette nuit-là, nous nous retrouvâmes avec nos pipes, Mike et moi, dans la cabine de Malvern. Le vent faisait se heurter les vagues et un crachin régulier mêlé de grêle martelait le pont au-dessus de nos têtes. On se serait cru sous un toit de tôle.

— « Temps de cochon ! » soupira Mike.

J'acquiesçai. Après deux bourbons, la pièce était devenue une gravure familière avec ses meubles d'acajou (que j'avais autrefois fait venir de la Terre... une lubie comme ça !), ses murs sombres, le visage boucané de Malvern, l'expression perpétuellement étonnée de Mike, les pans d'ombre, la minuscule lampe posée sur la table.

— « Je suis content d'être là. »

— « Qu'est-ce qu'on éprouve sous l'eau par une nuit pareille ? »

Je tirai sur ma pipe et me revis m'enfoncer légèrement à l'intérieur d'un diamant noir et frémissant. Des images me traversèrent l'esprit : éclair subit d'un poisson filant comme le trait de feu d'un météore, balancement berceur des herbes semblables à des nébuleuses, masses d'ombre virant au vert, aussitôt évanouies. C'était sans doute ce qu'éprouverait un astronef — si un astronef était capable d'éprouver quelque chose — croisant entre les planètes. Silence mystérieux, surnaturel, à la sérénité comme celle du sommeil.

— « Il y fait noir, » dis-je, « et les eaux sont calmes à partir d'une certaine profondeur. »

— « Encore huit heures et on lève l'ancre, » fit Mike.

— « Dans dix ou douze jours, nous serons à pied d'œuvre, » ajouta Malvern.

— « Où peut bien être Mr. Ikky à l'heure qu'il est ? »

— « Dans les bas-fonds en train de dormir avec Mrs. Ikky, s'il a un tant soit peu de jugeote. »

— « Il n'en a pas. J'ai vu la reconstitution de son squelette réalisé par le C.R.N.T. à partir d'os rejetés sur le rivage. »

— « Tout le monde a un cerveau, non ? »

— « Il doit mesurer plus de cent mètres de long. Pas vrai, Carl ? »

Je secouai approbativement le menton.

— « Pourtant, la cavité cérébrale est presque inexistante. »

— « Il est quand même assez futé pour se tenir hors de notre portée. »

Je pouffe de rire, parce qu'en réalité rien n'a d'existence en dehors de cette pièce. Le monde extérieur n'est qu'un pont de navire désert et sonore. Nous nous carrons dans nos sièges, nous exhalons la fumée de nos pipes.

— « Qu'est-ce qu'elle t'a dit, la patronne, Carl ? »

— « Que ma place est en bas avec l'engrais de poisson. »

— « Tu ne t'occupes pas de la guérite ? »

— « J'appâte. »

— « C'est ce qu'on verra. »

— « C'est tout ce que je ferai. Si elle veut un opérateur, il faudra qu'elle le demande gentiment. »

— « Tu crois qu'elle y sera obligée ? »

— « Oui. »

— « Dans ce cas, pourras-tu te charger de la manœuvre ? »

— « Question intéressante ! Malheureusement, je n'en connais pas la réponse. »

Je réaliserais mon âme et je vendrais quarante pour cent du bénéfice, je donnerais deux ans de ma vie pour la connaître. Mais les acquéreurs ne se bousculeraient pas au portillon. Parce que la réponse, personne ne la connaît. Supposons que, la chance aidant, on débusque Ikky. Qu'on réussisse à le faire mordre à l'appât et à le harponner. Que se passera-t-il ensuite ? Si on l'amène jusqu'au bateau, est-ce qu'elle tiendra le coup ou est-ce qu'elle flanchera ? Est-elle d'une autre trempe que Davits qui chassait le requin avec un pistolet à air comprimé lançant des dards empoisonnés ? Supposons qu'elle ramène Ikky à terre et que Davits en soit réduit à jouer les utilités, à la manière d'un figurant de la télévision ?

Pire encore... Supposons qu'elle fasse appel à Davits et qu'il reste planté là comme un figurant, vert de frousse, vivante incarnation de Sainte Trouille...

... Je l'avais hissé au-dessus de mes deux mètres cinquante d'acier et j'ai vu cette masse grossir, grandir à perte de vue comme une chaîne de montagnes glauque... Et cette tête ! Petite par rapport au corps mais quand même immense. Tête plate et crevassée avec des yeux sans paupières, des yeux noirs et rouges

qui tournoyaient déjà comme des toupies quand mes ancêtres n'avaient pas encore décidé de gagner le Nouveau Monde. Et qui se balancaient...

On avait branché des réservoirs de narcotique pleins. Une nouvelle injection était nécessaire. Mais j'étais paralysé.

Le monstre faisait un bruit comme Dieu en train de jouer sur un orgue électrique.

Et il me regardait !

Je ne sais même pas si, avec des yeux pareils, le processus de la vision est le même que pour nous. J'en doute. Peut-être n'étais-je pour lui qu'une tache grise et vague se détachant sur un rocher noir. Mais son regard était rivé sur moi. Peut-être que les lapins sont tout bonnement lâches de par leur constitution. Mais quand la bête a commencé à se débattre, je suis demeuré là, incapable de faire un geste. Fasciné.

Fasciné par cette puissance, par ces yeux. On m'a retrouvé un quart d'heure plus tard, la tête et les épaules quelque peu abîmées. Je n'avais pas appuyé sur le bouton *Injection*...

Et je rêve de ce yeux. Je veux les revoir encore, même si ma quête doit durer éternellement. Il faut que je sache si quelque chose en moi me différencie du lapin, si je suis autre chose qu'une mosaïque d'instincts et de réflexes qui tombent en miettes toujours de la même façon quand intervient la combinaison voulue.

Je penchai la tête et constatai que mes mains tremblaient. Personne ne l'avait remarqué.

Je finis mon verre, vidai ma pipe. Il était tard et nul oiseau ne chantait.

J'étais assis à l'arrière, les jambes dans le vide. Les copeaux disparaissaient en tourbillonnant dans le sillage. Trois jours que nous avions pris la mer. Rien à faire pour s'occuper.

— « Dites ! »

— « Moi ? »

— « Oui... vous ! »

Cheveux semblables au pan de l'arc-en-ciel, yeux sans pareil, dents éblouissantes.

— « Bonjour ! »

— « Vous savez que les règles de sécurité interdisent de faire ce que vous faites ? »

— « Je le sais. Ça n'a pas arrêté de me tracasser toute la matinée. »

Le couteau détacha un fin copeau qui partit à la dérive, et l'écume l'engloutit. J'éprouvai un secret plaisir à voir le reflet déformé de Joan sur la lame.

— « Vous cherchez à m'appâter ? » demanda-t-elle enfin.

Elle se mit à rire et je me retournai, sachant qu'elle riait exprès.

— « Moi ? »

— « Je pourrais facilement vous pousser par-dessus bord. »

— « Je remonterais. »

— « Me pousseriez-vous à l'eau à votre tour par une nuit obscure ? »

— « Elles sont toutes obscures, Miss Luharich. Non. J'aime mieux vous faire cadeau de ma sculpture. »

Elle s'assit à côté de moi et je fus bien obligé de remarquer les fossettes de ses genoux. Elle portait un deux-pièces blanc et son hâle d'un autre monde la rendait irrésistible. J'éprouvai presque du remords en songeant à ma mise en scène mais je continuai néanmoins de cacher avec ma main droite la figurine de bois.

— « Soit ! Je mords à l'appât. Montrez-moi ce cadeau. »

— « Une seconde. J'ai presque fini. »

D'un geste solennel, je lui tendis l'âne que j'avais sculpté. Je n'étais pas très fier de moi et avais le sentiment d'en être un, moi aussi, mais il fallait aller jusqu'au bout. Je vais toujours jusqu'au bout. L'âne avait la gueule ouverte pour braire. Ses oreilles étaient toutes droites.

Elle ne sourit pas. Elle ne se renfrogna pas non plus. Elle se contenta d'examiner l'animal.

— « C'est très bon, » finit-elle par dire. « Comme presque tout ce que vous faites. Et tout à fait de circonstance, peut-être. »

— « Rendez-le moi. »

Elle obéit. Je lançai l'âne par dessus bord. Il manqua le sillage écumant et flotta un moment, ballotté par les vagues, comme un hippocampe miniature.

— « Pourquoi avoir fait cela ? »

— « C'était une plaisanterie de mauvais goût. Excusez-moi. »

— « Au fond, vous avez peut-être raison. Il se peut que, cette fois, j'aie eu les dents trop longues. »

J'émis un grognement.

— « Alors, pourquoi ne pas faire quelque chose de moins dangereux ? Une nouvelle course, par exemple ? »

Elle secoua son pan d'arc-en-ciel.

— « Non. C'est Ikky que je veux. »

— « Pourquoi ? »

— « Pourquoi désiriez-vous en capturer un avec tant de force que vous avez perdu une fortune ? »

— « Pour des raisons d'homme, » répondis-je. « Un psychanalyste défroqué qui organisait des séances de défoulement dans sa cave m'a dit un jour : « Mr. Davits, vous avez besoin de renforcer l'image de votre virilité en attrapant un spécimen de toutes les espèces de poissons de la création. » Le poisson est un très vieux symbole de virilité, vous savez. Alors, je me suis mis en campagne. Il me manque encore un exemplaire. Mais pourquoi voulez-vous renforcer votre virilité, vous ? »

— « Je ne veux rien renforcer du tout sinon les Entreprises Luharich. Le chef du service des statistiques m'a dit un jour : « Miss Luharich, emparez-vous du monopole de la vente de la crème de beauté et de la poudre de riz dans le système solaire et vous serez heureuse. Heureuse et riche. » Il avait raison : j'en suis la preuve vivante. Je peux avoir le physique que j'ai, je peux faire n'importe quoi, je vends la presque totalité des produits de beauté du système solaire. Mais il faut aussi que je sois capable de faire n'importe quoi. »

— « Vous paraissez flegmatique et compétente. »

Elle se leva. « Je ne suis pas flegmatique. Venez. Allons nager. »

— « Puis-je me permettre de vous faire remarquer que nous filons à bonne allure ? »

— « Vous êtes libre de débiter des lapalissades. Vous vous êtes prétendu capable de regagner le bateau par vos propres moyens. Auriez-vous changé d'avis ? »

— « Nullement. »

— « Alors, allez chercher deux tenues de plongée et je vous défie à la course. »

Je me mis debout et la regardai de haut en bas, ce qui me donne en général le sentiment d'être supérieur aux femmes. « Fille de Lir, yeux de Picasso, entendu pour votre course. Rendez-vous dans dix minutes à la tour tribord avant. »

— « Dix minutes... d'accord. »

Il m'en fallut peut-être deux pour franchir avec mon fardeau la distance séparant la bulle centrale de la tour. Mes sandales commençaient à devenir brûlantes et je fus fort aise de les changer contre une paire de palmes dès que j'eus la fraîcheur relative de l'angle du pont.

Nous enfilâmes nos tenues et y fixâmes les accessoires. Joan avait revêtu un élégant maillot vert d'une pièce à la vue duquel je me détournai, la main en visière au-dessus de mes yeux, feignant d'examiner l'horizon. Puis mon regard se reporta sur elle.

J'attachai une échelle de corde le long de la coque. Cela fait, je heurtai du poing la paroi de la tour.

— « Oui ? »

— « Vous êtes en liaison avec la tour babord arrière ? » demandai-je.

— « Tout est paré, » me fut-il répondu. « Les échelles et les élingues sont en position à la poupe. »

— « Vous tenez vraiment à faire cela ? » s'enquit le petit bonhomme basané qui était l'agent de publicité de Joan — un nommé Anderson. Il était installé sur une chaise longue devant la tour et sirotait une citronnade avec une paille.

« Ça peut être dangereux, » ajouta-t-il sans desserrer les lèvres (ses dents étaient dans un verre à côté de lui.).

Joan sourit. « En effet. C'est dangereux. Mais le risque n'est pas excessif. »

— « Alors, pourquoi ne me laissez-vous pas prendre quelques photos ? Elles seraient à Ligne de Vie une heure plus tard et New York les aurait ce soir. Ça ferait de la bonne copie. »

— « Non, » répondit-elle.

Elle nous tourna le dos et porta ses mains à ses yeux.

— « Tenez, je vous confie cela. »

Elle tendit à Anderson une boîte contenant ses verres de contact. Quand je croisai à nouveau son regard, je retrouvai les pupilles noisette dont j'avais gardé le souvenir.

— « Vous êtes prêt ? »

— « Non, » répondis-je avec raideur. « Ecoutez-moi attentivement, Joan. Pour jouer à ce jeu, il faut respecter un certain nombre de règles. » Je comptai sur mes doigts. « Premièrement, nous allons passer directement sous la coque ; il faudra donc

démarrer bas et ne pas s'arrêter. En heurtant le fond, on risque de rompre un réservoir d'air... »

Elle s'écria que le premier crétin venu le savait mais j'interrompis ses protestations.

« Deuxième point : il ne fera pas très clair ; aussi nous ne nous éloignerons pas l'un de l'autre et nous aurons tous deux une torche. »

Elle me fusilla du regard.

— « Je vous ai bien sorti un jour du Govino sans... » Elle laissa sa phrase en suspens et prit une lampe. « D'accord pour les torches. Pardon. »

— « Enfin, prenez garde aux hélices. Il y aura de forts remous jusqu'à cinquante mètres d'elles au moins. »

Elle ajusta son masque.

— « Bien. Allons-y. »

Nous descendîmes.

J'insistai pour qu'elle passât devant. A la surface, l'eau était agréablement chaude. A deux brasses de profondeur, elle était d'une fraîcheur vivifiante, à cinq brasses elle était merveilleusement froide. A la cote huit brasses, nous abandonnâmes l'échelle de corde à laquelle nous nous balancions et nous élançâmes en sens inverse du *Tensquare* dont nous éclairions la coque toutes les dix secondes.

Nous filions comme deux satellites dans la zone d'ombre. A intervalles réguliers, je chatouillais les palmes de Joan d'un coup de torche et le pinceau lumineux happait les bulles d'air qui lui faisaient des antennes. Elle avait cinq mètres d'avance, ce qui était une bonne distance. Je la battrais sur la ligne mais ne pouvais pas encore la dépasser.

Au-dessous de nous, c'était la nuit. Immense. Insondable. Le Mindanao de Vénus où l'éternité confie les morts à des cités peuplées de poissons sans nom. Je tournai la tête et le faisceau de ma torche effleura la coque. Je vis que nous avions rempli le quart du trajet.

J'accélérai car Joan avait pris de l'avance. Comme je réduisais la distance qui nous séparait, elle pressa encore l'allure. J'en fis autant.

Elle se retourna et ma torche éclaira son masque. Jamais je ne saurai si elle souriait. C'est probable. Elle leva la main en écartant les doigts en V et repartit à toute vitesse.

J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû deviner. Pour elle, ce n'était qu'une course, une victoire de plus à remporter. Au diable les torpilles !

Je m'employai à fond. Dans l'eau, je ne tremble pas. Ou, si je tremble, cela n'a pas d'importance et je ne m'en aperçois pas. L'intervalle qui nous séparait recommença de diminuer.

De temps en temps elle jetait un coup d'œil en arrière. Chaque fois, elle accélerait, et chaque fois, j'étais un peu plus près d'elle. Enfin, l'écart redevint de cinq mètres.

C'est alors qu'elle mit ses pulseurs en service.

Voilà ce que je craignais. Nous étions à peu près au milieu du *Tensquare* et elle n'aurait jamais dû les utiliser. Les puissants jets d'air comprimé pouvaient la précipiter droit sur la coque ou amener une catastrophe si elle laissait son corps tournoyer. Les pulseurs servent principalement à se libérer des plantes sous-marines et à lutter contre les courants dangereux. Je les avais pris par mesure de sécurité, en raison de l'effet de succion des grosses pales qui risquaient de nous attirer.

Joan filait comme une météorite. Je sentis le picotement de la sueur qui jaillisait de mes pores pour se mêler aux eaux bouillonnantes.

Je continuai de nager sans le secours de mes pulseurs. L'écart grandissait. Quinze mètres... vingt.

Joan arrêta ses pulseurs. Sa trajectoire n'avait pas dévié d'un pouce. Bon... d'accord ! Je n'étais qu'une vieille baderne. Elle n'avait pas eu d'anicroche, elle n'était pas montée vers la surface.

Brassant l'eau avec force, je commençai de me rapprocher d'elle, centimètre par centimètre. A présent, il n'était question ni de la rattraper ni de la battre, mais j'aurais atteint les élingues avant qu'elle ait mis le pied sur le pont.

Alors l'action des hélices magnétiques commença de se faire sentir. Je vis Joan vaciller. Même à cette distance, leur puissance d'attraction était terrible. L'appel du hachoir à viande...

J'avais été pris une fois de cette façon sous la quille du *Dauphin*, un bâtiment de moyen tonnage. J'avais bu, mais en outre le temps était mauvais ce jour-là et l'hélice avait été lancée prématurément. Par chance, on l'avait arrêtée à temps, et quand on m'eut recousu le tendon, l'incident ne laissa d'autre trace que dans le journal de bord, où le capitaine avait mentionné seule-

ment que j'avais bu. Rien de grave quand on n'est pas de service et qu'on a le droit de faire ce qui vous plaît.

La vitesse de Joan avait diminué de moitié, mais elle avançait toujours en diagonale, en direction de l'angle babord arrière. A mon tour, je sentais l'attraction des hélices et je dus ralentir. Joan avait dépassé l'hélice maîtresse mais elle était encore trop loin. Il est difficile d'évaluer les distances sous l'eau, mais chaque seconde qui s'écoulait me disait que j'avais raison. L'hélice maîtresse ne constituait plus un danger mais les petites pales de babord qui se trouvaient à quatre-vingts mètres de Joan étaient maintenant une menace immédiate.

Chaque bulle d'air était un juron montant vers la lumière tandis que je manœuvrais pour arriver à sa hauteur par la gauche.

Ayant pivoté, elle s'éloignait à présent de la petite hélice. Ecart entre nous : vingt mètres. Elle s'immobilisa. Quinze mètres...

Lentement, elle dériva vers l'arrière...

J'actionnai mes pulseurs, m'orientant vers un point situé à deux mètres d'elle, à vingt mètres des pales.

Comme une flèche... Dieu soit loué ! J'accroche la carène... tuyau de plomb sur l'épaule... nager comme un fou... craquements dans mon masque... je ne lâche pourtant pas... je monte !

Nous agrippons une élingue. J'ai brusquement envie de cognac.

Je fais les cent pas et crache. Interminable tanguage. Impossible de dormir cette nuit, mon épaule gauche recommence à me faire mal, et tant pis pour la pluie, les rhumatismes ça se soigne. Stupides, les propos que j'ai tenus. Enveloppés dans des couvertures et claquant des dents. Elle : « Je ne peux pas te dire, Carl. » Moi : « Considérons que c'est un prêté pour un rendu après l'histoire du Govino. » Elle : rien. Moi : « Il y a encore de ce cognac ? » Elle : « Moi aussi, j'en veux. » Moi : bruits de déglutition. Leur histoire n'avait duré que trois mois. Pas de pension alimentaire. Dollars en pagaille des deux côtés. Ils ne savaient pas s'ils étaient heureux ou non. La mer Egée violette comme du vin. La pêche était bonne. Peut-être aurait-il dû passer plus de temps à terre ? Ou peut-être elle moins de temps ? Bonne nageuse en tout cas. Elle l'avait entraîné jusqu'à Vido ce jour-là pour l'essouffler. Jeunes tous deux. Forts tous

deux. Riches et gâtés. Corfou aurait dû les rapprocher. Ce ne fut pas le cas. Je crois qu'une truite est à la base de la cruauté mentale. Il voulait aller au Canada. Elle : « Va en enfer si tu veux ! » Lui : « Tu m'y accompagnes ? » Elle : « Non. » Mais elle l'avait quand même accompagné. Dans une multitude d'enfers. Dispendieux. Il perdit un monstre ou deux. Elle en acquit quelques-uns. Qu'est-ce qu'il y a comme éclairs, cette nuit ! Stupide ! La politesse est le cercueil d'une âme volée. Volée par qui ? Tu parles comme un divorcé tout neuf... Mais je te hais, Anderson, avec ton verre plein de dents et les nouveaux yeux de Joan dans leur boîte... Pas moyen de garder cette pipe allumée. Je n'arrête pas de sucer du jus de tabac. Je crache.

Au bout de sept jours de navigation, le détecteur décela Ikky. Cloches qui carillonnent, pieds qui martèlent le pont ; un optimiste b r a n c h a le thermostat du caisson Hopkins. Malvern ne voulait pas que je sois dans la course, mais je me harnachai quand même et attendis les événements. Le mauvais aspect de mon épaule était trompeur. Je faisais des exercices quotidiens et il n'y avait pas d'ankylose.

Ikky glissait à mille mètres devant nous et par trente brasses de fond.

— « On va le prendre en chasse ? » me demanda un homme d'équipage d'une voix excitée.

Je haussai les épaules. « Seulement si elle veut utiliser des dollars comme combustible. »

L'image disparut de l'écran qui demeura vide. Nous restâmes en état d'alerte et maintînmes notre cap.

Nous n'avions pas échangé plus de dix mots, ma patronne et moi, depuis notre noyade commune. Je décidai d'améliorer la marque.

— « Bonjour, » commençai-je. « Où en sommes-nous ? »

— « Il file nord-nord-est. Il faut le laisser faire. Dans quelques jours, on pourra se permettre une partie de chasse mais pas encore. »

Cheveux de soie...

J'acquiesçai. « Allez donc savoir où il va ! »

— « Votre épaule ? »

— « Rien de grave. Et vous, ça va ? »

Fille de Lir...

— « Bien. A propos, vous avez droit à une prime. »

Yeux de perdition !

— « Ça ne vaut pas la peine d'en parler, » répliquai-je.

Un peu plus tard, une tempête s'écroula sur nous. (Je préfère utiliser cette expression plutôt que de dire « éclata ». La formule correspond mieux au comportement des tempêtes tropicales sur Vénus.) Vous vous souvenez de cet encrier auquel j'ai fait allusion plus haut ? Vous le prenez entre le pouce et l'index, et vous donnez un coup de marteau. Faites attention aux éclaboussures et aux éclats de verre...

D'un seul coup, le déluge. Le marteau s'abat et le ciel explose. Un million d'éclats étincelants.

— « Tout le monde à l'intérieur ! » conseilla le haut-parleur à l'équipage déjà en voie de s'engouffrer dans l'entrepont.

Où j'étais ? Qui parlait dans le haut-parleur à votre avis ?

Quand les vagues déferlèrent, tout ce qui n'était pas amarré fut emporté, mais les gens étaient à l'abri et il n'y eut pas d'hommes à la mer. La guérite fut la première chose à réintégrer l'intérieur. Ensuite, les gros monte-charge firent la navette.

Je m'étais précipité vers la tour la plus porche en poussant un hurlement, dès le premier éclair annonciateur de l'holocauste. J'avais alors pris le micro et, pendant trente secondes, j'avais donné des instructions au personnel.

Mike me signala par radio qu'il y avait de légères avaries mais rien de sérieux. Toutefois, j'étais prisonnier pour la durée de la tempête. Les tours ne mènent nulle part. Elles sont situées trop loin des écoutilles.

Je me débarrassai des réservoirs que je portais sur le dos depuis des heures, croisai mes palmes sur la table et m'installai pour observer l'ouragan. Il faisait aussi noir en haut qu'en bas et nous étions au milieu, vaguement éclairés par cette étendue plate et miroitante. On ne peut parler de pluie : les eaux du ciel étaient des nappes qui s'effondraient.

On était en sécurité dans les tours : elles pouvaient soutenir autant de fois que l'on voulait l'assaut des éléments. Simplement, quand le *Tensquare* se prenait pour le fauteuil à bascule d'une grand-mère particulièrement nerveuse, leur position périphérique accroissait leur arc de libration. Je m'étais attaché à l'aide des courroies de mon équipement au fauteuil boulonné au plancher

et je fis sauter quelques années de purgatoire à l'âme de celui qui avait oublié un paquet de cigarettes dans le tiroir.

Je regardai l'eau faire des tentes d'Indiens, des montagnes, des mains et des arbres, jusqu'au moment où je commençai à voir des visages et des gens. Alors, j'appelai Mike.

— « Qu'est-ce que tu fabriques en bas ? »

— « Je me demande ce que toi tu fabriques en haut, » répondit-il. « A quoi ça ressemble-t-il ? »

— « Tu es bien originaire du Midwest ? »

— « Oui. »

— « Il y a de grosses tempêtes, chez vous ? »

— « Des fois. »

— « Essaye de te souvenir de la plus terrible où tu aies été pris. Tu as une règle à calcul ? »

— « J'en ai une sous la main. »

— « Bien. Tu repères le un. Tu imagines un ou deux zéros derrière et tu multiplies le tout par cent. »

— « Je n'arrive pas à imaginer les zéros. »

— « Alors, retiens le multiplicande... ça suffira. »

— « Tu ne m'as pas dit ce que tu fabriques. »

— « Je me suis arrimé au siège et je regarde les choses rouler sur le plancher. »

Je levai la tête et aperçus dans la forêt sombre une forme encore plus noire.

— « Qu'est-ce que tu fais, Carl ? Tu pries ou tu t'évanouis ? »

— « Je veux bien être pendu si je le sais ! Mais si cette tour était la guérite... si seulement elle était la guérite ! »

— « Il est là ? »

Je hochai la tête, oubliant que Mike ne pouvait me voir.

Il était énorme, aussi énorme que dans mon souvenir. Il n'avait émergé qu'un instant, pour jeter un coup d'œil. *Nulle puissance sur Terre ne se compare à celui qui fut créé pour n'en craindre aucune.* Je léchai ma cigarette. C'était la même chose que la première fois. J'étais paralysé avec un cri silencieux dans la gorge.

« Tout va bien, Carl ? »

Il m'avait à nouveau regardé. Ou j'en avais eu l'impression. Peut-être ce monstre stupide attendait-il depuis un demi-millénaire l'heure de détruire la vie d'un représentant de l'espèce la plus hautement développée...

« Ça va, Carl ? »

... Ou peut-être cette vie avait-elle déjà été détruite, longtemps avant, et cette confrontation n'était-elle que la rencontre de deux bêtes, la plus forte écrasant la plus faible, un combat du corps contre l'âme...

« Carl, bon Dieu ! Dis quelque chose ! »

Il creva encore la surface des flots, plus près cette fois. Avez-vous déjà vu une tornade ? On a le sentiment que quelque chose vit et bouge dans cette masse noire. Rien n'a le droit d'être si gros, si puissant, et de bouger. On éprouve comme une nausée.

« Réponds-moi, je t'en prie... »

Il avait disparu. Ce jour-là, il ne se montra plus. Finalement, j'adressai quelques calembours à Mike.

Soixante-dix ou quatre-vingt mille vagues déferlant avec la même monotonie. Cela durant cinq jours que rien ne distingua les uns des autres. Au matin du treizième jour de navigation, la chance nous sourit. Les cloches d'alarme fracassèrent en miettes notre léthargie gorgée de café, et nous nous ruâmes hors de la cambuse sans attendre la chute de ce qui eût peut-être été la plus sensationnelle histoire de Mike.

— « A cinq cents mètres derrière nous ! » cria quelqu'un.

Je me mis en maillot de bain et attachai mes accessoires. Je garde toujours l'équipement à portée de la main.

Je traversai le pont en enroulant un trembleur autour de ma taille.

— « Cinq cents mètres, quarante mètres de fond, » crièrent les haut-parleurs.

Les panneaux s'ouvrirent et la guérite surgit des profondeurs, la dame de mes rêves au pupitre de commande. Elle passa devant moi et s'immobilisa. Le bras s'éleva et se déploya.

Les haut-parleurs continuèrent : « Quatre cent quatre-vingts, quarante. »

— « Alerte Rouge ! »

Une détonation semblable à celle d'un bouchon de champagne qui saute, et la ligne fut éjectée.

— « Quatre cent soixante, quarante. »

La voix de Malvern et un crépitement de parasites. « Attention, appâteur ! A vous. »

J'ajustai mon masque, enjambai le bastingage et me laissai glisser le long de l'échelle de corde. Eau tiède, puis froide, puis les bas-fonds.

Immensité glauque. Chute libre. Là, je suis l'égal d'un trembleur. Si quelque chose de gros estime l'appâteur plus appétissant que ce qu'il porte, c'est l'appâteur qui devient le leurre.

Je suivais les câbles que je distinguais. Vert de plus en plus sombre cédant la place au noir. La ligne avait été lancée loin. Trop loin. Jamais je n'en avais suivi une à pareille profondeur. Je ne voulais pas allumer ma torche.

Mais il le fallut bien.

Mauvais ! Encore un bout de chemin à faire. Je serrai les dents et bouclai mon imagination dans une camisole de force.

Enfin, l'extrémité de la ligne.

Je l'agrippai et dégrafai le trembleur. Je l'attachai, travaillant aussi vite que je le pouvais, avant de brancher les fiches isolées. Ces connexions interdisent de lancer le trembleur avec la ligne. Ikky pouvait les briser, mais ce serait alors sans importance.

Je procédai ensuite au gonflement du leurre. L'opération prend environ une minute et demie. Pendant tout ce temps, j'étais toujours entraîné vers le fond. Loin. Beaucoup trop loin pour mon goût.

Un peu plus tôt, j'avais répugné à allumer ma torche ; j'avais maintenant peur de l'éteindre. La panique s'empara de moi et je saisis le câble à deux mains. Le trembleur luisait à présent d'un éclat rose ; il avait commencé de se tortiller. Il avait le double de ma taille et il était sans aucun doute deux fois plus appétissant que moi aux yeux des amateurs de trembleurs roses. A force de me le répéter, je finis par le croire. Alors, j'éteignis et remontai.

Si je m'étais subitement trouvé face à face avec quelque chose de colossal à la peau aussi dure que l'acier, mon cœur avait ordre de cesser immédiatement de battre pour me laisser capricieusement dériver à jamais au gré de l'Achéron.

J'atteignis les eaux vertes et m'élançai vers le filet.

Dès que je fus hissé à bord, je baissai mon masque et, la main en visière sur les yeux, inspectai la surface, guettant les remous. Ma première question fut, bien sûr : « Où est-il ? »

— « Nulle part, » répondit un homme d'équipage. « On l'a per-

du aussitôt après que vous êtes descendu. Plus moyen de le retrouver sur l'écran. Il a dû plonger. »

— « Dommage ! »

Le trembleur continuait de barboter. Pour le moment, je n'avais plus rien à faire. Je résolus d'aller réchauffer mon café avec du rhum.

Murmure d'une voix derrière moi :

— « Tu pourrais rire comme ça, après ? »

Réponse perçue : « Tout dépend de ce qui le fait rire. »

Riant toujours, je gagnai la bulle centrale avec deux tasses pleines.

— « Alors, il est parti ? »

Mike hocha affirmativement la tête. Ses grosses mains tremblaient. Lorsque je posai les tasses, les miennes étaient aussi fermes que celles d'un chirurgien.

Mike tressaillit quand je me débarrassai de mes réservoirs d'un coup d'épaule. « Ne touche pas ce panneau, mouillé comme tu l'es ! Tu as envie de te tuer et de faire exploser un carburant hors de prix ? »

Je me séchai avec une serviette et m'assis sur un banc pour regarder l'écran mural semblable à un œil vide. J'eus un bâillement heureux ; mon épaule semblait en bon état.

La petite boîte où les gens parlent ayant manifesté son intention de dire quelque chose, Mike abaissa la touche et s'informa de ce qu'elle voulait.

— « Carl est avec vous, Mr Dabis ? »

— « Oui, miss Luharich. »

— « Passez-le moi. »

Mike me fit signe d'approcher.

— « J'écoute, » murmurai-je.

— « Ça va bien ? »

— « Oui, merci. Pourquoi ? »

— « La plongée a duré longtemps. Je... j'ai tiré trop loin. »

— « Tant mieux ! Ça me fera une autre prime. Cette clause de risque, c'est de l'or en barre. »

— « Je ferai plus attention la prochaine fois. Je crois que je me suis trop pressée. Je suis désolée de... » Je ne sais pas ce qui est arrivé à sa phrase mais elle s'arrêta net, me laissant sur les bras tout un tas de répliques préparées à l'avance.

Je saisis la cigarette que Mike avait coincée derrière son oreille et l'allumai au mégot fumant dans le cendrier.

— « Elle voulait être aimable, Carl, » dit Mike, la tête tournée vers les panneaux.

— « Je sais. Moi pas. »

— « Je veux dire, c'est une fille bien. Têtue et tout, mais une fille bien. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? »

Il me dévisagea, puis considéra sa tasse.

« Je sais bien que ce n'est pas mes oignons, » commença-t-il, « mais... »

— « Tu prends du lait et du sucre ? »

Ikky ne se manifesta plus de la journée. Nous captâmes un programme de jazz diffusé par Ligne de Vie et l'écoutâmes tandis que Joan dînait dans la guérite où elle avait fait monter son repas. Plus tard, elle y fit installer un lit de camp. Quand je me mis à siffler l'air de *Deep Water Blues,* je m'attendais à ce qu'elle nous crie de nous taire. Mais elle n'en fit rien. J'en conclus qu'elle s'était endormie.

Puis j'entraînai Mike dans une partie d'échecs qui dura jusqu'au jour. La conversation se limita à plusieurs « échec » et un « échec et mat », suivi d'un « merde ! » retentissant. Comme Mike est mauvais joueur, il s'enferma dans un mutisme qui me convenait à merveille. Après un steak-frites comme petit déjeuner, j'allai me coucher.

Dix heures plus tard, quelqu'un me secoua pour me réveiller. Je me dressai sur un coude, gardant les yeux obstinément fermés.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » marmonnai-je.

C'était un homme d'équipage, un jeune.

— « Navré de vous déranger, » dit-il. « Miss Luharich veut que vous débranchiez le trembleur pour qu'on parte. »

J'entrouvris une paupière, ne sachant s'il fallait en rire ou non.

— « Amenez-le jusqu'à la coque. N'importe qui pourra le débrancher. »

— « Il y est déjà. Mais Miss Luharich dit que ce travail est prévu dans votre contrat et qu'il vaut mieux que les choses se passent régulièrement. »

— « Trop aimable de sa part. Je suis certain que mon syndicat appréciera. »

— « Euh... elle m'a aussi chargé de vous demander de changer de maillot, de vous peigner et de vous raser. Mr. Anderson va filmer l'opération. »

— « O.K. J'arrive... Demandez-lui donc si elle peut me prêter un peu de vernis à ongles. »

Passons sur les détails. Le tout prit trois minutes et je jouai consciencieusement mon rôle ; je me suis même excusé quand, ayant glissé, je vins heurter Anderson ; il sourit en essuyant son pantalon blanc trempé au contact du trembleur. Elle souriait aussi, mais le Complectacolor Luharich n'effaçait pas complètement les cernes noirs autour de ses yeux. Et je souriais de mon côté, saluant de la main les fans lointains derrière leurs postes de télévision. Vous aussi, Miss Univers, vous pouvez ressembler à un chasseur de monstres. Vous n'avez qu'à utiliser la crème de beauté Luharich.

Après cela, je redescendis me faire un sandwich thon mayonnaise.

Deux jours nouveaux s'écoulèrent, icebergs à la dérive — blancs et vides, à demi fondus et glacés, presque cachés aux regards, et défi permanent à la paix de l'esprit. Je fus assailli par quelques vieux remords et perturbé par un ou deux rêves pénibles. Finalement, j'appelai Ligne de Vie et demandai à la banque l'état de mon compte.

— « Des courses à faire ? » me demanda Mike qui avait établi la liaison.

— « Je rentre, » répondis-je.

— « Quoi ? »

— « Après ce voyage, c'est fini l'appâtage. Ikky peut bien aller au diable. Et Vénus aussi. Et toutes les Entreprises Luharich. Et toi par-dessus le marché ! »

Haussant les sourcils :

— « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

— « J'ai attendu plus d'un an cet engagement. Maintenant que ça y est, cette histoire me sort par les yeux. »

— « Tu savais à quoi t'en tenir en signant. Rien à faire :

quand on travaille pour les fabricants de crème de beauté, on participe à la vente des produits de beauté. »

— « Oh ! ce n'est pas ce qui me tracasse. Je reconnais que le côté commercial de l'affaire m'agace mais le *Tensquare* a toujours été une mine publicitaire. Dès son premier voyage. »

— « Alors, quoi ? »

— « Cinq ou six petites choses qui s'additionnent. D'abord, le fait que cette pêche ne m'intéresse plus. Naguère, harponner cette créature était plus essentiel que tout. Maintenant, ça m'est égal. Je me suis ruiné pour l'avoir et il me fallait du sang en échange des plumes que j'y ai laissées. A présent, je commence à plaindre Ikky. »

— « Et tu ne veux plus de lui ? »

— « Je le veux bien s'il arrive pacifiquement, mais je n'ai aucune envie de risquer ma peau pour le faire entrer dans le caisson Hopkins. »

— « J'ai tendance à croire que ce n'est pas le plus important des quatre ou cinq arguments que tu disais avoir additionnés. »

— « Tu veux dire ? »

Il se perdit dans la contemplation du plafond.

Je grommelai : « D'accord mais je ne dirai rien. Pour ne pas te donner le plaisir de penser que tu as deviné juste. »

Lui, avec un sourire affecté : « Ce n'est pas seulement pour les beaux yeux d'Ikky qu'elle a cette attitude. »

Je secouai la tête. « Elle et moi, nous sommes des chambres à fission naturelles. Quand on met des *jets* à la proue et à la poupe d'une fusée, on ne va pas bien loin : ce qui est au milieu se fait écrabouiller. »

— « C'était comme ça... autrefois. Bien sûr, ça ne me regarde pas... »

— « Répète ça une fois et il ne te restera plus une dent dans la bouche ! »

— « Quand tu voudras et où tu voudras... » murmura-t-il en levant la tête.

— « Bon. Vas-y... Dis ce que tu veux dire. »

— « Elle se moque éperdument de ce bon Dieu de reptile. Elle n'est venue ici que pour toi, que pour l'univers qui est le tien. Pour une fois, ce n'est pas toi l'appâteur. »

— « Cinq ans, Mike ! C'est trop long. »

— « Il faut bien qu'il y ait, sous cette carapace informe qui

te recouvre, quelque chose qui plaît aux gens, sinon je ne te parlerais pas comme ça. Peut-être que tu nous rappelles un affreux cabot qui nous faisait pitié quand on était gosses. En tout cas, il y a quelqu'un qui veut te ramener au bercail et te renflouer — quelqu'un qui pense aussi aux mendiants au ventre creux. »

Je pouffai. « Tu ne sais pas ce que je compte faire en revenant à Ligne de Vie ? »

— « Peut-être que si. »

— « Tu te mets le doigt dans l'œil. Je file sur Mars et de là, je rentre sur Terre. La législation vénusienne sur les séquestres de faillite ne s'applique pas sur Mars et j'ai encore un bon matelas rangé quelque part à l'abri de la moisissure et de la rouille. Je m'achèterai une vieille demeure sur le golfe et si jamais tu cherches un jour du boulot, tu n'auras qu'à venir. Tu ouvriras les bouteilles. »

— « Tu n'es qu'un sale lâcheur, » laissa-t-il tomber.

— « Peut-être, mais c'est aussi à elle que je pense. »

— « J'ai entendu tout ce qu'on raconte sur vous deux. Bon, d'accord : tu es un bousilleur et elle une grue. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui de la compatibilité. Un conseil, appâteur : tâche de conserver la proie que tu attrapes. »

Je me levai.

— « Si jamais le boulot que je te propose t'intéresse, passe me voir. »

Je refermai sans bruit la porte derrière moi, le laissant attendre qu'elle claquât.

Le jour de la bête se leva comme n'importe quel autre jour. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis que, les jambes molles, j'avais fui les eaux désertes. Il fallait plonger à nouveau pour poser un nouvel appât. Rien sur l'écran. Il ne s'agissait que de tout préparer pour la tentative de routine.

En passant devant la guérite, je criai « bonjour » et un « bonjour » vint en réponse. J'avais réfléchi sans bruit et sans fureur à ce que Mike m'avait dit et, tout en n'étant pas d'accord avec lui, j'avais quand même opté pour la courtoisie.

Me voilà donc dans l'eau, suivant la ligne. Un lancer raisonnable : deux cent quatre vingt-dix mètres environ. Les câbles ondulaient à ma gauche comme un noir et brûlant serpent. Les

eaux vertes s'obscurcirent. Ce fut la nuit silencieuse des profondeurs. Je m'y frayais mon chemin, comète torve que sa brillante chevelure eût précédée.

J'empoignai la ligne molle et glissante, et me mis en devoir d'appâter. C'est alors que, soudain, j'eus l'impression d'être dans la glace de la tête aux pieds. Un courant d'air... comme si quelqu'un avait ouvert une immense porte au dessous de moi. Et je notai que je m'enfonçais moins vite.

Ce qui voulait dire que quelque chose était sans doute en train de monter. Quelque chose d'assez gros pour déplacer énormément d'eau. Je ne pensais pas encore que c'était Ikky. Un courant aberrant mais pas Ikky. Ah ! oui !

J'avais fixé la sonde et j'étais en train d'effectuer le premier branchement quand une île noire et déchiquetée se matérialisa sous moi.

J'actionnai ma torche électrique. Une gueule béante...

Je devins lapin.

Des ondes de peur palpitèrent. Mon estomac se contracta. Le vertige me saisit.

Une seule chose à faire. Rien qu'une. Mettre en place les dernières connexions. Finalement, j'y parvins.

Je pouvais à présent compter les écailles articulées entourant les yeux du monstre.

Le trembleur se gonfla, devint rose phosphorescent... Il se mit à frétiller.

Ma torche... Il fallait l'éteindre pour ne laisser devant lui que l'appât.

J'actionnai les pulseurs et jetai un coup d'œil derrière moi.

Il était si près que le trembleur se reflétait sur ses dents, dans ses yeux. Quatre mètres... Je montai et le double remous causé par mon ascension vint caresser le mufle blafard. Me suivait-il ou non ? Je n'en savais rien. Attendant d'être dévoré, je commençai à sombrer dans le brouillard.

Les pulseurs moururent ; je lançai une faible ruade.

Trop vite... la crampe venait. Un coup de lampe, implorait le lapin. Juste une seconde... pour savoir...

Ou pour tirer définitivement le rideau, me répondis-je. Non, lapin, ne provoque pas le chasseur. Reste dans l'ombre.

Puis, enfin, les eaux vertes, les eaux de jade, la surface.

De toutes mes forces, je nageai en direction du navire. Les ondes de l'explosion me projetèrent en avant. Le monde se referma sur moi. Au loin une voix hurlait : « Il est vivant ! »

Une ombre géante... une onde de choc. La ligne elle aussi était vivante.

Adieu, Carl. Adieu, mes Yeux de Violette. Adieu, Ikky. Je pars pour les mers de la pêche éternelle. J'ai peut-être commis une faute...

Quelque part, l'étreinte d'une Main. Qu'est-ce qu'un appât ?

Plusieurs millions d'années... Je me rappelle avoir été d'abord un organisme monocellulaire, puis péniblement un amphibie. Enfin, une créature respirant l'air. Une voix tomba du haut d'un arbre : « Il revient à lui. »

Je me retrouvai à l'étape suivante de l'évolution. J'étais un homo sapiens. Un homo sapiens qui avait mal aux cheveux.

« N'essayez pas encore de vous lever. »

Je bredouillai :

— « On l'a eu ? »

— « Il se débat toujours mais il est ferré. Nous avons pensé qu'il vous avait pris pour un amuse-gueule. »

— « Moi aussi. »

— « Respirez ça et taisez-vous. »

Un inhalateur sur mon visage. Agréable. Amis, levez vos verres...

« Il se trouvait à une profondeur incroyable. Au-delà de la portée des sondes. Nous ne l'avons repéré que quand il est monté. Il était trop tard. »

Je bâillai.

« Maintenant, nous allons vous descendre dans l'entrepont. »

Je réussis à sortir de sa gaine le couteau fixé à ma cheville.

— « Essayez et vous pourrez faire le deuil de votre pouce. »

— « Vous avez besoin de repos. »

— « Alors, apportez-moi deux autres couvertures. Je reste là. »

Je retombai en arrière et mes yeux se fermèrent.

Quelqu'un me secouait. Il faisait noir. Et froid. Des projecteurs faisaient des taches jaunes sur le pont. J'étais installé sur

une couchette improvisée appuyée contre la paroi de la bulle centrale. Je grelottais malgré les lainages qui m'enmitouflaient.

— « Il y a onze heures que vous êtes là. Vous ne verrez plus rien. »

Un goût de sang dans ma bouche.

« Buvez ça. »

De l'eau. J'avais une remarque à faire mais j'étais incapable de la formuler.

— « Ne me demandez pas comment je vais, » grommelai-je. « Je sais que c'est ce qui vient ensuite mais ne me le demandez pas. D'accord ? »

— « D'accord. Voulez-vous descendre maintenant ? »

— « Non. Apportez-moi mon blouson. »

— « Tout de suite. »

— « Qu'est-ce qu'il fait ? »

— « Rien. Il est drogué et toujours entre deux eaux. »

— « Et Joan ? »

— « Elle ne veut laisser entrer personne dans la guérite. Ecoutez... Mike vous appelle. Il est derrière vous, dans la bulle. »

Je m'assis et me retournai. Mike me regardait. Il leva le bras et j'agitai le mien en réponse.

Je mis les pieds par terre et respirai à fond. Nausée... Je pénétrai dans la bulle.

— « Ça biche ? » s'enquit Mike.

Coup d'œil sur l'écran. Pas d'Ikky.

— « Tu m'offres un verre ? »

— « Du café. »

— « Pas de café. »

— « Tu es malade. Et on n'a pas droit à autre chose ici. »

— « Va pour le café mais ça brûle l'estomac. »

— « Je n'ai pas de tasses. Rien qu'un verre. »

— « C'est moche ! »

Il versa le café.

« Tu fais ça comme un professionnel. Tu t'entraînes ? »

— « Pour quoi ? »

— « Pour le boulot que je t'ai proposé...

Une tache sur l'écran !

— « Il remonte, Miss Luharich ! » hurla Mike dans la petite boîte.

— « Merci, » fit-elle d'une voix blanche. « Je l'ai ici sur l'écran. »

— « Joan ! »

— « Ferme-la ! Elle a autre chose à faire ! »

— « C'est Carl ? »

— « Oui. On parlera plus tard. » Je coupai.

Pourquoi avoir fait ça ?

— « Pourquoi as-tu fait ça ? »

Je n'en savais rien.

— « Je n'en sais rien. »

Sacré bon Dieu d'échos ! Je sortis.

Rien. Rien.

Quelque chose ?

Le *Tensquare*, en train de tanguer ! Ikky avait dû se retourner en voyant la coque et il plongeait à nouveau. Un câble semblable à un spaghetti sans fin rugissait dans les entrailles de l'abîme.

Au bout de quelques instants, je regagnai la bulle.

Malade pendant deux heures. Ça alla mieux au bout de quatre heures.

— « La drogue commence à le pomper. »

— « Oui. »

— « Et elle ? »

— « Quoi... elle ? »

— « Elle doit être à moitié morte. »

— « Probable. »

— « Que comptes-tu faire ? »

— « Elle a signé le contrat. Elle savait ce qui pouvait se produire. Ça c'est produit. »

— « Je crois que tu peux le capturer. »

— « Moi aussi. »

— « Elle aussi. »

— « Elle n'a qu'à me le demander. »

Je sortis encore pour faire quelque pas.

Il se trouva que je passai derrière la guérite. Joan ne regardait pas dans ma direction.

— « Carl ! Venez ! »

Mes yeux de perdition... Un complot pour m'obliger à opérer.

— « C'est un ordre ? »

— « Oui... Non ! S'il vous plaît. »

Je me ruai dans la guérite et me penchai sur l'écran. Ikky remontait.

« On pousse ou on tire ? »

J'enclenchai le moulinet. Ikky suivit comme un petit chat.

— « Maintenant, à vous ! »

Quand il fut par dix brasses de fond, il résista.

« Vous le fatiguez ? »

— « Non ! »

Elle le hala. Cinq brasses. Quatre...

A deux brasses, elle ajusta les extenseurs qui emprisonnèrent le monstre. Ensuite, ce fut le tour des grappins.

Au dehors, des cris, l'éclair des flashes...

Ikky parut aux yeux de l'équipage.

Il commençait à s'agiter. Joan maintenait les câbles tendus. Les grappins s'élevèrent.

Encore cinquante centimètres, et ce fut la poussée.

Des cris, des bruits de piétinements.

Son cou ondulant comme une tige géante dans le vent... la montagne verte de son dos...

« Il est énorme, Carl ! »

Il ne cessait de grandir. Et il était de plus en plus mécontent.

— « *C'est le moment !* »

Son regard sur nous.

Son regard tombant de haut. Comme le dieu de nos plus lointains ancêtres avait peut-être toisé l'homme. La peur, la honte, un rire moqueur éclatant dans ma tête... Et dans celle de Joan ?

« C'est le moment ! »

Elle leva les yeux vers le séisme naissant.

— « Je ne peux pas ! »

Cette fois, ce serait si simple, maintenant que le lapin était mort. Je tendis la main.

Mais j'interrompis mon geste.

— « Toi. Appuie toi-même sur le bouton. »

— « Je ne peux pas, Carl. »

— « Non. Si c'est moi, tu passeras le reste de ton existence à te demander si tu en aurais été capable. Tu vendras ton âme pour le savoir. Je le sais parce que nous nous ressemblons, et

c'est ce qui s'est passé pour moi. C'est maintenant que tu dois trouver la réponse. »

Je l'empoignai par les épaules.

« Cela pourrait être moi, là-bas. Je suis un énorme serpent de mer, un monstre hideux et plein de haine, décidé à te détruire. Je ne dois de comptes à personne. Appuie sur *Injection* ! »

Sa main glissa vers le bouton. Elle recula.

« Vas-y ! »

Elle écrasa le bouton.

Je l'allongeai, inerte, sur le plancher et terminai la besogne. Sept bonnes heures s'écoulèrent avant que je prenne conscience de la trépidation régulière des hélices labourant les flots.

— « Tu n'es pas dans ton assiette, » fit Mike.

— « Comment va Joan ? »

— « Comme toi. »

— « Et la bête ? »

— « Elle est à bord. »

— « Parfait. » Je me tournai sur le côté. « Elle ne s'en est pas tirée, cette fois ! »

Voilà comment cela s'est passé. Je crois que nul ne vient au monde appâteur, mais les anneaux de Saturne chantent l'épithalame du don du monstre marin.

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original : The doors of his face, the lamps of his mouth.

PHILIP K. DICK

Mini-révolte

Cette nouvelle date de 1952. Elle est intéressante à lire a posteriori, car elle remonte aux tout premiers temps de la production de Philip K. Dick, qui n'était alors qu'un jeune auteur plein de promesses. Depuis, tout en restant curieusement méconnu en France, il a fait son chemin et s'est même aventuré très loin dans la création d'un type nouveau de science-fiction, qui fait coïncider la dislocation du monde connu avec la pénétration des dédales du psychisme. **Nous les Martiens,** le roman controversé paru dans les numéros de décembre 1966 à février 1967 de **Galaxie,** combinait le thème des paradoxes temporels avec l'exploration de l'inconscient schizophrénique. Ce roman au ton très neuf représentait un pas en avant hardi, hors des recettes courantes. Et toutes les œuvres récentes de Dick ne font que confirmer cette tendance.

Le Dick de 1952, lui, voyait moins loin, ce qui ne l'empêchait pas d'être un nouvelliste plein de saveur. Il aimait développer en marge de la S.F. des idées apparemment farfelues, aboutissant à d'étranges petits cauchemars modernes. On en jugera par l'histoire de cette révolution en miniature, analogue à certaine **Révolte des joujoux** que chantait naguère une chanson.

L'HOMME était assis sur le trottoir et maintenait la boîte fermée avec ses mains. Impatiemment, le couvercle se soulevait, luttant contre la pression de ses doigts.

— « Très bien, » murmura l'homme. La sueur roulait sur son visage. Il ouvrit lentement la boîte, les doigts barrant la fente. De l'intérieur venait un crépitement métallique, une vibration insistante, qui s'exaspéra lorsque le soleil filtra dans la boîte.

Une petite tête ronde et brillante apparut, puis une autre. Puis encore d'autres têtes, par saccades, curieuses, fureteuses, qui se disloquaient le cou pour mieux voir. « Je suis le premier, » crissa l'une des têtes. Suivit une courte bousculade à laquelle mit fin un accord rapidement établi.

L'homme assis sur le trottoir souleva le petit bonhomme de métal avec des mains tremblantes. Il le posa sur le sol et le remonta gauchement, avec des doigts gourds. C'était un soldat

peint de couleurs vives, avec casque et fusil, debout au garde-à-vous. Lorsque l'homme tourna la clé, les bras du petit soldat s'agitèrent de haut en bas.

Le long du trottoir, deux femmes s'avançaient en conversant. Elles abaissèrent des yeux curieux sur l'homme et le petit pantin brillant dans ses mains.

— « Cinquante *cents,* » murmura l'homme. « Offrez à votre enfant quelque chose pour... »

— « Attends ! » dit une minuscule voix métallique. « Pas elles ! »

L'homme s'interrompit brusquement. Les deux femmes échangèrent un regard puis fixèrent de nouveau le petit pantin de métal. Elles s'en furent d'un pas pressé.

Le petit soldat examina la rue, suivant de l'œil les passants. Soudain il se mit à trembler, murmurant des mots pleins de hargne de sa voix de crécelle. « Maintenant ! »

L'homme eut une contraction de la gorge. « Pas le gosse, » dit-il, la langue épaisse. Il voulut immobiliser le pantin, mais des doigts de métal plongèrent promptement dans sa main. Il poussa un cri étouffé.

— « Dis-leur de s'arrêter ! » grésilla le pantin. « Oblige-les à s'arrêter ! » Le petit bonhomme de métal se dégagea et s'éloigna sur le trottoir de son pas cliquetant, les jambes raides.

L'enfant et son père ralentirent le pas et s'arrêtèrent, intéressés. L'homme assis eut un pâle sourire ; il regardait le pantin qui s'approchait d'eux, balançant les bras alternativement de bas en haut.

— « Offrez un jouet à votre petit garçon. Un passionnant compagnon de jeux. Il lui tiendra compagnie. »

Le père sourit, suivant de l'œil le pantin qui marchait vers sa chaussure. Le petit soldat heurta le soulier. Bruit d'engrenages et cliquetis. Il cessa de bouger.

— « Remontez-le ! » cria le petit garçon.

Le père ramassa le pantin. « Combien ? »

— « Cinquante *cents.* » Le marchand se leva en chancelant, serrant la boîte contre lui. « Il lui tiendra compagnie. Il l'amusera. »

Le père fit tourner le pantin dans sa main. « Alors, tu le veux, c'est bien sûr, Bobby ? »

— « Oh ! oui, remonte-le ! » Bobby tendit la main vers le petit soldat. « Fais-le marcher ! »

— « Je l'achète, » dit le père. Il enfonça la main dans sa poche et tendit à l'homme un billet d'un dollar.

Maladroitement, en détournant la tête, le marchand rendit la monnaie.

La situation était excellente.

Le petit pantin, étendu bien calme, repassait les événements dans sa tête. Toutes les circonstances avaient concuru pour produire le meilleur résultat. L'Enfant aurait pu ne pas vouloir s'arrêter ; l'Adulte aurait pu manquer d'argent. Bien des difficultés auraient pu se produire ; c'était terrible rien que d'y penser. Mais tout s'était passé à la perfection.

Etendu à l'endroit où on l'avait déposé, à l'arrière de la voiture, le petit pantin levait en l'air des yeux pleins de contentement. Il avait correctement interprété certains signes : les Adultes contrôlaient la situation, et c'est pourquoi les Adultes avaient de l'argent. Ils avaient la puissance, mais du fait de cette puissance, il était difficile de parvenir jusqu'à eux. Avec les Enfants, c'était différent. Ils étaient petits, et il était plus facile de leur parler. Ils acceptaient tout ce qu'on leur disait et se conformaient aux ordres qu'on leur donnait. C'est du moins ce qu'on disait à l'usine.

Le petit pantin de métal gisait sur son coussin, perdu dans des rêves délicieux.

Le cœur du petit garçon battait rapidement. Il monta l'escalier au galop et ouvrit la porte d'une poussée. Après l'avoir refermée soigneusement, il se dirigea vers le lit et s'assit. Il regarda ce qu'il tenait entre les mains.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

Le pantin de métal ne répondit pas.

« Je vais te présenter aux autres. Il faut que tu arrives à connaître tout le monde. Tu te plairas ici. »

Bobby déposa le pantin sur le lit. Il courut au placard et en tira un carton gonflé de jouets.

« Celui-ci c'est Bonzo, » dit-il. Il tenait un lapin en peluche. « Et Fred. » Il retourna le cochon de caoutchouc pour permettre au soldat de le voir. « Et Teddo, bien entendu. Voici Teddo.

Il transporta Teddo jusqu'au lit et l'étendit à côté du soldat. Teddo demeurait silencieux, fixant le plafond avec des yeux vitreux. C'était un ours brun avec des brins de paille pointant à ses coutures.

« Et comment t'appellerons-nous ? » dit Bobby. « A mon avis, nous devrions réunir un conseil pour en décider. » Il prit un temps l'air pensif. « Je vais te remonter pour que nous puissions voir comment tu marches. »

Il commença de remonter soigneusement le pantin, en le retournant contre la couverture. Lorsque la clé fut à bout de course, il se pencha et posa le pantin sur le plancher.

— « Avance, » dit Bobby. Le pantin de métal demeura immobile. Puis il se mit à ronronner et à cliqueter. Il s'engagea sur le plancher, marchant par saccades, puis changea soudainement de direction et marcha droit sur la porte. Arrivé là, il s'arrêta. Il se tourna vers des cubes de construction gisant çà et là et se mit à les rassembler en tas.

Bobby suivait la scène avec intérêt Le petit pantin luttait avec les cubes, les entassant pour former une pyramide. Enfin il se hissa sur les cubes et tourna la clé dans la serrure.

Bobby se gratta la tête, perplexe. « Pourquoi as-tu fait cela ? » demanda-t-il. Le pantin redescendit et traversa la pièce vers Bobby, toujours ronronnant et cliquetant. Bobby et ses animaux en peluche le regardaient venir avec stupeur. Le pantin atteignit le lit et s'arrêta.

— « Soulève-moi ! » dit-il avec impatience de son aigre voix de crécelle. « Dépêche-toi ! Ne reste pas là comme une souche ! »

Les yeux de Bobby s'arrondirent. Son regard devint fixe sous des paupières battantes. Les animaux en peluche ne soufflèrent mot.

« Allez, vite ! » souffla le petit soldat.

Bobby abaissa le bras. Le soldat lui serra fortement la main. L'enfant poussa un cri.

« Silence ! » commanda le soldat. « Dépose-moi sur le lit. Nous avons à parler ensemble de questions de la plus grande importance. »

Bobby le reposa sur le lit, près de lui. Puis la chambre resta silencieuse, en dehors du faible ronronnement produit par le pantin de métal.

« Jolie chambre, » dit le soldat un peu plus tard, « très jolie chambre. »

Bobby se recula un peu sur le lit.

« Qu'est-ce qui te prend ? » demanda le soldat sèchement, en tournant la tête et en levant les yeux.

— « Rien. »

— « Qu'y a-t-il ? » Le petit pantin lui lança un regard scrutateur. « Tu n'as pas peur de moi, j'espère ? »

Bobby s'agita, mal à l'aise.

« Peur de *moi* ? » Le soldat éclata de rire. « Je ne suis qu'un petit homme de métal, haut de quinze centimètres. » Il éclata d'un rire strident, qui s'interrompit brusquement. « Ecoute. Je vais demeurer ici, avec toi, pendant un certain temps. Je ne te ferai pas de mal, tu peux y compter. Je suis un ami... un bon ami. »

Il leva les yeux avec un peu d'anxiété. « Mais je te demanderai de faire des choses pour moi. Cela te sera égal de faire des choses, n'est-ce pas ? Dis-moi : combien sont-ils dans ta famille ? »

Bobby hésita.

— « Allons, combien sont-ils ? Je parle des Adultes. »

— « Trois... Papa, Maman et Foxie. »

— « Foxie ? Qui est-ce ? »

— « Ma grand-mère. »

— « Trois. » Le pantin hocha la tête. « Je vois. Seulement trois. Mais il en vient d'autres de temps en temps en visite ? »

Bobby inclina affirmativement la tête.

— « Trois, cela ne constitue pas un tel problème. Suivant l'usine... »

Il s'interrompit. « Bien. Ecoute-moi. Je ne veux pas que tu leur dises quoi que ce soit à mon sujet. Je suis ton ami, ton ami secret. Cela ne les intéresse pas d'entendre parler de moi. Je ne te ferai pas de mal, souviens-toi. Tu n'as rien à craindre. Je vais vivre ici même, près de toi. »

Il observait le petit garçon attentivement, traînant sur les derniers mots.

« Je vais être pour toi une sorte de précepteur. Je vais t'enseigner des choses, les choses que tu devras dire, les choses que tu devras faire. Tu es d'accord ? »

Silence.

« Bien entendu, tu es d'accord. Nous pourrions commencer

immédiatement. Peut-être veux-tu savoir la façon correcte de t'adresser à moi ? »

— « De m'adresser à toi ? » Bobby regarda l'homoncule avec des yeux ronds.

— « Tu devras m'appeler... » Le pantin hésita, puis se redressa fièrement. « Tu devras m'appeler... Monseigneur. »

Bobby bondit, portant les mains à son visage.

« Monseigneur, » dit le pantin impitoyablement. « Monseigneur. Mais tu n'es pas obligé de commencer maintenant. Je suis fatigué. » Le pantin s'affaissa. « Je me sens complètement à bout. Je t'en prie, remonte-moi de nouveau dans une heure environ. »

Le pantin commençait à se raidir. Il regarda le petit garçon. « Dans une heure. Tu voudras bien me remonter à fond ? C'est promis, n'est-ce pas ? »

Puis il demeura silencieux.

Bobby inclina la tête lentement. « Oui, » murmura-t-il, « c'est promis. »

C'était mardi. La fenêtre était ouverte et les chauds rayons du soleil pénétraient dans la pièce. Bobby était à l'école ; la maison était silencieuse et vide. Les animaux en peluche avaient réintégré leur placard.

Monseigneur était allongé sur un buffet et se reposait avec béatitude en regardant par la fenêtre.

Un faible bourdonnement... Un petit objet vola soudain à travers la pièce. Il décrivit quelques cercles et vint se poser doucement sur le napperon blanc disposé sur le meuble, auprès du soldat de métal. C'était un minuscule avion-jouet.

— « Comment va ? » demanda l'avion. « Tout se passe-t-il bien jusqu'à présent ? »

— « Oui, » dit Monseigneur. Et les autres ? »

— « Pas fameux. Une poignée à peine a réussi à atteindre des Enfants. »

Le soldat poussa un gémissement.

« Le groupe le plus important est tombé aux mains des Adultes. Comme tu le sais, ce n'est guère satisfaisant. Il est très difficile de diriger des Adultes. Ils se sauvent ou ils attendent que le ressort soit à bout de course... »

— « Je sais. » Monseigneur inclina le chef d'un air sombre.

— « Les nouvelles continueront très certainement à être mauvaises. Nous devons nous y préparer. »

— « Il y a autre chose. Dis-moi tout ! »

— « Pour être franc, la moitié d'entre eux ont déjà été détruits, foulés aux pieds par les Adultes. Un chien en aurait même, dit-on, brisé un. Il ne peut y avoir aucun doute ; c'est chez les Enfants que réside notre unique espoir. C'est là que nous réussirons, ou pas du tout. »

Le petit soldat inclina la tête. Le messager avait raison, bien entendu. Ils n'avaient jamais envisagé qu'une attaque de front contre la race dirigeante, les Adultes, pût réussir. Leur taille, leur puissance, leurs énormes enjambées les protégeraient à coup sûr. Le marchand de jouets en était un bon exemple. Il avait tenté bien des fois de tromper leur vigilance et de s'enfuir. Une partie du groupe devait être remontée à tout moment pour le surveiller, et il y avait eu ce jour effroyable où il s'était abstenu de les remonter à fond, dans l'espoir de...

— « Tu donnes des instructions à l'Enfant ? » demanda l'avion. « Tu le prépares ? »

— « Oui. Il a compris que je vais rester ici à demeure. Apparemment, les Enfants sont ainsi. En tant que race soumise, on leur a appris à tout accepter ; ils ne peuvent rien faire d'autre. »

— « As-tu commencé la seconde phase ? »

— « Déjà ? » Monseigneur était stupéfait. « Pourquoi ? Est-il nécessaire d'aller aussi vite ? »

— « L'usine s'inquiète. La plus grande partie du groupe a été détruite, comme je te l'ai dit. »

— « Je sais. » Monseigneur hocha la tête. « Nous nous y attendions ; nous avons conçu nos plans avec réalisme, avertis des risques que nous courions. » Il arpentait le haut du meuble. « Naturellement, nombre d'entre eux devaient tomber entre les mains des Adultes. Les Adultes sont partout, dans toutes les positions-clés, les situations importantes. C'est la psychologie de la race dirigeante de vouloir contrôler tous les compartiments de la vie sociale. Mais tant que ceux qui auront atteint les Enfants survivront... »

— « Je ne devais pas te le dire, mais en fait, en dehors de toi, il n'en reste plus que trois. Seulement trois. »

— « Trois ? » Monseigneur écarquilla les yeux.

— « Même ceux qui ont atteint les Enfants ont été détruits

un peu partout. La situation est tragique. C'est pourquoi ils voudraient te voir passer à la seconde phase. »

Monseigneur serra les poings, ses traits se figèrent en une expression d'horreur. Seulement trois survivants... Quels espoirs ils avaient placés en cette bande qui se lançait à l'aventure, si petite, si tributaire des intempéries et de la nécessité pour chacun de ses membres d'être remonté à fond. Si seulement ils étaient plus grands ! Les Adultes étaient tellement gigantesques !

Mais les Enfants ? Que s'était-il passé d'anormal ? Qu'était-il advenu de leur unique chance, de leur seul et fragile espoir ?

— « Comment est-ce arrivé ? Que s'est-il passé ? »

— « Nul ne le sait. L'usine est en effervescence. Et voilà que les matières premières s'épuisent à présent. Quelques-unes des machines sont tombées en panne et nul ne sait comment les remettre en marche. » L'avion s'approcha à petite allure du bord du meuble. « Il faut que je rentre. Je repasserai plus tard pour voir comment tu t'en tires. »

L'avion s'élança dans les airs et sortit par la fenêtre ouverte. Monseigneur le suivit des yeux, abasourdi.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Ils avaient été tellement sûrs des Enfants. Tout était prévu...

Il médita.

Soir. Le petit garçon était assis à sa table, contemplant distraitement son manuel de géographie. Il s'agita, le cœur lourd, tourna quelques pages. Enfin il ferma le livre. Il se leva de sa chaise et se dirigea vers le placard. Il tendait le bras dans le placard pour en tirer le carton à jouets, lorsqu'une voix aigrelette lui parvint du sommet du meuble.

— « Plus tard. Tu joueras avec eux plus tard ! Il y a une chose dont nous devons discuter ensemble. »

Le petit garçon retourna à sa table, le visage inexpressif et las. Il inclina la tête et s'effondra sur la table, le visage dans les bras.

« Tu ne dors pas, j'espère ? » demanda Monseigneur.

— « Non. »

— « Alors écoute. Demain, en quittant l'école, je voudrais que tu te rendes à une certaine adresse. Elle n'est pas loin de

l'école. C'est une boutique de jouets. Tu la connais peut-être. *Jouetville.* »

— « Je n'ai pas d'argent. »

— « Peu importe. Tout a été préparé à l'avance. Va à *Jouetville* et dis au marchand : « On m'a dit de venir pour le paquet. » Tu t'en souviendras ? »

— « Qu'y a-t-il dans le paquet ? »

— « Quelques outils, et des jouets pour toi. Pour me tenir compagnie. » Le pantin de métal se frotta les mains l'une contre l'autre. « De jolis jouets modernes, deux petits chars de combat et une mitrailleuse. Et quelques pièces de rechange pour... »

Des bruits de pas sur l'escalier à l'extérieur.

« N'oublie pas, » dit nerveusement Monseigneur. « Tu feras la commission. Cette phase du plan est d'une importance extrême. »

Il se tordit les mains avec anxiété.

Le petit garçon remit en place ses dernières mèches de cheveux à coup de brosse. Il se coiffa de sa casquette, prit ses livres de classe. Au dehors, le matin était gris et maussade. Il s'approcha du placard et il plongea le bras. Ses doigts se refermèrent sur la jambe de Teddo, et il le tira à lui.

Le petit garçon s'assit sur le lit, tenant Teddo contre sa joue. Longtemps il demeura avec l'ours en peluche, oublieux de tout le reste.

Soudain, il jeta un regard du côté du meuble. Monseigneur était étendu de tout son long, silencieux. Bobby retourna en hâte au placard et replaça Teddo dans le carton. Il traversa la pièce, se dirigeant vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, le petit pantin s'agita sur son meuble.

— « Rappelle-toi : *Jouetville...* »

La porte se referma. Monseigneur entendit l'Enfant descendre pesamment l'escalier d'un pas accablé. Monseigneur exultait. Tout se passait bien. Bobby répugnait à faire la commission mais il s'exécuterait néanmoins. Et une fois que les outils, les pièces et les armes seraient à l'intérieur, il n'y aurait plus de risque d'échec.

Peut-être s'empareraient-ils d'une seconde usine. Ou mieux encore : construiraient-ils eux-mêmes des machines pour produire des Seigneurs plus grands. Oui, si seulement ils pouvaient être

plus grands, seulement un peu plus grands. Ils étaient si petits, si minuscules, avec leur taille de quelques centimètres. Leur entreprise allait-elle donc échouer parce qu'ils étaient trop infimes, trop fragiles ?

Mais avec des chars d'assaut et des canons ! Pourtant, de tous les paquets introduits en si grand secret dans le magasin de jouets, celui-ci serait le seul, l'unique à...

Quelque chose bougea.

Monseigneur se retourna vivement. Du placard, sortit Teddo d'un pas lent et traînant.

— « Bonzo, » dit-il, « Bonzo, poste-toi près de la fenêtre. C'est par là qu'il est entré, si je ne me trompe. »

Le lapin de peluche se posa sur le rebord de la fenêtre d'un seul bond. Il se pelotonna, surveillant l'extérieur. « Rien encore. »

— « Bien. » Teddo s'approcha du buffet. Il leva la tête. « Petit Seigneur, descends, s'il te plaît. Tu es demeuré là-haut bien trop longtemps. »

Monseigneur écarquilla les yeux. Fred, le cochon de caoutchouc, sortait à son tour du placard. Il parvint tout essoufflé au pied du meuble. « Je vais monter le prendre, » dit-il, « je ne pense pas qu'il descende de lui-même. Nous devrons l'aider. »

— « Que faites-vous ? » s'écria Monseigneur. Le cochon de caoutchouc se ramassait sur son derrière, les oreilles aplaties le long de la tête. « Que se passe-t-il ? »

Fred bondit. En même temps, Teddo se mit à grimper prestement, en s'accrochant aux poignées des tiroirs. Agilement il gagna le sommet. Monseigneur battait en retraite vers le mur, les yeux fixés sur le plancher, très loin au-dessous de lui.

— « Voilà donc ce qui est arrivé aux autres, » murmura-t-il. « Je comprends. Une organisation adverse nous attendait de pied ferme. Alors tout est dévoilé. »

Il sauta.

Lorsqu'ils eurent ramassé les débris et les eurent glissé sous le tapis, Teddo dit :

— « Cette première tâche fut facile. Espérons que le reste ne sera pas plus ardu. »

— « Que veux-tu dire ? » demanda Fred.

— « Je parle du paquet de jouets. Les chars d'assaut et les canons. »

— « Oh ! nous en viendrons à bout. Rappelle-toi comme nous avons prêté main-forte au voisin de palier, lorsque ce précédent petit Seigneur, le premier que nous ayons rencontré... »

Teddo se mit à rire. « Il s'est défendu comme un beau diable. Il était plus coriace que celui-ci. Mais nous avions avec nous les ours en peluche d'à côté. »

— « Nous recommencerons, » dit Fred. « Au point où j'en suis, j'y prendrai plutôt du plaisir. »

— « Moi aussi, » dit Bonzo depuis la fenêtre.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The little movement.

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés.

CLAUDE J. LEGRAND

Chatteries

Après **Androïde tous usages** (1), voici un nouveau conte dans la manière percutante, incisive (et non dénuée de gauloiserie) de Claude J. Legrand, dont la verve semble amuser nos lecteurs.

MAUVAIS, Steve ? »

— « Pire, Chat Sauvage. Si la formule n'est pas sur son bureau lundi matin, J. P. s'offrira un rire sardonique en voyant rouler dans la sciure la tête de son chimiste favori... »

Steve se pencha sur la nuque d'Anita pour lui mordiller l'oreille. Loyale à *Jean Dupré Inc.*, la réceptionniste embaumait Viol Furieux. C'était la dernière grande trouvaille de Steve, mais elle remontait à plus de six mois. C'était tout de même un sacré parfum, qui tenait les promesses de son nom. Steve commençait à jouer avec une fermeture-éclair ; d'un bond souple, le Chat Sauvage se mit hors de portée. Perchée sur un classeur, Anita minauda :

— « Restez sérieux, Loup-Garou... Vous croyez qu'il vous balancera vraiment ? »

— « J'en ai bien peur. Et vous resterez là, cloîtrée dans le sérail, loin de mes yeux... »

— « Steve... Il faut trouver avant... Vous avez encore trois jours. »

Il se gratta le crâne avec ennui. Un parfum aphrodisiaque, vraiment aphrodisiaque, ça ne se met pas en formule sur une carte perforée. Et surtout pas tous les trois mois. Viol Furieux avait été un coup de veine, un filon, une mine. J. P. l'avait baptisé lui-même. Audacieux, agressif comme son nom. Mais une firme qui vend déjà Passion Démente, Désir Pervers et Sex Frénésie renonce à fourguer ses eaux de toilette à la clientèle ecclésiastique. Viol Furieux restait le nº 1 de l'année pour les ventes, mais commençait

(1) *Fiction* nº 159.

à baisser. C'est le hic dans ce racket. Avec les belles filles, ça marche tout seul, mais quand les moches réalisent que le viol se fait attendre, il faut les pigeonner avec autre chose.

Steve eut au moins une satisfaction en rentrant chez lui. Il trouva le paquet sur le seul coin libre de son établi, avec l'étiquette verte de Westley & Sons, annonciatrice de joies sans fin. Il lança son chapeau sur Artaxercès qui protesta d'un miaulement scandalisé. Incapable d'attendre, il trancha la ficelle d'un coup de pince et commença à déballer les tubes et les résistances, vérifiant sa commande au fur et à mesure. Refugié sur le radiateur, Artaxercès ne le quittait pas des yeux tandis que Zénobie s'installait sur ses cuisses avec un ronronnement satisfait.

Toutes les pièces étaient là ; il les rangea avec soin dans la boîte à compartiments. Il eut envie de commencer tout de suite à câbler, mais les deux chats ne cesseraient de le persécuter tant qu'ils n'auraient pas eu leur dîner. Il sortit la viande hachée du frigidaire et dut subir les griffes exigeantes qui harcelaient ses mollets pendant qu'elle dégelait sur le réchaud. Lorsque les deux chats furent servis, il se prépara une boîte de soupe de poisson et mangea quelques fruits. Après quoi, sûr de plusieurs heures de tranquillité, il attaqua enfin l'amplificateur à douze lampes dont le diagrame ornait le mur, au dessus de l'établi. C'était le jeudi soir, aux environs de 22 heures.

Le radio-amateurisme n'est pas à la portée de tout le monde. Très vite, pour le sujet doué, les plans établis deviennent sans intérêt. Le véritable fan de l'électronique crée ses propres montages, invente ses propres schémas, toujours plus hi-fi, toujours plus complexes. Chimiste réputé, Steve Lorensen oubliait chaque soir les formules de parfums et les soucis du travail en maniant le fer à souder jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le sous-sol de son appartement convenait parfaitement à cet usage. Il y logeait ses chats, son encombrant matériel radio, sa bibliothèque et même un comptoir de faïence et une étagère de flacons renfermant les principales essences utilisées en parfumerie. Paradoxalement, ce n'était pas dans les laboratoires ultra-modernes mis à sa disposition par Dupré Inc. que Steve trouvait ses meilleures formules, mais dans ce sous-sol encombré.

Le montage d'un douze lampes en push-pull n'est jamais chose facile. Chaque circuit doit être testé séparément. Les pièces utilisées par Steve étaient uniquement des pièces de surplus de la marine ayant déjà servi. Tout cela explique en partie un concours de circonstances qui ne se reproduit sans doute qu'une fois par millénaire. Car il fallut aussi que Steve abandonne vers deux heures du matin le douze lampes presque achevé, recouvert de son carter, et que, par mégarde, il le laisse branché. Il fallut que Zénobie, qui avait passé la dernière demi-heure en chatteries inefficaces pour séduire Artaxercès, décide de venir se coucher en rond sur l'amplificateur tiède. Il fallut enfin que Steve, sans doute fatigué, envoie par erreur durant plusieurs minutes une charge très supérieure à ce que pouvaient normalement encaisser les circuits. Plusieurs minutes au bout desquelles l'effort demandé aux composants électroniques fut trop fort pour eux. Il y eut un éclair bleuâtre sous les pattes de la chatte somnolente et celle-ci bondit au plafond, la queue droite, le poil raide et parcouru d'étincelles.

Lorsque l'événement se produisit, Steve poussa une suite de jurons bien sentis. Les jurons ne changeaient rien. Durant ces instants cruciaux, le crâne de Zénobie avait reposé en plein dans le champ d'induction créé par un inimaginable hasard. L'effet de ce bombardement invisible des cellules corticales de l'animal fut en apparence inexistant, mais le mal était fait. Jamais, comme on le verra par la suite, le nom d'amplificateur n'avait été mieux appliqué qu'à l'appareil entièrement nouveau créé accidentellement par Steve. Et comme ce dernier, furieux et inquiet, ne perdit pas une seconde pour mettre son montage en pièces et retester chaque élément, les chances de reproduction du phénomène s'évanouirent pour un autre millénaire.

A 9 heures le samedi matin, Mrs Wimbleton entra dans le sous-sol pour y faire ce qui se pouvait de ménage. C'était une créature sèche et anguleuse qui conservait contre son locataire trois griefs inexpiables : ses deux chats qui laissaient des poils sur les coussins, l'effroyable désordre dans lequel vivait Steve et le côté voyant de ses petites amies.

Le frère de Pamela Wimbleton était salutiste, et les ricanement sournois de Steve au sujet de l'uniforme du « Colonel » ne faisaient rien pour arranger les choses. La pieuse personne soupira

au spectacle des livres étalés en vrac sur le plancher. Elle ne remarqua sans doute pas avec quelle dextérité Zénobie tournait d'une patte délicate les pages d'un traité de parfumerie.

Artaxercès, qui digérait sur le fauteuil-club, fut expulsé d'un coup de torchon sans appel. Mrs Wimbleton, fredonnant un cantique, entreprit de changer la poussière de place à coups de balai rageurs.

Steve s'éveilla vers onze heures et alla déjeuner au *Joe's Nite and Day*. La serveuse regarda sans indulgence sa barbe de quarante-huit heures et sa chemise pas nette. Steve paya et passa chez Humphrey pour faire le plein de conserves. Pour les chats, il prit de la viande hachée en quantité suffisante, afin qu'ils se tiennent tranquilles durant le week-end.

Décidé à ne pas sortir de chez lui avant le lundi matin, il se mit au travail avec ses fioles et pondit cinq formules dont aucune ne lui donnait réellement satisfaction. En temps normal, il en eût confié un échantillon à chacune de ses petites amies et eût attendu leur coup de téléphone du lendemain matin. Les filles vont au bal le samedi soir, et c'est un bon endroit pour essayer un parfum nouveau.

Mais Steve ne croyait pas à ses trouvailles et n'avait aucune envie de se donner tout ce mal. Tard dans la nuit, il continua ses essais. Zénobie avait abandonné sa grande scène de séduction sur Artaxercès. Elle se passionnait pour un nouveau jeu qui consistait à fourrer ses pattes dans le clavier de la machine à écrire.

Le dimanche matin, Steve se demanda s'il allait se lever. Il avait la certitude que la partie était perdue. Il ne trouverait rien et J. P. le balancerait le lundi. L'avenir, ensuite, serait fait d'un tabouret et d'une blouse blanche avec huit heures quotidiennes dans un immense labo aseptisé. Entre une nausée de dégoût et un verre de whisky sec, il avait commencé hier à taper sa lettre de démission. En descendant au sous-sol, il la trouva encore sur la machine. Il rôda entre les meubles, tenta de s'intéresser au diagrame du douze lampes et sombra dans le fauteuil-club. Un chimiste fini. Il tenta de saisir la bouteille de bourbon sur le bureau, et son regard vague se posa sur la feuille glissée dans la machine.

Etait-il assez saoul hier soir pour avoir pondu cette formule de pure imagination... ?

Il passa une bonne heure à s'imbiber de whisky sans penser à rien. Quand il fut assez ivre pour faire une chose vraiment idiote, il décida de tenter la préparation de la formule. Zénobie ne le quittait pas des yeux tandis qu'il mélangeait les différentes essences. Ça ne ressemblait à rien de connu, les spécialistes se seraient tenus les côtes, mais Steve était saoul comme une bourrique.

Lorsqu'il eut versé la dernière goutte, Zénobie sauta sur l'évier et renversa la coupelle. Steve voulut lui lancer une gifle, mais il la manqua d'une bonne main. La chatte semblait le narguer, se roulant dans le liquide répandu. Pour se faire pardonner, elle sauta sur l'épaule du chimiste et frotta contre son cou son pelage humide. Trop anéanti pour réagir, Lorensen se laissa tomber dans le fauteuil.

Le bourbon qu'il avait bu n'était pas un whisky cher, mais c'était un whisky fort. Avant de sombrer dans le sommeil, il eut le temps de voir Zénobie filer par la fenêtre vers la pelouse, Artaxercès sur ses talons.

Ce furent les coups à la porte qui le ramenèrent à nouveau dans ce monde. Ce n'est qu'en tirant le verrou qu'il perçut consciemment le vacarme infernal qui venait de la pelouse.

Mrs Wimbleton chargea dans la pièce, le chignon en bataille, les yeux exorbités. Trop étranglée de rage pour proférer un son intelligible, elle pointa vers la fenêtre un index tremblant. Steve regarda dehors et pâlit.

Installée sur une marche du perron dans une pose hiératique, les yeux mi-clos, Zénobie se léchait une patte avec affectation.

Sur la pelouse aux mottes de gazon arrachées, un cercle d'une quinzaine de matous de tous poils se refermait sur Artaxercès. Le chat de Steve faisait rouler les muscles de son dos, l'échine hérissée, une oreille saignante. De sa gorge sortait un son rauque et impressionnant, qu'on eût dit produit par un félin beaucoup plus gros. Soudain, il y eut un éclair de poils et de griffes, un miaulement aigu, et l'un des assaillants roula sur le gazon pour bondir hors de portée et rejoindre ceux qui déjà léchaient leurs blessures. Artaxercès coula vers Zénobie un regard amoureux et choisit son prochain adversaire.

— « Et cela dure depuis deux heures... »

Mrs Wimbleton avait partiellement retrouvé sa voix. Steve la considéra au travers d'un brouillard alcoolisé. Malgré sa migraine, il eut envie de rire, car les moustaches de sa logeuse lui rappelaient celles des chats. Tandis qu'il s'efforçait de trouver des mots apaisants, il constata le changement qui s'opérait.

Au fur et à mesure que la vieille demoiselle s'approchait de lui, l'indignation laissait place à une expression d'hébétude. Les yeux devenaient fixes, les lèvres s'entrouvrirent, humectées par une langue nerveuse. Steve recula, saisi d'une vague inquiétude.

Mrs Wimbleton fit deux pas en avant et commença à tirailler le col de son corsage de toile noire. De sa main libre, elle saisit la nuque du chimiste et força le visage de celui-ci près du sien.

— « Monsieur Lorensen... Monsieur Lorensen... »

En pleine panique, Steve se dégagea d'une détente désespérée et se réfugia debout sur l'établi, à l'autre extrémité de la pièce. Sa logeuse restait immobile au centre du sous-sol, comme stupéfaite et désemparée. Elle bredouilla quelque chose d'incompréhensible et se précipita dehors, claquant la porte derrière elle. Steve attendit un moment pour descendre de son perchoir.

Dehors, la sarabande féline continuait.

Ses yeux firent le tour de la pièce avec perplexité. Soudain, l'illumination le frappa au plexus et il tomba à genoux, secoué de hoquets de rire.

Lorensen fit plusieurs choses ce dimanche entre 17 et 22 heures. Il prépara deux flacons de la nouvelle mixture et posta la formule en pneumatique au Bureau des Brevets.

Il prit une douche, se rasa, s'habilla avec soin et insista au téléphone pour emmener Anita dîner. Cette fille avait un tempérament de glaçon dans un corps de déesse, il savait quelque chose de l'un comme de l'autre.

A 22 h 30, il s'arracha aux bras frais d'une Anita pantelante et prit un taxi pour aller déposer un flacon au domicile privé de Jean Dupré. Le lundi vers dix heures, il téléphona au patron. Tandis que la sonnerie grelottait interminablement, il se cala contre la hanche nue du Chat Sauvage :

— « Tu n'en as pas assez, de ce poste de réceptionniste ? »

Elle hocha la tête sans ouvrir les yeux.

« Parce que je sens que je vais avoir besoin d'une secrétaire particulière. »

Dupré venait de décrocher et répondait d'une voix ensommeillée. Dans l'écouteur, Steve écoutait distinctement le rire d'une fille chatouillée qui n'était certainement pas Madame Dupré.

Au pied du lit ravagé, Zénobie ronronnait aux côtés d'un Artaxercès mal en point, mais béat.

(voir page 160)

LARRY NIVEN

La bordure noire

Bien qu'issu de la jeune école américaine, Larry Niven, nouveau venu dans nos pages, ne saurait en aucun cas être assimilé à Zelazny, Disch ou même Kagan. La S.F. qu'il pratique se caractérise en effet par sa tendance conservatrice. Dans chacun de ses récits à paraître, que ce soit dans **Fiction** ou dans **Galaxie**, vous retrouverez des astronefs en route vers d'autres mondes, des astronautes tels que ceux de la présente nouvelle, affrontant sur une planète étrangère un mystère à la terrifiante solution. Gageons que nombreux seront les lecteurs à se réjouir de cette curieuse résurgence, dans notre moderne S.F., du thème doré de la conquête interstellaire.

On ne voyait qu'une silhouette sur le seuil de la porte d'accès, bien que ce fût un sabord de chargement assez spacieux pour permettre aux deux hommes de s'y tenir côte à côte. A distance, la silhouette semblait minuscule et seules la minceur du corps et la couleur sable de la chevelure permettaient d'identifier sans erreur Carver Rappaport. Une barbe épaisse lui mangeait à présent le bas de la figure. Il attendit patiemment que l'on amenât la rampe roulante et se mit à descendre.

Turnbull, qui l'attendait en bas, réprima un sentiment de malaise grandissant. Quelque chose n'allait pas. Il en avait eu l'intuition dès le moment où l'on avait annoncé l'atterrissage du *Plus-C*. Le vaisseau devait se trouver dans le système solaire depuis des heures. Pourquoi n'avait-il pas fait d'appel ?

Et où donc était Will Kameon ?

D'habitude, les cosmonautes, à leur retour, sprintaient jusqu'au bas de la rampe, impatients de fouler de nouveau la bonne terre ferme. Rappaport, lui, descendit d'un pas lent et compassé. Vue de près, sa barbe était hirsute et mal soignée. Quand il arriva au bas de la rampe, Turnbull vit que son visage, toujours si ouvert, était impénétrable.

Rappaport passa en le frôlant et marcha droit devant lui.

Turnbull courut pour le rattraper et se mit au pas avec lui,

se sentant un peu ridicule. Rappaport avait une bonne tête de plus et, tandis qu'il marchait à grandes enjambées, Turnbull était presque obligé de courir.

Il cria pour dominer le bruit de fond du port spatial : « Rappaport, où est Kameon ? »

Comme Turnbull, Rappaport dut élever la voix pour répondre : « Il est mort. »

— « Mort ? Est-ce à cause du vaisseau ? Rappaport, est-ce le *vaisseau* qui l'a tué ? »

— « Non. »

— « Alors qu'a-t-il eu ? Son corps est-il à bord ? »

— « Turnbull, je ne veux pas en parler. Non, son corps n'est pas à bord. Sa... » Rappaport appuya les paumes de ses mains sur ses yeux, comme un homme en proie à une migraine qui lui brouillait la vue. « Sa *tombe,* » dit-il, en mettant l'accent sur ce mot, « a une jolie bordure noire autour d'elle. Restons-en là. »

Mais c'était impossible, bien entendu.

Deux agents de la sécurité les rattrapèrent presque à la limite de l'aire d'atterrissage. « Arrêtez-le, » leur dit Turnbull et chacun d'eux le saisit par un bras. Immobilisé, Rappaport se tourna vers lui.

— « Oubliez-vous que je suis porteur d'une capsule explosive ? »

— « Et alors ? » Sur le moment, Turnbull ne comprit vraiment pas ce qu'il voulait dire.

— « Si cette intervention ne cesse pas, j'utiliserai la capsule. Comprenez-moi bien, Turnbull. Je me fous de tout maintenant. La mission du *Plus-C* a pris fin. Je ne sais plus où aller. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de détruire l'astronef et de rester tranquilles dans notre système solaire. »

— « Avez-vous perdu la tête, mon vieux ? Qu'est-il arrivé là-bas ? Avez-vous... rencontré des indigènes ? »

— « Je n'ai rien à dire... Pourtant, si, je vais répondre à cette dernière question. Nous n'avons pas rencontré d'indigènes. Maintenant, dites à vos copains de cesser de faire les guignols et de me lâcher. »

Turnbull dut se rendre compte que cet homme ne bluffait pas. Rappaport était disposé à se suicider. Turnbull pesa les chances et risqua le coup.

— « Si vous maintenez, au bout de vingt-quatre heures, votre décision de ne rien révéler, nous vous laisserons partir. Je vous le

promets. Jusque-là nous vous garderons ici, de force si nécessaire. Uniquement pour vous laisser le temps de la réflexion. »

Rappaport médita sur cette offre. Les deux agents de la sécurité continuaient à lui tenir les bras, mais plus prudemment, en se tenant aussi écartés de lui que possible, au cas où il tenterait d'amorcer sa bombe portative.

— « Cela me paraît raisonnable, » dit-il enfin, « à condition que vous soyez de parole. D'accord, j'attendrai vingt-quatre heures. »

— « Bien. » Turnbull tourna les talons pour regagner son bureau. Mais il resta sur place, fasciné par le spectacle qui s'offrait à sa vue.

L'avant du *Plus-C* était chauffé au rouge et l'arrière chauffé à blanc. Des ouvriers et des techniciens couraient dans tous les sens. Sous les yeux de Turnbull, le premier astronef du système solaire à vitesse ultra-luminique s'effondra et se répandit en une mare incandescente.

...Cela avait commencé un siècle auparavant, lorsque la première sonde automatique avait quitté le système solaire. Les sondes d'exploration interstellaire pouvaient effectuer la majeure partie de leur parcours presque à la vitesse du son, en utilisant un champ conique électromagnétique de trois cent vingt kilomètres d'aire latérale, afin d'absorber l'hydrogène de l'espace interstellaire qui leur servait de carburant. Mais aucun homme n'avait encore pris place dans une sonde d'exploration. Aucun n'aurait osé le faire. Le champ magnétique de la sonde produisait d'horribles effets sur les organismes à moelle épinière.

Chaque sonde avait été programmée pour revenir rendre compte de sa mission seulement dans le cas où elle découvrirait un monde habitable à proximité de l'étoile qui lui avait été assignée. On en avait expédié vingt-six. Trois seulement étaient revenues — jusque-là.

...Cela avait commencé douze ans plus tôt, lorsqu'un éminent mathématicien avait découvert un hyperespace théorique coiffant l'espace à quatre dimensions d'Einstein. Il s'en occupait à ses moments de loisir. Il considérait l'hyperespace comme un jeu de l'esprit, un exemple de mathématiques pures. Et les mathématiques pures ne sont-elles pas autre chose qu'un aimable passe-temps ?

...Cela avait commencé dix ans plus tôt, lorsque Carl Engstrom

avait démontré par l'expérience la réalité de cet univers dont son frère, le grand Engstrom, avait lancé l'idée par jeu. Un mois plus tard, les Nations Unies avaient financé le Projet *Plus-C*, chargé Winston Turnbull d'en assumer la direction et ouvert une école d'astronautes pour vol à vitesse ultra-luminique. Parmi un grand nombre de candidats, dix « hypernautes » furent triés sur le volet. Tous étaient des cosmonautes expérimentés. L'entraînement commença dans la fièvre. Il dura huit ans, pendant que l'on construisait le vaisseau du Projet *Plus-C*.

...Cela avait commencé treize mois plus tôt, quand deux hommes avaient grimpé dans ce vaisseau presque luxueux. Ils l'avaient conduit, sous escorte, dans l'orbite de Neptune, puis avaient disparu.

Un seul homme venait de rentrer.

Maintenant son expression n'était guère plus dure que celle de Turnbull. Ce dernier venait de voir son travail de dix ans fondre et disparaître comme du vif-argent. Il était fou de rage ; pourtant il réfléchissait intensément. D'une part, il se demandait avec perplexité comment il expliquerait la perte d'un vaisseau valant dix milliards de dollars. D'autre part, il passait en revue tout ce qu'il se rappelait sur Carver Geoffrey Rappaport et William Kameon.

Turnbull entra dans son bureau et alla tout droit vers le rayon des livres, persuadé que Rappaport le suivait. Il retira un volume relié de cuir, dont il manipula la couverture, et versa un liquide ambré dans deux verres en papier. Ce liquide était du bourbon, parfaitement glacé.

Rappaport connaissait déjà cette couverture de livre, néanmoins il fronça légèrement les sourcils d'un air étonné, en prenant son gobelet. « Je ne m'attendais plus à rien de tel. »

— « Vous parlez du bourbon ? »

Rappaport ne répondit pas. Il avala d'un trait la moitié de son verre.

— « Est-ce vous qui avez détruit votre vaisseau ? »

— « Oui. J'ai réglé les commandes de manière à ce qu'il fonde simplement. Je ne voulais pas que quelqu'un risque d'être blessé. »

— « Louable intention. Et le moteur *Plus-C* ? L'avez-vous laissé en orbite ? »

— « Je l'ai fait se poser sur la Lune. »

— « Fameux ! Tout à fait fameux ! Carver, la construction de

ce vaisseau nous a coûté dix milliards de dollars. Il ne nous en coûterait que quatre, je pense, pour le reproduire, car nous ne recommencerions pas de fausses manœuvres. Mais vous... »

— « Du diable si vous n'en refaisiez pas. » Rappaport agita le bourbon dans son gobelet, en baissant les yeux sur ce minuscule tourbillon. « Si vous construisez un nouveau *Plus-C*, ce sera une fausse manœuvre de taille. Nous avons commis une erreur, Turnbull. Ce n'est pas notre univers. Il n'y a rien pour nous là-bas. »

— « C'est *bien* notre univers. » Le politicien laissait percer dans sa voix une calme certitude. Il avait besoin d'entamer une discussion — il avait besoin de pousser cet homme à parler. Mais sa conviction était réelle et l'avait toujours été. Cet univers appartenait à l'humanité, on n'avait qu'à en prendre possession.

Rappaport le regarda par-dessus le rebord de son gobelet, avec un air de pitié exaspérée. « Turnbull, pourquoi mettre ma parole en doute ? Ce n'est pas notre univers et, de toute façon, il n'a aucun intérêt pour nous. Ce qu'il y a là-bas est... » Il s'interrompit brusquement et se détourna dans son fauteuil.

Turnbull attendit dix secondes pour marquer un silence. Puis il demanda : « Avez-vous tué Kameon ? »

— « Si j'ai tué Will ? Vous perdez la tête ! »

— « Auriez-vous pu le sauver ? »

Rappaport se figea en se retournant. « Non, » dit-il. Et il répéta : « Non. J'ai essayé de le faire partir, mais il n'a pas voulu... Arrêtez de me cuisiner. Je peux m'en aller sans que vous puissiez m'en empêcher. »

— « Trop tard. Vous avez éveillé ma curiosité. Que vouliez-vous dire en m'annonçant que la tombe de Kameon était bordée de noir ? »

Pas de réponse.

« Rappaport, vous semblez vous figurer que les Nations Unies se fieront simplement à votre parole pour saborder le Projet *Plus-C*. Mais il n'y a pas mèche. Probabilité zéro. Au cours du siècle qui vient de s'écouler, nous avons dépensé des dizaines de milliards de dollars pour les sondes automatiques et le *Plus-C*, et maintenant nous pouvons reconstruire le vaisseau en dépensant quatre milliards. Le seul moyen d'empêcher cette entreprise est de donner aux Nations Unies les raisons pour lesquelles elles doivent y renoncer. »

Rappaport ne répondit pas et Turnbull ne dit plus rien. Il regardait la cigarette de Rappaport qui se consumait toute seule dans un cendrier, en laissant une bande de papier humide et carbonisé. Ce n'était pas le genre de Carver Rappaport, autrefois, de laisser brûler des cigarettes, ni de porter une barbe mal soignée et d'avoir des cheveux négligés. Cet homme s'était toujours rasé de près ; il avait toujours aligné ses chaussures devant sa porte, chaque soir, même lorsqu'il titubait, pris de boisson.

Pouvait-il avoir tué Kameon parce que celui-ci était débraillé ? Puis s'être laissé aller lui-même, en perdant le respect de soi ? Des choses plus étranges encore étaient arrivées au temps où il fallait huit mois pour atteindre Mars. Non, Turnbull aurait parié gros que Rappaport n'avait pas commis de meurtre. De toute façon, dans un combat loyal, Kameon aurait eu le dessus.

— « Vous avez raison. Par quoi commencerai-je ? »

Turnbull fut arraché à sa méditation. « Par le début. Quand vous êtes partis dans l'hyperespace. »

— « Nous n'avons eu aucun ennui là-bas. Sauf avec les hublots. Vous n'auriez pas dû mettre de hublots sur le *Plus-C*. »

— « Pourquoi pas ? Qu'avez-vous vu ? »

— « Rien. »

— « Alors, de quoi vous plaignez-vous ? »

— « Justement. Lorsque nous en avions besoin ces fenêtres étaient invisibles. Nous y avons mis des couvertures, en guise de rideaux.

— « Vous n'avez jamais essayé de trouver votre point aveugle ? Vous tracez deux taches sur un morceau de papier, à quelques centimètres de distance. Vous fermez un œil, vous accommodez l'autre sur une des taches et vous rapprochez lentement le papier de votre visage. A un moment donné, l'autre tache disparait. Eh bien, quand on voulait regarder par les hublots du *Plus-C*, c'était comme si le point aveugle s'étendait sur un mètre carré. »

— « Je pensais que vous les aviez obturés. »

— « Exact. Mais savez-vous que nous avions même du mal à les repérer, ces hublots ? Quand on les cherchait, ils étaient invisibles. Nous y avons mis des couvertures en guise de rideaux. Mais après, nous nous surprenions l'un l'autre en train de les soulever en cachette pour voir derrière. Cela préoccupait Will encore plus que moi. Nous aurions pu faire le trajet en cinq mois au lieu de

six, mais il fallait sans cesse que nous allions jeter un coup d'œil à l'extérieur. »

— « Histoire de vous assurer que l'univers était toujours à sa place. »

— « Tout juste. »

— « Mais vous avez atteint Sirius. »

— « Oui. Nous avons atteint Sirius. »

Un demi-siècle auparavant, la sonde automatique n° 6 était revenue de Sirius B faire son rapport. L'étoile double de Sirius n'était pas propice à la découverte de mondes habitables. Néanmoins, les sondes avaient été programmées pour expérimenter les rayons ultra-violets excessifs. Sirius B méritait qu'on aille y jeter un coup d'œil.

Le vaisseau émergea en face des deux brillantes étoiles. Il dirigea son avant effilé vers la plus pâle et s'immobilisa pendant une vingtaine de minutes, pareil à une torpille d'argent supportée par un grand berceau disgracieux garni de moteurs électromagnétiques. Puis il se remit en marche.

A présent, Sirius B apparaissait comme un aride globe de lumière. L'astronef se mit à rôder autour, pareil au chien de chasse qui flaire le vent, mais avec lenteur, pesamment.

— « Nous avions trouvé quatre planètes, » dit Rappaport. « Il y en avait peut-être davantage, mais nous n'avons pas regardé. Celle qui nous intéressait, c'était la quatrième. C'était un globe nuageux, d'une grandeur à peu près double de celle de Mars, qui n'avait pas de lune. Nous avons attendu de l'avoir trouvée avant de commencer à arroser notre réussite. »

— « Au champagne ? »

— « Bah ! En fumant des cigares et en avalant des boissons en pilules. De plus, Will rasa sa barbe crasseuse. Mon Dieu, que nous étions heureux de retrouver notre espace ! Nous fumions nos cigares et sucions nos pilules à l'alcool, tout en nous racontant des histoires de filles que nous avions connues. Ce n'était pas la première fois que nous le faisions ! Puis nous avons dormi pour cuver notre vin et nous nous sommes ensuite remis au travail...

La couche de nuages était presque ininterrompue. Rappaport déplaçait chaque fois légèrement le télescope, essayant de trouver

une éclaircie. Il en repéra plusieurs, mais aucune n'était assez grande pour lui permettre de voir quelque chose. « Je vais essayer les infrarouges, » dit-il.

— « Descendons tout de suite, » répondit Will avec humeur. Il était très irritable ces derniers temps. « Je veux commencer mon travail. »

— « Et moi je veux être certain d'avoir une aire d'atterrissage. »

Carv s'occupait du vaisseau. Il était pilote, astrogateur, mécanicien et faisait tout le reste sauf la cuisine. Will était le cuistot, mais également le géologue, l'astrophysicien, le biologiste et le chimiste — l'expert en planètes habitables, théoriquement. Chacun d'eux avait subi un entraînement de neuf ans pour remplir ses fonctions et reçu une instruction générale, afin de pourvoir seconder son collègue. L'entraînement des deux hommes avait été basé, dans une large mesure, sur des suppositions.

Aussitôt que Carv eut actionné les infrarouges, l'image terne du disque sur l'écran de vision se transforma en globe comportant des détails caractéristiques. « Où donc est l'eau là-dedans ? » se demanda-t-il.

— « L'eau est plus brillante dans la partie nocturne et plus sombre dans la partie diurne. Tu vois ? » Kameon regardait par-dessus son épaule. « On dirait qu'il y a environ 40 % de terres fermes. Carv, ces nuages pourraient intercepter suffisamment de rayon ultra-violets pour permettre à des gens de vivre. »

— « Qui voudrait y vivre ? On ne pourrait voir les étoiles. » Carv tourna un bouton pour agrandir l'image.

— « Arrête-toi là, Carv. Regarde : une ligne blanche entoure le rebord de ce continent. »

— « Du sel desséché ? »

— « Non. C'est plus chaud que l'environnement. Et c'est aussi brillant sur la partie nocturne que sur la diurne. »

— « Nous allons nous approcher pour mieux voir. »

Le *Plus-C* était sur orbite, à quatre cent quatre-vingt kilomètres d'altitude. A ce moment-là, le continent pourvu d'une bordure « chaude » était presque entièrement dans l'ombre. Des trois supercontinents, un seul révélait aux infrarouges une ligne côtière blanche.

Will était posté au hublot, regardant vers le bas. Rappaport trouvait qu'il ressemblait à un grand singe. « Pouvons-nous atterrir en vol plané ? »

— « Avec ce vaisseau ? Le *Plus-C* tomberait en morceaux comme un vulgaire météore. Nous devrons freiner jusqu'à l'arrêt total au-dessus de l'atmosphère. Tu veux te sangler pour la descente ? »

Kameon s'exécuta et Carv le regarda faire avant de manœuvrer et de bloquer le moteur du *Plus-C*.

Je serai enchanté de sortir de là, songea-t-il. *Sinon Will et moi nous ne pourrions plus nous voir en peinture.* Il grinça des dents en voyant la façon machinale et négligente dont Kameon attachait ses courroies. Il savait que Kameon le trouvait maniaque à force d'être pointilleux.

La rétro-propulsion commença et atteignit 1 g. Carv fit pivoter le vaisseau. Seule la partie nocturne se montrait en-dessous, avec la lumière bleuâtre de Sirius A qui brillait faiblement au-delà de la couche de nuages. Puis les premiers rayons de l'aurore apparurent dans la trouée d'un nuage bleu-blanc. Carv aperçut une vaste éclaircie au milieu de l'amoncellement des nuées et modifia la direction du vaisseau pour la survoler...

Des montagnes, des vallées, une large rivière... Des lambeaux effilochés de nuages passèrent, obscurcissant le décor, dont cependant les deux cosmonautes ne perdaient pas la vue. Soudain apparut une ligne noire, un tortueux ruban tracé à l'encre de Chine ; derrière, il y avait l'océan.

L'océan ne se montra que pendant un moment, après quoi l'éclaircie se déplaça par saccades vers l'est et disparut. Mais on avait eu le temps de constater que l'océan était vert émeraude.

— « Carv, il y a de la vie dans cette eau-là, » prononça Will, impressionné.

— « Tu es sûr ? »

— « Non. Ce sont peut-être des sels de cuivre ou quelque chose de ce genre. Carv, il faut que nous descendions là-bas ! »

— « Oh ! attends ton tour ! Tu as remarqué que ta bordure chaude est noire en pleine lumière ? »

— « Ouais. Mais je ne peux pas l'expliquer. Est-ce que ça vaut la peine que nous revenions lorsque tu auras ralenti le vaisseau ? »

Carv palpa sa barbiche. « Il fera nuit sur tout le continent avant que nous y retournions. Passons donc quelques heures à examiner cet océan vert. »

Le *Plus-C* descendit sur son empennage, lentement, comme un crabe prudent. Couche après couche, les nuages l'absorbèrent sans laisser de trace, et l'obscurité tomba à mesure que le vaisseau descendait. Ce qui caractérisait ce monde, c'est qu'il était sans lune. Sirius B-IV n'avait pas de satellite pour la déposséder de la majeure partie de son atmosphère. La pression serait suffisante au niveau de la mer, mais uniquement parce que la planète était trop petite pour comporter plus d'air. En raison de la basse gravité, il y avait une pression plus progressive, de sorte que l'atmosphère atteignait une hauteur triple de celle de la Terre. Les couches de nuages atteignaient jusqu'à cent trente kilomètres d'altitude.

Le *Plus-C* se posa sur une vaste plage de la côte occidentale du plus petit continent. Will sortit le premier et Carv envoya à sa suite une caisse rectangulaire en métal aussi grande que lui. Les deux hommes portaient des combinaisons légèrement pressurisées. Carv ne fit rien pendant vingt minutes, tandis que Will ouvrait la caisse et la mettait à plat pour monter des instruments soigneusement emballés dans les rainures et les encoches correspondantes. Enfin Will fit un signal en enlevant son casque.

Carv attendit quelques secondes, puis sortit à son tour.

— « Tu attendais pour voir si j'allais tomber raide mort ? » demanda Will.

— « Je préférais que ce soit toi que moi. » Carv huma la brise. L'air était humide et frais, mais ténu. « Ça ne sent pas très bon. Ça sent comme quelque chose qui pourrit. »

— « Donc j'ai raison. Il y a de la vie ici. Descendons au bas de la plage. »

Le ciel semblait orageux, avec, par moments, des fulgurations bleues qui pouvaient passer pour des éclairs. Parfois des rayons de soleil pénétraient étage par étage à travers les nuées. Dans cette lumière changeante, Carv et Will dessanglèrent leurs combinaisons et allèrent contempler l'océan ; ils marchaient en traînant les pieds, vu la faible gravité.

L'océan était tapissé d'algues. Ces algues formaient une couverture verte pleine de bulles, une couverture que les vagues ondulant mollement soulevaient et abaissaient, comme par l'effet d'une respiration. L'odeur de végétation putréfiée n'était pas plus forte qu'à cinq cents mètres de là. Il se pouvait que cette odeur ait envahi

toute la planète. Le rivage se composait d'un mélange de sable et d'écume verte, si fertile qu'on aurait pu y faire de la culture.

— « Il est temps que je me mette au travail, » déclara Will. « Tu veux me donner un coup de main ? »

— « On verra plus tard. Pour le moment j'ai une meilleure idée. Nous nous sommes assez vus. Allons chacun de notre côté pendant une heure. »

— « D'accord. Mais emporte une arme. »

— « Pour combattre des algues enragées ? »

— « Emporte une arme. »

Carv fut de retour au bout d'une heure. Le paysage était partout d'une fastidieuse monotonie. Toujours de l'eau, sous une couche d'écume verte d'une quinzaine de centimètres ; toujours du sable humide, et du sable sec à l'arrière-plan. Dominant la plage, il y avait des falaises blanches, qui semblaient avoir été nivelées par des pluies persistantes. Carv n'avait rencontré aucune cible pour son lance-laser.

Will leva les yeux de son microscope binoculaire et sourit en voyant le pilote.

Carv s'approcha de lui. « Quoi de neuf ? »

— « J'ai examiné une algue. Je ne peux donner de nom à ce type, mais il n'y a pas de grande différence entre elle et n'importe quelle algue terrestre, sinon que cet échantillon représente la même espèce pour la planète. »

— « C'est inhabituel ? » Carv regardait autour de lui avec stupéfaction. Il découvrait Will sous un jour nouveau. A bord du vaisseau, Will était désordonné presque au point de devenir dangereux, du moins aux yeux d'un fignoleur comme Carv. Mais à présent il était au travail. Ses petits instruments étaient posés en rangs bien alignés sur des tables pliantes. Les appareils plus encombrants, munis de pieds, se trouvaient sur une roche plate, leurs pieds ajustés avec soin, de façon que leurs plateaux soient parfaitement à l'horizontale. Will manipulait le microscope binoculaire comme si celui-ci pouvait se désagréger au moindre faux mouvement.

— « Oui, c'est inhabituel, » déclara Will. « Pas le moindre animalcule se déplaçant dans les fibres. Pas de variétés de formes. J'ai prélevé des spécimens jusqu'à près de deux mètres de profon-

deur. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est une algue unique. Mais à part cela... j'ai même fait des tests pour déceler des protéines et des sucres. On pourrait en manger. Nous avons fait tout ce chemin pour ne trouver que de l'écume de mare. »

Ils se posèrent sur une île, à huit cents kilomètres plus au sud. Cette fois-ci, Carv donna un coup de main pour le ramassage des échantillons. Ils gagnèrent du temps par ce moyen, non sans se marcher sur les pieds. Six mois de claustration dans deux petites cabines leur avaient valu de fréquents accès de colère. Il ne se passerait pas beaucoup d'heures sur le sol sans qu'un malencontreux coup de coude ne provoque une bagarre.

Une fois de plus, Carv observa Will qui poursuivait son travail courant. Il se tenait juste à portée de la voix, à une cinquantaine de mètres, car il lui était agréable d'avoir tant de place. Le soin qu'il prenait de son matériel continuait à faire l'étonnement de Crav. Comment cela se conciliait-il avec les ongles en deuil de Will et sa barbe de plusieurs jours ?

Eh bien, c'est parce que Will était un « rampant ». Toute sa vie, il avait disposé d'une planète entière pour travailler, au lieu d'être à l'étroit sous un dôme pressurisé ou dans une cabine d'astronef. Aucun rampant n'avait jamais appris à être vraiment soigneux.

— « C'est la même espèce ! » s'écria Will.

— « Tu as mesuré la radiation ? »

— « Non. Pourquoi ? »

— « Cet air épais doit receler une quantité de rayons gamma. Cela veut dire que tes algues ne peuvent subir de mutation sans qu'il y ait une radiation sur le terrain. »

— « Carv, elles ont dû subir une mutation pour arriver à leur forme actuelle. Comment se fait-il que toutes leurs cousines aient péri ? »

— « Ça, c'est ton rayon. »

Un peu plus tard, Will annonça : « Je n'arrive pas à obtenir quelque part une interprétation convenable des éléments de base. Tu as raison, mais cela n'explique rien. »

— « Tu veux que nous partions ailleurs ? »

— « Oui. »

Ils se posèrent en plein océan et, lorsque le vaisseau cessa de

danser sur les vagues, Carv sortit du sas d'air avec un seau en verre. « L'épaisseur ici est de trente centimètres, » constata-t-il. « Ce n'est pas indiqué pour faire un parc d'attraction. Je n'ai guère envie de m'y installer. »

Will acquiesça en soupirant. La couche épaisse de mousse verte clapotait contre la coque du *Plus-C*, à deux mètres sous le rebord du sas.

— « Il doit y avoir beaucoup de planètes comme celle-ci, » fit remarquer Carv. « Habitables, mais qui voudrait y vivre ? »

— « Dire que je voulais être le premier homme à fonder une colonie extraterrestre ! » soupira Will.

Pour la dernière fois, Will installa son matériel sur un bloc rocheux juste assez grand pour être appelé une île. Afin d'étudier de nouveau leur valeur nutritive, il testait les échantillons que Carv avait prélevés dans son seau parmi les algues en pleine mer.

Carv se tenait à l'écart, à bonne distance, observant les fluctuations désordonnées des nuages. Les plus hauts se déplaçaient dans le ciel à des vitesses fantastiques, tourbillonnant et changeant de forme à tout moment. La lumière de midi était faible et nacrée. Il n'y avait pas de doute, Sirius-B IV avait un ciel magnifique.

— « Ça va, j'y suis. » Will se releva et s'étira. « Cette matière est mieux que mangeable. Je pense qu'elle doit avoir aussi bon goût que la nourriture d'appoint que l'on utilisait sur Terre avant que les lois sur la fécondité réduisent la population à un nombre raisonnable. Je vais y goûter, maintenant. »

Cette dernière phrase produisit sur Carv l'effet d'une secousse électrique. Il se mit à courir, mais lorsqu'il arriva, son partenaire avait déjà enfourné de la mousse verte dans sa bouche, l'avait mâchée et avalée. « C'est bon, » fit-il.

— « Espèce de... Tu es complètement cinglé ! »

— « Pas du tout. Je savais que c'était inoffensif. Cette substance a presque la saveur d'un fromage. On s'en lasserait vite, j'imagine, mais il en va ainsi de n'importe quoi. »

— « Tu essaies de démontrer quoi, *au juste ?* »

— « Que cette algue a été mise au point par des ingénieurs biologistes pour être une plante alimentaire. Carv, je crois que nous avons débarqué dans une sorte de ferme privée... »

Carv s'assit lourdement sur un rocher blanc. « Explique-toi, » fit-il, la voix enrouée.

— « J'allais le faire. Supposons qu'il ait existé une civilisation pouvant accomplir des voyages interstellaires rapides et à bon marché. La plupart des planètes habitables qu'elle aurait découvertes ne pouvaient être que stériles, n'est-ce pas ? Je veux dire que la vie est une sorte d'accident improbable. »

— « Nous n'en savons rien. »

— « Soit, passons. Admettons que quelqu'un découvre cette planète — Sirius B-IV — et décide qu'elle ferait une belle ferme planétaire. Elle n'est guère bonne pour autre chose, principalement à cause des variations d'éclairage ; mais si l'on jette dans l'océan une algue comestible spécialement cultivée, on obtient une bonne petite entreprise agricole. En dix ans, on amasse des monceaux d'algues, prêtes à être emportées. Plus tard, si l'on décide d'établir une colonie, on pourra haler toute cette substance à l'intérieur des terres, pour l'utiliser comme engrais. »

Carv secoua la tête, comme pour la soulager.

— « Tu es resté trop longtemps dans l'espace. »

— « Carv, cette plante semble *sélectionnée* — comme une vigne. Car, que sont devenues toutes ses cousines ? Je vais te le dire. On les a éliminées de la cuve de culture parce qu'elles n'étaient pas assez bonnes. »

Les vagues déferlaient autour d'eux, basses et larges sous leur couverture d'écume verte à odeur de fromage. « Très bien, » dit Carv. « Comment réfuter tout cela ? »

Will parut stupéfait. « Réfuter cela ? Pourquoi le ferions-nous ? »

— « Oublie un instant tes rêves de gloire. Si tu as raison, nous sommes en train d'empiéter sur la propriété de quelqu'un sans rien savoir sur le propriétaire — sinon qu'il fait des voyages interstellaires à bon compte, ce qui peut en faire un concurrent dangereux pour nous. D'autre part, nous introduisons les bactéries de notre corps dans les cultures vierges de ses algues comestibles. Or, quelles explications lui donnerions-nous s'il survenait tout à coup ? »

— « Je ne voyais pas la chose sous cet angle. »

— « Nous ferions bien de déguerpir illico. Ce n'est pas comme si la planète avait une valeur quelconque. »

— « Non. Non, nous ne pouvons pas faire ça. »

— « Pourquoi pas ? »

Pour toute réponse, Will fixa sur lui des yeux luisants.

Turnbull, qui écoutait derrière son bureau, en appuyant le menton sur une main, interrompit le narrateur pour la première fois depuis un bon moment. « La question était sage. A votre place, je serais immédiatement parti. »

— « Pas si vous veniez de passer six mois dans une double cellule, avec la hantise du néant sur lequel donnaient les hublots masqués de couvertures ! »

— « Je comprends. » Presque sans bouger la main, Turnbull écrivit : *PAS DE HUBLOTS SUR PLUS-C II ! Ecran de vision géant ?*

— « Ça ne m'avait pas tellement frappé. Je crois que j'aurais décollé si j'avais été certain que Will était dans son état normal et si j'avais pu le persuader de partir. Mais, bien entendu, je n'ai pu le faire. La seule pensée de revenir sur la Terre à ce moment-là mettait Will en transes. Je songeais que je serais peut-être obligé de l'assommer quand il serait temps de partir. Nous avions quelques drogues d'hibernation à bord, pour de telles éventualités. »

Il s'arrêta. Suivant son habitude, Turnbull attendit la suite.

« Mais dans ce cas j'aurais dû voyager tout seul. » Rappaport vida son deuxième verre et se leva pour le remplir une troisième fois. Le bourbon ne semblait produire sur lui aucun effet. « Ainsi donc, nous étions là, sur cette plage rocheuse, ayant peur tous deux de partir et peur de rester... »

Brusquement, Will se leva et se mit à ranger ses instruments. « Nous ne pouvons pas réfuter cela, mais nous pouvons le prouver facilement. Les propriétaires ont dû laisser des engins dans les parages. Si nous en trouvons un, on fiche le camp. C'est promis. »

— « Il y a une immense superficie à explorer. Si nous avions deux sous de jugeote, nous ficherions le camp tout de suite. »

— « Laisse tomber, tu veux ? Tout ce que nous avons à faire, c'est de trouver la sonde. Si des inconnus observent cette planète, ils ont dû la voir descendre. Nous trouverons des traces de pas tout autour. »

— « Et s'il n'y a pas de traces de pas ? Est-ce que cela blanchit toute la planète ? »

Will referma sa caisse d'un coup sec. Puis il s'immobilisa, l'air très surpris. « Je viens de penser à quelque chose, » dit-il.

— « Ah ! non, ne recommence pas ! »

— « Non, cette fois c'est sérieux, Carv. Les propriétaires ont dû partir depuis longtemps. »

— « Pourquoi ? »

— « Il a dû se passer des milliers d'années avant qu'il y ait ici suffisamment d'algues utilisables comme approvisionnement. Nous aurions dû voir, à notre arrivée, des vaisseaux décoller et se poser. Mais ce stade est dépassé. La planète ne convient plus à aucun être vivant, avec ces océans épais comme de la soupe et cette odeur de pourriture. »

— « L'argument est faible. Et puis, c'est une réponse trop facile. Trop proche de la solution idéale dont nous pourrions rêver. »

Will souleva sa caisse et se dirigea vers le vaisseau. Il avait l'air d'un tank humain, se déplaçant dans les ténèbres d'un orage qu'illuminaient par intermittence d'aveuglants éclairs bleus. « Il y a encore une question à considérer, » dit-il à brûle-pourpoint. « C'est cette bordure noire. Il doit s'agir d'algues contaminées. Peut-être une variété mutante terrestre ; c'est pourquoi elle n'a pu se répandre dans les océans. Elle aurait été nettoyée de là, si les propriétaires s'occupaient encore des lieux. »

— « Très bien. Arrime ton barda et montons à l'intérieur. »

— « Hein ? »

— « Tu as fini par dire quelque chose que nous pouvons vérifier. La côte orientale doit être en plein jour à l'heure actuelle. Montons à bord. »

Ils planèrent à la frontière de l'espace et le soleil, très petit à l'horizon, brillait d'un éblouissant éclat blanc. Sur le côté, Sirius A étincelait, point minuscule. Tout en bas, là où les trouées dans les nuages se creusaient jusqu'à la surface de la planète, on distinguait une ligne noire, aussi mince qu'un cheveu, qui longeait le littoral tortueux du plus grand continent de Sirius-B IV. Le fil d'argent d'un grand fleuve se dédoublait en fourche à son embouchure et son delta formait un triangle noir strié de lignes d'un vert argenté.

— « Allons-nous utiliser le télescope ? »

Carv secoua la tête. « Nous verrons ça de près dans quelques instants. »

— « Tu es bien pressé. »

— « Je te crois ! D'après toi, si cette matière noire est une

forme de vie, c'est que cette ferme est abandonnée depuis des milliers d'années au moins. Dans la négative, qu'est-ce que c'est ? C'est trop régulier pour être une formation naturelle. Peut-être s'agit-il d'une bande transporteuse. »

— « Tu as raison. »

— « Si c'est ce que je pense, nous remontons en vitesse et nous partons. » Carv tira un levier et le vaisseau parut se dérober sous leurs pieds. Ils descendirent rapidement. D'une voix distraite, Carv poursuivit : « Nous avons rencontré une autre race pensante, qui ne disposait ni de mains ni de machines agricoles. Mais je ne tiens pas à faire la connaissance du fermier, Will. »

Les nuages se refermaient au-dessus de l'astronef. Sa descente ralentissait à chaque kilomètre. Dix kilomètres plus haut, il survolait presque la planète. A présent, la côte se déployait sous lui. La teinte de la bordure noire était dégradée : aussi noire que la nuit sur Pluton, tout au bord de la mer, elle s'estompait vers l'intérieur en finissant par se confondre avec la teinte du sable blanc et des rochers.

— « Il se peut que les marées rejettent les algues mortes sur la côte, » fit remarquer Will. « Et là, elles dépérissent. Non, ça ne colle pas. Pas de lune. Rien que des marées solaires. »

Ils n'étaient plus qu'à un kilomètre d'altitude. Ils descendirent plus bas. Encore plus bas.

La masse noire bougeait, refluant comme une vague de goudron devant la flamme des tuyères.

Rappaport avait parlé d'une voix rauque et tendue, la tête baissée vers son gobelet, évitant de regarder Turnbull. A ce moment il leva les yeux. Il y avait un défi dans son regard.

Turnbull comprit. « Vous voulez que je devine ? Je refuse. Qu'était-ce que cette matière noire ? »

— « Je ne sais pas si je dois vous l'apprendre avec ménagement ou non. Will et moi, nous sommes tombés des nues. Alors pourquoi ne pas vous laisser la surprise ? »

— « Très bien, Carver, allez-y, faites-moi peur. »

— « C'étaient des êtres. »

Turnbull se contenta d'écarquiller les yeux.

« Nous avions presque atterri lorsque la flamme des tuyères les dispersa. Jusque-là ce n'était qu'une masse noire, mais lorsqu'ils

commencèrent à s'éparpiller, nous avons pu distinguer des petites taches noires qui bougeaient, comme des fourmis. Nous avons dévié et nous nous sommes posés sur l'eau, assez près de la côte pour pouvoir les observer. »

— « Carver, en parlant d'êtres, voulez-vous dire... des humains ? »

— « Oui. Des humains, en un sens. Bien sûr, ils ne se sont pas comportés tout à fait comme tels... »

Le *Plus-C*, son avant émergé, flottait à cent mètres de la côte. Même vus depuis le sas d'air, ces indigènes étaient sans conteste des humains. L'écran du télescope permit de les observer en détail.

Ils n'appartenaient pas à une race terrestre. Hommes et femmes avaient une taille de 2 m 70. Leurs chevelures noires bouclées, plantées au-dessus des sourcils, descendaient vers le milieu du dos et pendaient presque jusqu'aux genoux. Leur peau était aussi sombre que celle des nègres, mais ils avaient le nez rectiligne, la tête allongée et une petite bouche aux lèvres minces.

Ils ne prêtaient guère attention au vaisseau. Ils se tenaient debout, assis ou couchés sur place, hommes, femmes et enfants, littéralement agglutinés épaule contre épaule. La majeure partie de la population près du front de mer était groupée en grands cercles, les hommes rangés à l'extérieur, afin de protéger les femmes et les enfants qu'ils entouraient.

— « Il y en a sur tout le littoral du continent, » fit remarquer Will.

Carv était trop médusé pour répondre et il ne pouvait détacher son regard de l'écran de vision.

A tout moment, se produisait une effervescence dans la masse quand un groupe trop éloigné se ruait en avant pour tenter de se rapprocher du rivage, où se trouvaient les réserves de vivres. La foule le repoussait violemment. Aux abords des grands cercles, il y avait de sanglantes bagarres, une mêlée indécise où n'intervenait aucune règle de combat.

— « Comment est-ce possible ? » proféra Carv.

— « Un astronef a pu s'écraser ici, » répondit Will. « Ou peut-être la famille d'un gardien demeurait-elle sur les lieux et personne n'est jamais venu les chercher. Ces gens-là doivent être les descendants du fermier, Carv. »

— « Depuis combien de temps sont-ils là ? »

— « Au moins des milliers d'années. Peut-être des dizaines ou des centaines de millénaires. » Will détourna de l'écran un regard inexpressif.

« Représente-toi ça, Carv, » déclara-t-il d'une voix morne. « Rien sur une planète qu'un océan couvert d'algues et une poignée d'habitants. Puis il y a eu quelques centaines d'habitants, et puis des centaines de milliers. On ne les a jamais laissé s'approcher du bord de l'eau sans qu'ils soient débarrassés de leurs bactéries, afin que les algues ne puissent être contaminées. Rien qui permette de fabriquer des outils, rien que des rochers et des ossements. Pas moyen de fondre du minerai, car ils ne connaissaient même pas le feu. *Parce qu'il n'y avait rien à brûler !* Ils n'avaient ni maladies ni contraceptifs, et leur seule distraction était de procréer. La population a explosé comme une bombe. Parce que nul ne voulait mourir de faim, Carv. Pendant des millenaires, personne n'a voulu mourir de faim sur Sirius-B IV. »

— « Mais ils meurent de faim maintenant. »

— « Quelques-uns. Ceux qui ne peuvent atteindre le rivage. » Will se tourna de nouveau vers l'écran de vision. « C'est une guerre permanente, » ajouta-t-il au bout d'un moment. « Je parie que leur taille élevée résulte d'une sélection naturelle. »

Carv n'avait pas bougé depuis longtemps. Il avait remarqué la présence constante de quelques hommes à l'intérieur de chaque cercle de protection. Ils étaient relevés sans cesse, à tour de rôle, par les hommes de l'extérieur. Car il fallait procréer, engendrer les futurs gardiens de chaque cercle. Ce qui ne faisait qu'accroître la population de Sirius-B IV.

La côte n'était qu'un vaste grouillement noir. Vue à l'infrarouge, elle se serait révélée brillamment, à une température de 38° centigrades.

— « Il est temps de repartir, » dit Will.

— « D'accord. »

— « Mais vous n'êtes pas repartis. »

— « Non. »

— « *Pourquoi ?* »

— « Parce que nous *ne le pouvions pas* ! Il nous a fallu tout voir, Turnbull. Je ne me l'explique pas, mais ce fut ainsi, pour

nous deux. Alors j'ai fait décoller le vaisseau, nous sommes allés nous poser à un kilomètre à l'intérieur de la côte, nous sommes sortis et nous avons marché vers la mer... »

Des squelettes jonchaient tout leur parcours. Certains nets et blancs, d'autres qui ressemblaient à des momies égyptiennes, avec des peaux desséchées, tendues sur les os. Un bruissement sourd et continu montait de la plage. Il pouvait provenir des algues cahotées par les vagues. Ou bien c'était la rumeur de la foule.

A mesure qu'ils avançaient, les squelettes devenaient plus nombreux. Certains étaient armés de dagues faites de fragments d'os. L'un d'eux agrippait une hachette confectionnée avec des éclats de pierre.

Carv ne se rendit pas compte du temps que dura leur marche. Il semblait bouleversé. A un certain endroit, il s'aperçut que quelques-unes de ces momies vivaient encore, agonisant et se desséchant sous le ciel bleu sombre. Jusque-là, ce ciel lui avait paru impressionnant. Il le trouvait maintenant horrible. Par moments, un rayon bleu transperçait un écart entre les nuages et balayait l'espace comme un projecteur, accrochant au passage quelque sombre momie. Parfois, la momie se retournait et se voilait les yeux.

En voyant pour la quatrième fois se reproduire cette scène, Carv parut sortir de son état de stupeur. Il remarqua la pâleur mortelle de Will. Tous deux étaient environnés de squelettes et de moribonds. Ceux qui vivaient encore fixaient sur eux des regards atones mais insistants, comme si les deux hommes étaient seuls capables d'attirer encore leur attention. Peut-être se demandaient-ils quels pouvaient être ces inconnus qui avaient la force de marcher.

— « Nous ne devons pas leur paraître des humains, » murmura Carv, comme pour lui-même. « Nous sommes trop petits. Nous portons des vêtements. »

— « Ce qui m'intrigue, ce sont ces squelettes bien nettoyés, » dit Will. « Sur cette planète, il ne devrait pas exister de bactéries qui détruisent la chair. »

On est comme deux enfants, se dit Carv. On bavarde sans s'écouter. La plage leur offrait un tableau qui semblait une combinaison de l'enfer et d'un camp de concentration nazi. Seul l'éclairage bleu surréaliste en rendait la vue un peu plus supportable.

Ce monde donnait l'impression d'un cauchemar. Les deux hommes n'en croyaient pas leurs yeux devant cette vision.

— « Il n'y avait pas assez de graisses dans les algues, » dit Will. « Suffisamment d'autres matières, mais trop peu de matières grasses. »

La rumeur de la plage devenait plus forte. En outre, certaines momies commençaient à s'agiter. Il y en avait deux derrière une dune qui semblaient essayer de s'entretuer, mais elles bougeaient très peu et comme au ralenti...

Carv releva brusquement la tête en comprenant ce que Will venait d'insinuer. Il agrippa le bras de son compagnon et essaya de lui faire faire demi-tour. « Allons nous-en, Will, » chuchota-t-il. « Nous devons repartir. Viens ! »

Will essaya de se libérer en secouant son bras. Il refusait de s'en aller.

Certains des grands squelettes se relevaient. On eût dit des géants morts et menaçants. Carv savait ce qu'ils pensaient. *Il peut y avoir de la viande sous ces molles enveloppes. De la viande juteuse, avec de l'eau dedans.*

Il tira Will par le bras, essayant de s'enfuir. La plage de cauchemar renaissait à la vie.

— « Il refusa de s'enfuir. Il se débattit pour se libérer. Je dus lâcher prise. Ils ne purent m'attraper, car ils tombaient d'inanition et je faisais des bonds de sauterelle. Mais ils réussirent à s'emparer de Will. »

— « A-t-il utilisé sa capsule explosive ? »

— « Je n'en sais rien. Je l'espère. »

— « Alors vous êtes reparti. »

— « Oui. » Rappaport leva les yeux. Il avait l'air d'un homme qui vient de faire un mauvais rêve. Il avait débité son histoire à toute allure. Maintenant, sa voix reprenait un cours normal. « Le voyage a duré sept mois. En toute solitude. »

— « Aucune idée sur les raisons que Will pouvait avoir de vouloir mourir ? »

— « Vous êtes fou ? Il n'avait pas envie *qu'on le mange* ! »

— « Alors pourquoi ne s'est-il pas sauvé ? »

— « Ce n'est pas qu'il voulait mourir, Turnbull. Il avait seulement décidé que cela ne valait pas la peine qu'il se sauve. La

perspective de passer de nouveau six mois à bord du *Plus-C*, en voguant dans l'inconnu, et sans cesse harcelé par le souvenir d'un monde de cauchemar... pour lui, tout cela n'avait rien d'engageant. »

— « Je suis prêt à parier que le *Plus-C* était devenu une porcherie avant que vous l'ayez fait sauter. »

Rappaport devint tout rouge. « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

— « Cela ne valait pas plus la peine pour vous de faire de l'ordre que pour Will de se sauver. Quand un cosmonaute cesse d'être soigneux, cela équivaut à un suicide. Un astronef sale est dangereux. L'aération est viciée. Faute de pression, les objets flottent, au risque de vous faire éclater la cervelle quand la propulsion reprend. »

— « Très bien. J'ai fait ça. Et après ? »

— « Et maintenant vous estimez que nous devrions renoncer à l'espace. »

— « Vous n'en êtes pas *encore* convaincu ? » glapit Rappaport, au comble de l'émotion. « Vous avez toutes sortes de paradis dans le système solaire et vous voulez les abandonner pour... ça ! Pourquoi ? Dans quel but ? »

— « Pour créer d'autres paradis, peut-être. Vous ne vous figurez pas que les nôtres se sont faits tout seuls, non ? Nos ancêtres les ont créés de toutes pièces, en commençant avec rien de plus que ce qu'il y avait sur Sirius B-IV. »

— « Ils y ont trouvé diablement plus. » Un léger bredouillement indiqua que le bourdon finissait par agir sur Rappaport.

— « C'est possible. Mais il y a une meilleure raison, à présent. Les malheureux que vous avez laissés sur cette plage. Ils ont besoin de notre aide. Qu'est-ce qui est de première nécessité pour eux, Carver ? Des arbres ou des bêtes de boucherie ? »

— « Des bêtes de boucherie. » Rappaport frissonna et but une rasade.

— « Eh bien, cela se discute. Mais passons. D'abord il nous faudra aménager le sol. » Turnbull se renversa dans son fauteuil et poursuivit, s'adressant surtout à lui-même : « Des algues mélangées à de la roche pilée. Des bactéries pour abattre les rochers. Des vers de terre. Puis de l'herbe... »

— « Vous avez tout prévu, n'est-ce pas ? Et vous allez mettre

les Nations Unies au courant. Turnbull, vous êtes très fort. Mais vous avez omis quelque chose. »

— « Vraiment ? Quoi donc ? »

Rappaport se leva de son siège avec précaution. Il s'approcha du bureau, d'un pas mal assuré, et se pencha de façon à baisser les yeux vers Turnbull. « Vous avez présumé que ces gens sur la plage étaient vraiment les enfants du fermier. Que Sirius B-IV a été abandonnée pendant très, très longtemps. Mais que diriez-vous si quelque race carnivore avait ensemencé cette planète ? Dans ce cas, les algues ne seraient pas destinées aux carnivores en question. Ils les auraient fait pousser pour servir de pâture à du bétail qu'ils auraient amené là, avant de partir en attendant que ces bêtes se reproduisent et s'agglutinent épaule contre épaule tout le long de la côte. Des bêtes de boucherie ! Comprenez-vous, Turnbull ? »

— « Oui. Vous avez raison, je n'y avais pas pensé. Ils les ont élevées pour en faire des bêtes *de grande taille...* »

Un silence de mort régna dans la pièce.

— « *Eh bien* ? »

— « Eh bien, il nous faudra simplement courir ce risque, n'est-ce pas ? »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Bordered in black.

JEAN-MICHEL FERRER

Trêve en 2090

Il y avait longtemps que l'on n'avait pas revu dans **Fiction** la signature de Jean-Michel Ferrer, cet attachant et curieux auteur français, jadis spécialiste des contes courts basés sur des idées-choc. Aujourd'hui il opère sa rentrée, en nous revenant avec un récit important, dont la trame aventureuse ne dissimule pas le contenu implicite.

Ce qui ressort en effet de ce texte, c'est la notion d'inéluctabilité de la guerre. Le personnage central est un idéaliste qui porte en lui le vieux rêve humain de la paix et qui croit que, loin d'une Terre vieillie par les conflits, tout peut recommencer dans les étoiles. Il découvrira que l'on ne construit pas l'avenir avec de bons sentiments et que les sociétés s'édifient dans la violence.

Cette idée est sans doute peu séduisante et vaguement réactionnaire mais, ainsi que nous le disions en présentant la nouvelle de Mack Reynolds, **Russkis go home !**, dans le n° 158, la S.F. essaie en général de dominer les points de vue de l'heure. Il est bon que toutes les idées s'expriment et se répondent sous peine de sclérose.

1

« MONSIEUR Thadyoun ! Monsieur Thadyoun ! »

Il continua de descendre, sans se préoccuper des appels qui venaient des étages supérieurs. A peu près du huitième palier, pensait-il, ou du neuvième. Plus haut, c'étaient surtout les femmes seules qui vivaient, loin en altitude. Des réfugiées du continent qui ne restaient jamais plus d'une semaine, le temps de trouver un emploi. N'importe quel emploi.

Les appels ne lui parvinrent plus comme il arrivait au premier palier. Il s'arrêta pour souffler, appuyé au cylindre de vieux métal écaillé de l'escalator définitivement hors d'usage. Personne n'allait se risquer à réparer cette machine, trop grande et trop complexe, quand les catastrophes du passé récent pouvaient ressurgir, un matin ou un autre. D'ailleurs, restait-il encore quelqu'un dans toute

la ville, qui sût comment s'y prendre avec un escalator ? Ou avec une télé, un véhicule ?...

« Les ingénieurs sont toujours en guerre... » songea Thadyoun avec amertume.

Il restait appuyé, les pieds croisés l'un sur l'autre, son regard allant du puits spiralé au-dessus de lui à ses affreuses chaussures — des espadrilles de cuir qui dataient d'avant la guerre et qui perdaient lanières et semelle en hémorragies inattendues.

— « Georges ! Geooorges ! »

Il tressaillit. Cette fois, c'était une voix de femme. Une femme lancée à sa poursuite et assez proche maintenant.

« Quatrième, » supposa-t-il, « presque certainement ! »

Mais il n'en était pas plus sûr que d'autre chose à propos de ces immeubles, de ces tours gigantesques auxquelles il n'avait pas encore eu le temps de s'habituer, depuis quatre mois.

Les sons y avaient d'insolites échos.

— « Georges !... Il ne faut pas sortir ! Les... »

La phrase resta en suspens. La femme préférait le rejoindre. Il perçut bientôt le bruit de ses pas, précipités, de marche en marche. Et son souffle, aussi.

Une femme qui l'appelait par son prénom. Elles étaient assez peu encombrées de préjugés, en une telle époque, mais il ne voyait pas chez qui il pouvait susciter une telle familiarité. Il n'avait jamais adressé la parole à aucune des sauvageonnes de la tour.

Elle surgit et il fut presque déçu de ne pas connaître son visage, l'éclat très noir des yeux. Sa voix n'avait rien de vulgaire, pourtant sa bouche se tordait d'une manière bizarre.

— « Ah !... Vous me faites courir... J'ai vu que... que vous alliez sortir. J'étais dans la Galerie, avec Chède... »

Elle se tut. Sa poitrine se soulevait à un rythme rapide. Le gardien, Chède Wickins apparut à son tour. Thadyoun pensa que c'était lui qui l'avait appelé, avant la femme, et il ne regretta pas de ne pas s'être arrêté. Un sale petit homme, cassé et passablement crasseux.

Il sourit à Thadyoun et ce dernier pensa qu'il n'allait plus tarder à mourir, tant sa poitrine peinait à chaque inspiration.

— « On voit très bien ce qui se passe en bas, depuis la Galerie, » reprit la femme, « et j'ai tout de suite pensé que vous alliez au devant de la mort. »

Nouveau sourire de Chède qui ne semblait pas devoir encore mourir.

— « Bon, » fit Thadyoun, « et en quoi cela m'empêche-t-il de sortir ? »

Il les fixa à tour de rôle, essayant de mettre en ses yeux tout le mépris accumulé à des milliers de kilomètres, dans les batailles de feu.

— « Je me demande en quoi cela vous regarde... Vous, le Gardien, et vous, que je ne connais pas. Je sors tous les jours à cette heure, depuis quatre mois, et j'ai bien l'intention de continuer, tant que j'habiterai ce foutu terrier ! »

Il se morigéna, presque aussitôt : il aimait les expressions justes et... un terrier qui s'élevait à cinq cents mètres.

La femme sourit, à sa surprise. Elle avait des dents extraordinairement blanches, ce qui était rare désormais, et un rien de maquillage aux joues et aux yeux, ce qui était moins rare.

— « Je me doute bien que vous ne me connaissez pas, Georges, » dit-elle. « Je viens d'arriver... Je ne suis venue à Concord que pour vous voir. »

Sa voix était très douce, presque ténue.

— « Moi ? Georges Thadyoun, vous êtes certaine ? »

— « Bien sûr... Je suis Kheen Dyata. »

Il prit un pas de recul. Il aurait dû se douter que Dyata tiendrait parole, qu'il reviendrait dans sa vie quelque jour. De n'importe quelle manière et, de préférence, de la plus surprenante.

— « Il y a... il y a de lui en vous, » murmura-t-il.

Chède, le brave gardien de la formidable tour, de ses trente paliers divisés en cinq étages, de ses quelque quatre mille habitants, restait immobile en arrière-plan.

— « En bas, » dit Kheen Dyata, « il y a une Horde. C'est le Gardien qui m'a expliqué le danger que vous couriez. »

— « Ecoutez... Je n'ai rien à craindre des Hordes. Je sors trop souvent et, lorsqu'on est dehors la plupart du temps, et la nuit, on se doit de passer des sortes d'accords... Vous voyez ? Ensuite, on ne craint plus rien. »

Elle hocha la tête avec une vague expression admirative. Son père devait lui avoir beaucoup parlé de Thadyoun. Beaucoup trop.

— « Le gardien le sait... N'est-ce pas, mon vieux ? »

Le ton était cinglant. Le pâle bonhomme regarda ailleurs. Tha-

dyoun fit les trois pas nécessaires et l'empoigna par le large col de son pull terni où pendait un insigne de la Sécurité Civile.

— « Tu étais au courant, n'est-ce pas ? »

Il prenait plaisir à le tutoyer, parce qu'il avait lui-même horreur de cela, pensant le blesser et faire surgir toute la fausseté sous-jacente de l'individu qu'il ressentait comme une atteinte intolérable.

L'autre opina.

— « Bien sûr... Bien sûr que je suis au courant. Mais la dame semblait vous porter une grande sympathie et je n'ai pas voulu lui dire tout de suite que... »

La gifle de Thadyoun brisa net la voix hésitante.

— « Ah ! je vois ! La rumeur publique. Lorsque l'on n'a pas d'ennuis avec les Hordes, les Dissidents ou les terroristes de l'ennemi, c'est que l'on est un peu des leurs. Vrai, n'est-ce pas ? »

Il agitait le bonhomme de plus belle. La main longue et blanche de Kheen Dyata passa devant ses yeux.

— « Peut-être pense-t-il cela, » dit-elle, « moi pas. Je ne puis rien penser à propos de tout ce que je vois, parce que toute similitude est impossible avec ce que je connais. »

Il lâcha le Gardien qui se mit à souffler en roulant des yeux effarés et furieux.

— « Les gens des tours sont de belles saletés, Kheen, retenez cela ! » Il lui sourit, le visage encore tendu, blanc au coin des yeux. « La guerre a tué des millions d'êtres humains, mais elle en a abruti des millions d'autres. »

Le Gardien s'enfuit en grommelant. Thadyoun entendit son pas dans l'escalier. Puis une télé se mit à beugler un bulletin d'informations, une autre une série publicitaire d'exclamations larmoyantes vouées à une « *femelle synthétique qui ne valait pas la* JUDITH 35 ».

Plus loin, une voix d'homme appela, une voix de femme répondit.

— « Alors, » dit Kheen, « vous pouvez sortir sans crainte à cette heure ? »

— « Toute la nuit si je le désire, Kheen. Venez avec moi et vous pourrez en juger. » Il plissa le front, hésita puis acheva : « D'ailleurs, je réalise maintenant que vous allez m'être d'un grand secours. »

2

DANS la rue jonchée de débris et d'ombres violettes, des silhouettes passaient. Des hommes et des femmes, silencieux sur leurs semelles revêtues de tissu.

Une arme brilla au bout d'un bras. Un groupe se mit à courir.

Kheen observait depuis le seuil. Thadyoun vit la peur dans son regard. Il lui prit le bras et sourit :

— « Ce sont des fauves, d'accord, mais ils ne vous feront rien. Vous êtes avec moi... Vous savez, le vieux dicton : *Les amis de mes amis...* »

— « Ce sont des tueurs, Georges. »

Elle avait dit cela comme un reproche. Il soupira.

— « Votre père et moi, nous avons été des tueurs, également. Des tueurs légaux mais tout aussi dépourvus de pitié que ceux-ci. Et il nous est arrivé, quand nous n'avions plus rien et que nous étions loin de tout, de piller, de voler... »

Il ressentit un contact léger. C'étaient des doigts, appuyés sur ses lèvres.

— « Mon père aussi parle comme cela, parfois. Je le fais toujours taire. »

Ils sortirent et se mirent à marcher sur le trottoir. Ils évitaient les amas de verre brisé, les vieilles choses rouillées. Le ciel était devenu rouge au-dessus de la ville. Un mince nuage torsadé glissait doucement vers une tour voisine.

— « Longez bien la façade, juste derrière moi, » souffla Thadyoun. « Les gens lancent des objets sur les Hordes, depuis leurs fenêtres. Quelquefois, ils ont la joie de blesser quelqu'un. Jamais pourtant ils ne descendront poursuivre leur petit jeu au niveau de la rue. »

La main se crispa dans la sienne.

— « Est-ce que... Est-ce que les Hordes attaquent les immeubles, quelquefois ? »

— « Très rarement. Les gardiens détiennent la clé d'un dépôt d'armes pour chaque tour, au cas où une attaque véritable se produirait. »

— « Et vous ?... Avez-vous une arme, quelque chose ? »

— « J'ai largement ce qu'il me faut. »

Ils atteignirent l'angle de la tour. Autour d'eux, l'ombre s'é-

paississait. Les silhouettes glissaient toujours, s'approchant parfois puis s'éloignant. Plusieurs fois, Kheen perçut un vague grognement de reconnaissance, adressé à son compagnon.

— « Mon père... » commença-t-elle.

— « Chtt... tout à l'heure. »

Elle obéit puis se demanda jusqu'où ils devraient aller. Ils traversèrent une avenue bordée de maisons de huit étages qui semblaient minuscules en regard des grandes tours. Puis ils franchirent un ruisseau d'ombre épaisse sur un pont baroque. Des oiseaux de pierre, au bec monstrueux, s'inclinaient sur le parapet. Kheen s'aperçut tout à coup que ce quartier entier était plongé dans l'ombre. La seule lueur qui pût encore les guider était celle, sanguinolente et de plus en plus sombre, du ciel de crépuscule.

— « A quelle heure vient la lumière, Georges ? »

Elle chuchotait, saisie par une sorte de frayeur dans ce paysage de pierre désert, habité seulement par la marche silencieuse de Hordes hostiles.

— « Très tôt, d'habitude, quand il n'y a pas de danger. »

Elle comprit que l'ennemi sauvage avait ainsi le désavantage de l'ombre pour trouver sa route. Mais peut-être l'instinct suffissait-il amplement à ces fauves humains.

Après le ruisseau, ils parcoururent un dédale de ruelles. Il y faisait si noir que Kheen dut attendre que ses yeux se fussent accoutumés à l'obscurité avant de discerner ce qui se dressait, de part et d'autre.

— « Des machines ! » souffla-t-elle.

— « Exact... C'est là que la Seconde Division a rangé son matériel, en attendant qu'il resserve. C'est la division qui a détruit Oulan-Bator, vous savez ! »

Elle ne dit plus rien. Elle ignorait ce qu'avait pu être Oulan-Bator ; elle était seulement fascinée par la taille gigantesque des véhicules de guerre.

Des arêtes vives, des capots tordus. Des roues crénelées et des chenillettes comme des serpents.

Thadyoun s'arrêta tout à coup. Il lâcha la main de la jeune fille. Instinctivement, elle se crispa, la gorge nouée. Puis la lumière jaillit, blanche et éclatante, et la grande main d'homme reprit la sienne.

— « Maintenant, nous pouvons nous éclairer, Kheen. Nous sommes sortis du terrain de chasse des Hordes. »

Elle chercha aussitôt en elle-même pour quelle obscure raison les Hordes ne dépassaient pas la frontière de ce sinistre parc à matériel. Elle ne trouva pas et n'osa pas poser la question à Thadyoun.

La lampe accrocha des couleurs dans son faisceau. Des armoiries sur des capots, des cockpits luisants.

— « 6ᵉ Groupe de Mongolie, 8ᵉ Chasse-Dragon, » murmura Thadyoun. « Ces noms rappelleraient pas mal de choses à Clem... »

— « La guerre est finie, maintenant, ne croyez-vous pas ? »

— « Ce n'est qu'une trêve, une trêve qui dure. D'ici trois mois, ou six, Kheen, cette place sera de nouveau une place. Et ces machines fonceront, quelque part sur le continent. »

Elle refusa l'image des monstres de métal en route vers l'Asie, à la rencontre d'autres monstres.

— « Où allons-nous ? » demanda-t-elle.

— « Vers la vraie cité, le grand Concord. Je dois travailler pour continuer à vivre, fillette, et pas seulement pour cela. Il faut aussi que j'aie réussi à fuir avant que la guerre reprenne... Clem doit bien s'en douter, il a dû vous en parler. »

Le ton s'était fait pressant, fiévreux.

« Avec un peu d'argent en plus, je pourrais avoir un véhicule. N'importe quoi qui vole ou glisse. Je ne serais plus obligé de marcher ainsi, chaque soir. Mais toutes les machines sont inimaginablement chères. Tout est à Concord... mais c'est le seul endroit où il soit encore possible de vivre, tout comme avant, ou presque... »

— « Comment gagnez-vous de l'argent ? »

— « De mille manières... En général, c'est juste à la limite du propre. Mais il faut connaître le grand Concord, Kheen. Cela en vaut la peine... »

Comme si Thadyoun eût préparé son effet, ils quittèrent soudain une ultime alignée de machines pour surgir aux feux de la cité.

Elle était en contrebas, véritable mer de lumières, de mouvements, de girations, d'archipels en transfert.

Ce qu'ils venaient de traverser, c'était comme un âge très ancien de pierre et de nuit qui cessait tout à coup sur le présent.

Concord semblait ne jamais avoir connu la guerre. Jusqu'à

l'horizon, ses îles de lucioles se dispersaient en une eau transparente de reflets, de cohortes de couleurs.

Un escalier descendait vers la cité prodige d'où venait une sourde rumeur.

— « Je comprends, maintenant... » dit Kheen.

— « Quoi donc ? »

— « Pourquoi les Hordes ne s'aventurent pas plus loin. »

La première, elle posa le pied sur une marche. Et l'escalier tout entier se mit en mouvement et accéléra. Elle cria. Thadyoun la rattrapa et la saisit à bras-le-corps. Il riait, comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps.

La vertigineuse descente se poursuivait et la cité montait vers eux, dans un vent frais, froid.

Kheen se souvint d'une autre descente, toute récente. Un vent, pareillement... Un vent plus violent encore, et plus froid. Une chute dans la nuit. Les étoiles qui tournoyaient et la grande ombre rassurante de l'astronef qui disparaissait, se fondait à la nuit orientale. Les feux roses de ses évents comme il repartait, basculait puis remontait.

Tandis qu'elle continuait de descendre, vite, très vite. Puis plus lentement, au fur et à mesure que les fusées, dans son dos, se déclenchaient. Ronronnement de gyroscope, chuchotement de feu et tiédeur entre les omoplates. Penser à abaisser les capots sur la lueur jaillissante pour mieux dissimuler sa venue clandestine sur la Terre en trêve.

Penser à régler le système d'auto-destruction.

Et l'arrivée dans les arbres. La fuite nocturne de tous ces oiseaux dérangés, dans un bruit de pluie comme il y en avait sur Palmer.

3

« KHEEN ! »

Ils étaient arrivés. Au pied d'une immense statue bardée de lumières qui tournait sur elle-même.

— « J'ai cru que vous étiez évanouie, » dit Thadyoun. « Vous aviez fermé les yeux et... »

— « Je revivais mon arrivée, hier. »

— « Comment ? »

— « Comment je suis venue ? Oh... les astronefs qui font le système solaire acceptent juste de vous larguer au seuil de l'atmosphère. Et les unités autonomes font le reste. »

— « Mais ils ne se posent pas, hein ? »

Il avait dit cela avec une certaine note de violence, d'amertume. Elle le regarda mieux. Il se tenait à côté d'elle et faisait effort pour lui sourire, maintenant. La science avait accompli son miracle sur lui : il était vieux en âge mais c'était la jeunesse qui mettait tant de fièvre dans son regard et sur son visage.

Elle avait étudié le personnage à travers tout ce que lui en avait dit son père, et les anecdotes, les détails, ne lui manquaient pas.

— « Depuis que vous cherchez, » dit-elle, « vous avez dû vous apercevoir que les ponts entre la Terre et Palmer s'étaient fait rares. »

— « Je n'ai rien trouvé, Kheen. Rien... en quatre mois. Depuis la première expédition Simmons, je suis retourné bien des fois à la fondation... Il y a trois semaines, j'ai trouvé un hôpital, à sa place. Enfin, une de ces grandes bâtisses où l'on traite les victimes des armes spéciales. »

— « Vous n'avez rien essayé d'autre ? »

— « Si. Des tas d'autres moyens. Vous seriez étonnée si je vous disais le nombre de gens qui sont prêts, apparemment, à vous emmener de l'autre côté de la galaxie et qui se révèlent, en fin de compte, n'être que d'aimables fous ou de vils escrocs. »

— « La même chose existe sur Palmer, Georges... Beaucoup arrivent à construire des astronefs personnels, petits mais sûrs. Seulement... »

Elle se tut soudain.

— « Seulement ? »

— « Oh ! rien... Je voulais dire que... que l'initiative privée n'est pas encore de mise en ce domaine. Est-ce encore loin ? »

Elle redressait la tête et souriait.

— « Qu'est-ce qui est encore loin ? »

— « L'endroit où vous m'emmenez. »

— « Assez, oui, comme tout dans Concord. Mais à partir de maintenant, nous ne marcherons presque plus. »

Il lui reprit la main. Dans l'ombre, où ardaient des feux multicolores, elle ressentit un nouveau démarrage, une accélération.

— « Kheen... Comment se fait-il que vous m'appeliez par mon prénom ? »

— « Peut-être parce que mon père n'a jamais fait autrement allusion à vous. Peut-être est-ce l'habitude de Palmer. »

Elle le regardait de côté, intriguée et vaguement amusée par l'embarras qu'il montrait, attendant qu'il parlât. Mais il ne se décidait pas. Elle le fit à sa place.

— « Il faudrait peut-être... parler du plus important. »

— « Je pense... oui. »

— « Ce sera quand vous voudrez. Mon père a trois départs prévus, très bientôt... L'un ici même, à Concord ; les deux autres depuis le continent, très près des avant-postes asiates. »

Il balaya d'un geste l'objection qu'elle impliquait dans les derniers mots.

— « Une chose m'intrigue, » dit-il. « J'ai cherché depuis quatre mois sans trouver l'ombre d'un départ certain. Et même sur le continent, en attendant que l'Armée me rapatrie, j'ai passé trois semaines à remonter toutes les filières possibles ! Il n'y a donc plus de pionniers pour Palmer ? »

Elle ne répondit pas tout de suite et il lui toucha légèrement l'épaule.

— « Si, Georges, » dit-elle enfin, « il y a des pionniers, très rarement. Croyez-vous qu'une Terre comme celle-ci, ravagée par la guerre, forme des communautés enthousiastes ? Croyez-vous que l'on construit un vaisseau capable d'emporter hommes, bêtes et matériel, à partir de ruines, de débris, d'ersatz ? »

— « Je ne sais pas, Kheen. Il est probable que vous avez raison, malgré votre jeune âge... Mais pour moi, je ferais tout pour fuir, pour trouver autre chose. Et j'ai tout fait, même des choses que je n'approuvais pas. »

Il y eut un silence pendant lequel ils défilèrent entre des tourelles de flammèches figées, des farandoles lointaines, des enseignes pivotantes, hypnotiques. Et des milliers de voix, une mer hésitante et énorme.

« En tout cas, » reprit Thadyoun, « je pense que c'est la fin. Clem a tenu parole, jusque dans la plaisanterie. »

Elle fronça les sourcils.

« Un jour », reprit-il, « pendant une retraite, je ne saurais dire exactement le lieu mais c'était dans la région des Dardanelles, Clem m'a dit : « Tu sais, Georges, si je ne peux pas venir,

je t'enverrai quelqu'un... ma fille, pourquoi pas ? » Il s'interrompit, les yeux mi-clos. « C'était pour se remonter le moral, vous comprenez. Il vous avait laissée avec votre mère quelque part en Europe tout au début de la guerre et il attendait depuis des mois une occasion d'aller vous voir. Il a fallu attendre l'approche de la trêve avec la grande débâcle du Proche-Orient pour que Clem puisse partir. Je pense que... que c'est un signe heureux du destin que vous soyez là, comme il l'avait dit. »

Il tourna la tête et vit que Kheen serrait les lèvres. Son joli visage était pâle et elle semblait près de pleurer.

« Je m'excuse, Kheen... Je suis complètement idiot de vous étaler mes souvenirs... comme cela... »

Il s'en voulait, à présent. La mère de Kheen avait été une Asiate et de « braves gens » d'un petit village d'Europe avaient exercé sur elle leur vindicte et leur sauvage rancœur.

Il se tut pendant tout le reste du parcours.

Kheen n'eut plus conscience du temps jusqu'à ce que Thadyoun lui dît qu'ils étaient à destination. En posant le pied sur une surface enfin stable, elle se remémora seulement des accélérations dans des tunnels lumineux, des descentes rapides entre des ogives de céramique, des trottoirs noirs d'une foule agitée sur fond de lumière de glace.

A présent, elle frémissait, comme au sortir d'un long sommeil, et il la reprit par la main pour l'entraîner au long d'une passerelle.

Puis, par un escalier immobile, aux marches de bois verni, ils atteignirent un passage souterrain peu éclairé.

Les parois de pierre étaient couvertes d'inscriptions hâtives, tracées à l'encre luminescente. Kheen s'arrêta, intriguée.

— « Qu'est-ce que cela, Georges ? »

Il sourit, avec un mélange de ruse et de profonde lassitude dans les yeux.

— « Ce sont les graffiti, » dit-il.

Elle se mit à lire.

— « C'est étrange... Ils ne veulent rien dire. Et ils sont sérieux... Je veux dire qu'il n'y a pas le genre de chose que l'on s'attend à y rencontrer. »

— « Oui, effectivement. »

— « Quelle drôle de cité ! Est-ce que ce sont des enfants qui ont fait cela ? »

— « Dans un sens, oui. Je veux dire, Kheen, que des enfants ont écrit cela mais que ce sont des adultes qui ont composé les textes. »

— « A LA CORNE DES VENTS », lut-elle encore, « LES PIERROTS BLEUS ET LES SYLPHIDES VOUS ATTENDENT ...AU PALAIS DE CYPRIEN : LES GLADIATEURS D'AMOUR ! AU JARDIN D'EDEN, LA CHASSE EST OUVERTE ! Ce sont des annonces de spectacles assez particuliers, n'est-ce pas ? »

— « Des spectacles de plaisir, oui, si c'est cela que vous entendez par « particuliers ». Mais, à Concord, on a fait, vu et entendu tant de choses que rien n'y est bien particulier ni original. »

— « N'importe quoi peut passer, alors ? N'importe quel commerce ? »

Elle était franchement indignée. Un visage de la vaste cité s'imposait à elle, maintenant, un visage qu'elle n'avait pas entrevu plus tôt, caché qu'il était par les brasiers magiques, les ponts mobiles et les flots de voix, de bruits, de murmures.

— « Et... et c'est vous qui vous occupez de cela ? » demanda-t-elle enfin.

— « Proposez-moi quelque chose d'autre, Kheen... »

— « Je suis venue pour cela. »

— « Bien sûr. » Il sourit. « Je l'avais presque oublié. »

Il se remit en marche vers l'extrémité du passage.

— « Pourquoi faites-vous faire ces graffiti ici, dans ce coin perdu ? »

— « Il n'est pas perdu, Kheen. Il y a beaucoup de passages comme celui-ci, qui permettent d'atteindre des lieux relativement cachés. Les habitués de la vie nocturne les empruntent obligatoirement. C'est là, et seulement là, que la publicité des spectacles doit se faire. »

— « Gagnez-vous beaucoup d'argent ? »

— « Un peu, mais seulement parce que je m'occupe aussi de graffiti pour des produits alimentaires, des télés, des machines... La Sécurité Civile ne peut rien contre tout cela parce qu'elle ne peut pas empêcher des gosses d'écrire sur les murs et ne peut pas non plus prouver qu'il y a trafic commercial. »

— « Ce n'est pas honnête. »

— « Il y a peu de choses qui le soient encore, Kheen. Vous

n'avez pas le droit de parler ainsi sans connaître Concord. Nous sommes en trêve, en attendant la reprise de l'enfer, et les habitants de cette ville essayent de vivre au maximum. C'est difficile, entre les Hordes, les Dissidents, la Sécurité, les agents politiques, la misère, le luxe. On ne gagne pas facilement de l'argent, par les temps qui courent. On troque, on « se procure », on a un salaire pour quelques heures... La plus grande partie des richesses du continent a été rassemblée ici et les fermes du sous-sol produisent tant de nourriture qu'il y a peu de chance de mourir de faim, à Concord. Les objets superflus sont devenus obligatoires. On use, on dilapide. Les miséreux, les inadaptables, reprennent la route de la campagne si cela leur chante.... »

Thadyoun s'arrêta comme ils atteignaient une bifurcation du passage. Il retint la jeune fille :

— « Pas à droite, Kheen, c'est le Jardin d'Eden, où la chasse est ouverte. »

Ils ressurgirent en surface et Kheen s'exclama immédiatement :

— « Mais c'est une île ! »

— « L'Ile de Musique, Kheen. »

C'était un extravagant entassement de cornets, de tiges, d'évents pareils à des bouches dentues. Au centre d'un lac assez vaste, enchâssé dans la cité et plein des reflets de ses milliers de fenêtres.

— « La musique, » dit Thadyoun, « jaillit de toutes ces ouvertures. C'est l'instrument le plus grand qui soit actuellement au monde. Quand il joue, chaque habitant de Concord peut l'entendre. Et maintenant, suivez-moi ! »

Sans crier gare, il se glissa soudain dans un pavillon de pierre noire. Elle fut bien obligée de le suivre mais sa curiosité se muait en une sourde inquiétude.

Il y eut une longue chute aux couleurs d'argent, un passage dans du cristal. Elle ne comprenait pas pourquoi ils suivaient ce chemin impossible, si ce n'était pour atteindre un lieu de rendez-vous particulièrement bien caché.

Une porte s'ouvrit, faisant naître des échos insolites.

Un petit homme brun attendait, seul au centre d'une pièce tapissée de bleu.

« THADYOUN... J'aime te voir venir seul. »

Le ton était dur, bien que le sourire demeurât sur les lèvres.

— « Ou avec des amis véritables, Spelcher. »

Le petit homme se redressa enfin et s'inclina devant Kheen, selon une mode fort ancienne. C'est alors qu'elle vit ce qu'il avait au bout des bras, en guise de mains. Et elle ne réussit pas à étouffer le cri qui lui était venu.

— « Spelcher, » dit Thadyoun, « est le musicien qui joue de cet instrument... Il s'y est consacré corps et âme et c'est une révélation de l'entendre. Seulement, il a jugé qu'il n'avait pas assez de doigts pour la complexité du clavier. »

Le musicien, entre-temps, avait éclipsé ses mains à plus de quinze doigts chacune, aux paumes immenses et vaguement répugnantes.

— « Pour une amie véritable telle que vous, » dit-il, « ce n'est pas chic de ne pas vous avoir mise au courant. »

La note grinçante ne lui échappa pas. Instinctivement, elle fit un pas vers Thadyoun sans quitter des yeux l'effrayant petit homme.

— « Kheen, » dit Thadyoun, « était dans les auxiliaires de la Santé, avec ma Division. Je ne l'avais pas revue depuis le début de la trêve, Spelcher... De toute manière, ce genre de question ne te regarde pas. »

— « Alors vous aussi vous avez taquiné les jaunes ? » ricana Spelcher.

Thadyoun sourit à Kheen.

— « Lui a toujours été un planqué, » dit-il. « Il n'est pas sympathique, comme cela, au premier abord, mais c'est quand même un ami... Il s'occupe de mon départ. N'est-ce pas, Spelcher ? »

L'autre approuva. Instinctivement, Kheen comprit qu'elle devait jouer le jeu de Thadyoun, qu'il ne l'avait amenée là que pour lui faire tenir un rôle.

— « Les gosses attendent des directives, Thadyoun. N'as-tu rien de nouveau en tête ou en poche ? »

— « Si... un marché avec les Morphanes. »

— « Ces saletés de tranquillisants... Cela peut être bon comme très dangereux. »

— « Euphorisants, Spelcher... Le terme exact est : euphorisants. Ils offrent beaucoup pour une campagne de lancement. Quelque chose de particulièrement travaillé, comme pour les Bâtonnets Diode. »

— « En tout cas, je demanderai un peu plus pour les gosses, Thadyoun, étant donné le danger. Tu sais que ces euphorisants sont illégaux. »

— « Je serais curieux de savoir le nombre exact de produits vraiment légaux pour lesquels nous avons travaillé, toi et moi, Spelcher... Cependant... » (il se pencha, fixa son interlocuteur) « je te laisse tout, ainsi que plus de dix contrats encore en vigueur, si tu me fais partir dans un délai de dix jours. »

L'autre leva les bras au ciel, ce qui eut pour effet de révéler à nouveau les mains grouillantes de doigts.

— « Dix jours ?... Mais il y a déjà un mois et demi que je prépare cela. Tu dois bien te douter que c'est fort long, Thadyoun. »

— « Mon prix est énorme, Spelcher. »

Il se tourna vers Kheen. Elle fixait la scène avec des yeux presque effrayés.

— « Spelcher est venu de Palmer, Kheen. C'est une des planètes du système de 0 2 Eridan. Il m'emmènera contre le prix que je lui propose lorsque son astronef sera prêt. »

Elle comprit le message, entra dans le jeu.

— « J'ai entendu parler de Palmer, » dit-elle. Son expression se fit rêveuse. « Comment est-ce, là-bas, monsieur Spelcher ? »

— « Peu différent de la Terre, en vérité. Mais de la Terre en paix. En général, les gens y vivent heureux, à la manière rurale. »

— « Mais la planète, comment est-elle ? N'y a-t-il pas d'animaux dangereux, de dangers nouveaux ? »

— « Bien peu. Il faut aller à proximité de l'équateur pour connaître l'insécurité. Les colons se sont établis dans les montagnes, tout au nord. Il y a peu à dire, à moins de comparer... Connaissez-vous les Alpes, sur le continent ? Eh bien, Palmer rappelle beaucoup cette région. »

— « Et... vous pourriez emmener Georges. »

— « Thadyoun, oui. Et même vous, jeune fille. »

Thadyoun sourit :

— « En somme, ta réponse est favorable ? »

— « Elle le serait si je pouvais faire acheter immédiatement les trois plaques de protection qui manquent au moteur initial. »

— « Dès demain matin, tu auras ce que je t'ai promis, Spelcher. »

Kheen perçut la question muette de Thadyoun dès qu'ils furent au dehors, suivant un couloir blanc qu'ils n'avaient pas utilisé en venant.

— « Cet homme ment, » dit-elle.

Il soupira et eut un curieux sourire fugitif en examinant quelques graffiti sur les parois.

— « Je le pensais, » dit-il, « mais je n'avais rien pour me le confirmer. Je ne désirais votre présence que pour cela, Kheen. Sa description de Palmer est fausse, n'est-ce pas ? »

— « Pas complètement. Il a sans doute pris des renseignements dans des archives datant d'avant la guerre. Mais il y a des choses importantes dont il n'a pas parlé... »

— « Et les Alpes ? Sa comparaison ? »

Il ricanait silencieusement. Ses dents étaient incroyablement blanches, lui donnant des allures de fauve.

— « Palmer est différent de tout ce que vous avez pu connaître sur Terre... On ne peut pas l'expliquer. Mon père parle parfois des jungles tropicales pour évoquer la région où nous habitons, mais il se reprend l'instant d'après. Qu'allez-vous faire pour Spelcher ? »

— « Rien, absolument rien. Et si je devais rester dans la cité, je serais bien en peine de trouver une solution. Il possède un pouvoir extraordinaire sur les gosses et j'étais obligé d'en passer par lui pour tous les marchés. »

La main de Kheen vint dans la sienne.

— « Mais vous ne resterez pas, Georges. Je suis venue pour remplir une mission... »

— « Je n'ai pas oublié. »

— « D'ici quelques jours, nous devrons avoir quitté la Terre. Le vaisseau est pratiquement prêt au départ. »

Ils surgirent à l'extérieur, tout à coup. Une nuée de papillons les enveloppa dans la même seconde, les plongea dans un orage

de couleurs. Les insectes n'étaient que d'habiles réussites mécaniques. Leurs ailes frissonnaient comme d'une vie réelle.

— « Comme c'est beau, » dit Kheen.

Elle lâcha la main de Thadyoun, essayant d'attraper une des fleurs volantes.

Les papillons étaient de plus en plus nombreux. Thadyoun, irrité, essaya de dissiper le nuage avec de grands moulinets des bras. Puis il y eut un choc, éblouissant de lumière. Il perdit connaissance dans le bruit d'averse des papillons-robots.

5

LA nuit se dissipait, en lui et autour de lui. Vers l'est, un nuage effilé commençait à se dessiner sur le fond de pâle lumière.

Thadyoun roula sur le côté. Il vit Concord, comme une île de plus en plus lointaine faite de couleurs magiques.

Le bateau glissait sur le fleuve. Il n'y avait pas de bruit de moteur ni de trépidation. Le pont était de métal, aussi loin que le regard pût porter.

Il avait des liens très fins aux chevilles, suffisants pour entraver totalement la marche.

Il roula de nouveau sur son flanc gauche, laissa reposer sa tête. Le rapide coup d'œil qu'il avait pu jeter sur le bateau ne lui ayant pas révélé de présence humaine, il se devait de ne chercher une explication qu'en lui-même.

Et, à priori, il n'y en avait aucune.

Les Hordes, comme les Dissidents, tuaient pour voler. Et, de plus, il s'entendait avec eux, mieux peut-être qu'avec les moutons traqués qu'étaient les habitants de la cité.

Le nom de Spelcher lui vint et il le rejeta. Le musicien avait une horreur physique de la violence, et la capture de Thadyoun ne lui eût rien apporté.

« Kheen ! » L'image de la jeune fille venait de surgir en lui. Il se démena pour se redresser, regarda de tous côtés. Ses ravisseurs avaient-ils aussi emmené Kheen ? A tout prendre, il préférait cela que de songer à elle, abandonnée dans Concord.

Le bateau était plat et large. Une unique tourelle percée de

deux hublots se dressait à l'avant. Thadyoun guetta un mouvement, puis ramena son regard vers la rive toute proche.

C'était déjà la vraie campagne sauvage, à cette distance de Concord. Arbres et rochers faisaient des ombres inquiétantes. Il n'y avait déjà plus de ferme. Des Hordes campaient dans ce paysage, des chevaux et des troupeaux en liberté allaient boire à ses sources cachées avec l'approche de l'aube.

Et où allait-il, lui, Thadyoun ? Il se prit à songer avec amertume à l'astronef qui l'attendait, lui et Kheen. Puis à la guerre. Sa situation nouvelle lui ramenait toutes les images des mois de combats. Les yeux ouverts sur la rive qu'éclairait le ciel devenu blanc, maintenant, il guettait presque l'apparition de quelque cavalier mongol.

— « Oh ! l'ami ! »

Il sursauta. L'homme qui se dressait devant lui pouvait sortir des images de cette guerre. Une combinaison noire qui le prenait au cou et s'arrêtait, pincée aux chevilles, lui donnait des allures guerrières que ne démentait pas l'arme curieuse accrochée à sa hanche.

— « Il va falloir me suivre, » reprit-il. « Je ne pense pas que vous refusiez, de toute manière. Premièrement, vous ne pouvez pas ; deuxièmement il me semble qu'à votre place j'aimerais être éclairé sur ma situation. »

Le ton était courtois, amical presque. L'homme se pencha et se mit à frotter de façon curieuse les liens brillants qui enserraient les chevilles de Thadyoun.

— « Bougez les pieds, maintenant. »

Thadyoun obéit. Surpris, il constata une liberté nouvelle de ses mouvements.

« L'effet extenseur ne dure pas, » reprit l'autre. « Dépêchez-vous, sinon vous risquez de vous étaler sur le pont après une dizaine de pas. »

L'un suivant l'autre, ils longèrent le bastingage, gagnèrent la tourelle d'avant. Une échelle de coupée leur permit d'accéder à un étroit poste de commande. Trois hommes s'y trouvaient. Leur combinaison était identique à celle du gardien de Thadyoun mais, en plus, une curieuse allégorie ornait leur poitrine.

Thadyoun évoqua rapidement les dragons asiates. Mais les hommes étaient incontestablement européens.

— « Georges Thadyoun, je voudrais vous montrer quelque chose. »

Celui qui parlait était le plus âgé. La peau de son visage était brune et couverte de fines rides, ses yeux pâles pleins de fatigue tandis qu'il fixait Thadyoun.

Et celui-ci y lut la curieuse sympathie mêlée de pitié qu'avait révélé le premier de ses ravisseurs.

Il y avait aussi autre chose. Un souvenir, très vague.

Mais le vieil homme poussait une porte, s'effaçait. Thadyoun entra et s'arrêta immédiatement sur le seuil.

— « Salauds ! Espèce de... »

Kheen était couchée par terre. Elle ne portait pas trace de blessure. Seulement, les liens qui la maintenaient étaient nombreux et plus serrés que ceux de Thadyoun. Elle en avait même au cou, qui lui faisaient une marque rougeâtre.

« Salauds ! » répéta Thadyoun, presque sans voix.

Il voulut s'élancer, soudain, mais deux bras le maintinrent. Il avait la sensation d'un cauchemar revécu inlassablement. Des scènes comme celle-ci, la guerre lui en avait fournies jusqu'à la nausée. Mais l'on était en trêve, en trêve...

— « Allez-y, » dit le vieil homme, « allez-y... cherchez la réponse, tournez en rond... demandez-vous pourquoi nous traitons ainsi cette aimable jeune fille. Plus durement que nous vous avons traité. Allez-y et je vous donnerai la réponse. »

Sur le sol, Kheen remua faiblement, leva la tête. Elle eût un pâle sourire pour Thadyoun puis regarda les hommes, derrière lui.

Et ses yeux étaient pleins de haine, de froide haine, d'une haine si intense que Thadyoun en tourna la tête.

On le tira alors en arrière, on referma la porte. Les liens de ses chevilles, brusquement, se rétrécirent. Il trébucha, se retint à une paroi.

— « Enlevez lui ça. Il a trop de choses à apprendre, désormais, pour s'enfuir. »

Ils frictionnèrent à nouveau les minces fils qui brillaient comme de l'argent, puis se servirent d'une arme pour les réduire en gouttelettes qui s'évaporèrent presque aussitôt.

Thadyoun se leva. Le jour était bien là, maintenant. La lumière entrait par les hublots et se posait sur le visage ancien de l'homme, en face de lui.

Et il le reconnut enfin.

— « De Lemette ! » dit-il. « Joan De Lemette, le premier homme sur Palmer ! »

6

CELA se perdait dans le passé, et la guerre rendait les grands traits de l'histoire qui lui était antérieure pareils à des légendes. Pourtant, il ne devait guère y avoir d'êtres humains à ignorer le nom de l'homme qui avait mené l'expédition de Palmer au but, à travers les dangers d'un espace encore bien mal connu.

Il avait laissé une belle histoire héroïque pour une génération qui avait eu bien peu de temps pour l'apprécier, avant que le ciel se remplisse de projectiles et que les petits cavaliers apparaissent dans les Alpes.

Et Thadyoun restait muet, à présent, incrédule et intimidé, comme devant un personnage imaginaire amené soudain à la réalité.

— « Bien sûr, » dit De Lemette, « vous ne comprenez plus, vous êtes totalement dans la brume... Et n'importe quel homme de cette cité réagirait ainsi. La guerre a été un enfer, elle est un enfer partout où elle existe... Elle détruit les hommes, les choses, les idées et les souvenirs. » Il se détourna un instant et son regard se porta sur le fleuve, au-delà d'un hublot. « Une jeune fille vient vous trouver, » reprit-il. « Elle est la fille d'un vieil ami et elle vous apporte ce que vous recherchiez depuis la fin des combats, sans succès : la possibilité de fuir, de quitter ce monde où, très bientôt, la guerre reprendra et, cette fois, pour en finir, pour ravager le peu qui reste debout... » De nouveau, il fit face à Thadyoun, ses yeux pâles pleins d'une sorte de rage incompréhensible. « Alors il faut gagner ce paradis au plus vite, n'est-ce pas ? Cette autre Terre, de l'autre côté de l'espace, où les hommes vivent en paix ! »

Les derniers mots avaient été presque criés. Thadyoun recula jusqu'à s'adosser à la paroi. Tour à tour, il fixa les quatre hommes présents, aux visages fermés, encore plus énigmatiques dans leur tenue noire.

— « Ecoutez, » murmura-t-il, « que cherchez vous à... »

— « Nous ne cherchons rien ! » coupa De Lemette. « C'est vous qui avez cherché... et trouvé ! »

— « Quoi ? »

— « Le paradis, Thadyoun. N'avons-nous pas des allures d'anges ? Ne sommes-nous pas parfaitement l'image du Palmerien que vous imaginiez ? »

Il ne répondit pas. Lentement, en lui, il commençait à entrevoir une partie de la réalité. Mais c'était une réalité détestable, à donner la nausée.

— « Sur Palmer, » acheva lentement De Lemette, « c'est la guerre. Comprenez-vous ? *C'est la guerre.* »

Un instant, il éprouva comme une sensation d'étouffement. C'était une gifle, une énorme gifle. Mille projets, mille images s'écroulaient, en même temps que venait l'idée d'une vaste tromperie, d'un mensonge comme jamais l'on n'en avait osé.

— « La guerre... sur Palmer ? » dit-il enfin. « Mais qui se bat ? »

— « *Nous* nous battons, et les autres aussi. »

Il secoua la tête. Un flot d'hypothèses extravagantes l'amenait soudain à une vague ivresse. Seul surnageait un désir : fuir. Courir le plus loin possible. Et si ce n'était pas jusqu'à Palmer, ce serait ailleurs.

— « Venez. Allons sur le pont, » murmura De Lemette.

Ils quittèrent le poste, y laissant les trois hommes. Le bateau abordait un coude du fleuve et, en regardant machinalement vers l'arrière, Thadyoun n'aperçut plus Concord.

Il n'y avait que les deux rives vertes, les bouquets d'arbres balancés par un vent tiède qui mettait des rides sur les surfaces d'eau verte.

De Lemette s'assit près du bastingage et son arme au long canon tinta sur le métal.

— « Tout a très bien été sur Palmer, » commença-t-il, « pendant de nombreux mois. Je ne cherche pas à me glorifier. Non, j'étais simplement bien secondé et l'équipe de techniciens de mon expéditon était plus qu'excellente. » Il eut un pâle sourire. « Je pense très souvent que le gouvernement avait dû sentir l'approche de l'orage et qu'il avait décidé d'épargner ainsi quelques-uns des meilleurs. En tout cas, tous ensemble, nous avons bâti

Cledry, la première ville, construit des barrages sur deux rivières, défriché des surfaces formidables et fait une chasse sans merci à des fauves très nombreux et très dangereux... Puis la seconde et la troisième expédition sont arrivées. Là, les choses ont commencé à se gâter. Certains types avaient amené des idées politiques, des projets grandioses qu'ils comptaient appliquer. J'ai réussi à les annihiler après trois mois d'ennuis et...

— « Comment *annihiler* ? » coupa Thadyoun.

De Lemette le fixa sans répondre.

— « Puis-je continuer ?... Donc, après la troisième expédition les événements semblaient vouloir reprendre un cours normal. Mais la guerre nous amena ce que nous avons appelé le Déferlement. En deux mois, dix vaisseaux débarquèrent huit mille colons sur Palmer... Et, parmi eux, il y avait votre ami... »

Thadyoun sursauta.

— « Clem ? »

— « Oui, Clem Benedict. Au début, il cacha son jeu. Il s'était établi avec sa fille sur le second continent et, pour moi, il n'était qu'un nom sur mes fiches de contrôle démographique. Puis, lorsque je voulus remanier notre système de gouvernement, il monta toute une campagne contre moi... Et toute une cohorte de fous acclama ses idées, Thadyoun. Et, depuis, nous nous battons. »

Pendant un instant de silence, Thadyoun perçut le jaillissement de l'eau à la proue, le murmure des voix dans le poste.

— « Pourquoi êtes-vous ici ? » demanda-t-il enfin.

— « Pour la même raison que la fille. »

— « Kheen ? Mais Kheen n'est pour rien dans... »

— « Pour rien ? Mais elle est venue vous chercher, Thadyoun. C'est son père qui l'a envoyée pour vous ramener sur Palmer. »

— « Parce que je voulais aller sur Palmer... Ecoutez, De Lemette, je ne sais si toute votre histoire est vraie mais je n'ai aucune place là-dedans, aucune importance. Clem était mon ami, et il est toujours mon ami. Il m'avait promis de faire tout son possible pour que je le rejoigne un jour et il l'a fait. »

De Lemette hocha la tête, très lentement. Puis il se redressa et contempla le ciel en clignant des yeux.

— « Ce n'est pas désintéressé, » dit-il.

— « Pas désinteréssé ? Mais je n'ai aucune importance ! Le fait que j'aille ou non sur Palmer ne changera rien à vos pro-

blèmes. Et même si je prends parti pour Clem, je ne vois pas ce qu'un seul homme... »

— « Justement, » l'interrompit De Lemette, « un seul homme, c'est quelque chose... Et un ami, encore plus. »

— « Mais c'est fou ! Vous êtes des milliers sur Palmer ! »

Le vieil homme tourna la tête. Il évita de regarder Thadyoun en disant, d'une voix morne :

— « Nous *étions* des milliers. »

7

Le sens des mots ne s'imposa qu'après quelques secondes à l'esprit de Thadyoun. Quand il eut compris, il fixa celui qu'il avait en face de lui avec un sentiment d'horreur profonde.

— « Vous... vous voulez dire que la presque totalité de la population de Palmer a péri... dans votre guerre ? »

De Lemette opina du menton. Il sourit à l'adresse de Thadyoun :

— « Je sais que c'est terrible. Je sais que c'est... presque un crime, oui, un crime. Mais il est certains principes... certaines idées, que l'on se doit de maintenir, de défendre. Même s'il doit en coûter beaucoup. »

Thadyoun n'en écouta pas plus. Avec une rage aveugle, il bondit sur son interlocuteur et le frappa au visage. Dans le même temps, un éclair flamboya sur sa droite et le pont de métal émit une curieuse résonnance.

Il se retourna. De Lemette était étendu au sol. En haut de l'échelle qui menait au poste de commande, une silhouette pointait une arme sur lui.

— « Arrêtez, Thadyoun. Une bêtise suffit ! »

D'un seul élan, il plongea vers le bastingage, sauta par-dessus bord. La chute lui parut interminable. Puis le choc l'étourdit et il se laissa prendre par le froid de l'eau. Après une éternité bourdonnante où il crut perdre le souffle, il remonta, aspira l'air à pleins poumons.

Il était encore tout contre la coque rouillée, près de l'arrière. A gauche, un éclair fit s'élever un tourbillon de vapeur. Il ne

chercha pas le tireur et plongea aussitôt, s'orientant vers la rive. Quelques secondes seulement avant que la proue du bateau passe à proximité. Il ignorait quel était le mode de propulsion mais, tuyère ou hélice, il représentait un danger.

A nouveau, il surgit en surface, aspira et plongea vers les profondeurs. Si vite qu'il ait pu faire, il eut pourtant une désagréable sensation de chaleur dans le dos. Sa nage s'en fit plus vive. Il se mit à compter : 1-2-3... essayant d'évaluer la distance qui, maintenant, le séparait du bateau.

Nouvelle remontée, nouveau jaillissement dans l'éclat du soleil. Goulée d'air. Crépitement à droite, à gauche. Sensation de brûlure, cette fois.

Il dévia sa nage, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, songea que l'arme qu'ils employaient ne devait pas être mortelle puisque l'on tenait tant à lui.

« Des deux côtés ! » La pensée lui vint, douloureuse, dans le monde vert et bruissant de l'eau. Puis une autre, de ressentiment à l'égard de Kheen.

Et, tout à coup, il rencontra le fond, jaune, boueux. Puis la rive, immédiatement. Il émergea. Au-dessus de lui, des arbustes se penchaient. Il chercha le bateau, le trouva en aval, beaucoup plus loin qu'il ne l'avait cru, immobile. L'ancre avait été jetée et une seule silhouette était visible sur le pont, vers l'arrière. C'était le tireur et, visiblement, il avait à présent perdu Thadyoun de vue. Il utilisait son arme en rafales éparpillées, espérant sans doute réussir au hasard.

A quelques mètres de Thadyoun, des joncs devinrent noirâtres et se courbèrent. Nouvel éclair et un essaim d'araignées d'eau se figea.

Le symbole accrocha le regard de Thadyoun l'espace d'une seconde. Puis il chercha une possibilité de fuite vers la campagne.

A quelques pas de la rive herbue, commençait une prairie d'herbe très haute qui cédait presque aussitôt la place à des arbres en boqueteaux.

Seule la tête de Thadyoun demeurait hors de l'eau tandis qu'il examinait les environs. Il vit que le fleuve, vers l'aval, filait tout droit en direction de collines bleutées.

Concord était assez lointaine, maintenant. A pied, il n'arriverait pas avant la nuit, à moins de rencontrer quelque véhicule de rôdeur.

Tout à coup, il s'aperçut que le tireur, sur le bateau, avait commencé un feu systématique sur une certaine longueur de la rive. Et lui, Thadyoun, était évidemment sur le parcours de l'arme. Il maudit la logique de son adversaire et commença de se hisser, lentement, dans l'ombre des arbustes. D'abord sur les coudes, puis rampant de tout son corps, il finit par se retrouver allongé sur un tapis de terre et de feuilles. Une odeur prenante se dégageait de ce sol et de toute la campagne. En homme des cités, il flairait avec méfiance.

Après quelques secondes où il reprit haleine, il recommença sa progression. Mais, cette fois, il se contenta de se courber jusqu'à la savane d'herbe haute, se fiant à l'écran des arbustes.

Le bateau était à présent hors de vue. Il se glissa jusqu'au premier bosquet, s'arrêta dans l'ombre et aperçut alors un énorme rocher couvert de mousse.

Il pensa fort curieusement que, des millions d'années auparavant, un glacier avait poussé devant lui ce géant de moraine et s'était retiré après quelques milliers d'années de présence.

Il grimpa, s'aidant de plantes et de bosses de terre.

Le bateau lui apparut à nouveau, presque proche maintenant, et inquiétant.

Il était le siège d'une activité fébrile. Les silhouettes des quatre hommes couraient en tous sens. L'un d'eux alla jusqu'au bastingage d'avant et fit usage de son arme par trois fois. Un grand buisson, en aval sur la rive, cachait toute une partie du fleuve et, en même temps, la cible, quelle qu'elle fût.

Puis le tireur rejoignit ses compagnons. Dans la même seconde, une machine surgit de la cale arrière du bateau qui venait de s'ouvrir avec une rapidité étonnante.

Elle était presque sphérique, grisâtre, avec, toutefois, une quantité invraisemblable de tiges, tourelles et pinces issues de sa surface comme des pousses d'une plante.

Les quatre hommes montèrent à bord. La machine s'éleva à la verticale puis se dirigea vers la rive. Comme elle se faisait plus proche, un grésillement devint perceptible. Thadyoun crut tout d'abord qu'il s'agissait de lui, quoi qu'il n'eût pas compris pourquoi l'on avait tiré. Il se prépara à quitter son observatoire. Pour cela, il tourna la tête, afin de surveiller où il posait ses pieds.

L'air résonna comme un tambour dans la seconde où la lumière flamboya. Quand Thadyoun regarda de nouveau vers le

fleuve, il ne restait rien du bateau. Seule une mince torsade de fumée rosâtre commençait à glisser dans le vent et une fine couche de débris recouvrait l'eau.

8

IL s'allongea à la base du rocher, se dissimulant du mieux qu'il pouvait dans les herbes et l'ombre.

La machine le survola, peut-être à quelques cinq mètres seulement de hauteur. Il ressentit son passage comme celui d'un insecte géant au bourdonnement insupportable. Puis la vitesse sembla s'accroître. Quand il jugea possible de faire un mouvement, il vit que De Lemette et ses compagnons prenaient de l'altitude tout en s'éloignant toujours du fleuve.

De nouveau il regarda, incrédule, l'endroit où il y avait eu un navire, l'instant auparavant. Qu'avait-il pu se passer ? Avait-il assisté à l'une des phases de cette guerre palmerienne que De Lemette lui avait révélée ?

Et l'image de Kheen passa soudain devant ses yeux. Seuls les quatre hommes avaient quitté le bateau ! Et ainsi, Kheen... Il ferma les yeux, restant allongé dans l'herbe, glacé. Maintenant, il pensait que De Lemette avait pu ordonner le sabordage du bateau et tuer ainsi la jeune fille. Pourquoi, sinon par représaille parce que lui, Thadyoun, s'était enfui.

« Non, » se dit-il, « ça ne tient pas debout ! Et ils ne l'auraient pas tuée comme cela, froidement. Elle a beau être la fille de Clem, rien ne justifiait son exécution ! »

Il se releva. Il n'entendait plus la machine. Un silence profond régnait à présent sur toute la campagne. Le bruissement du fleuve donnait la mesure du pays, vaste et sauvage, dans lequel ne vivaient que quelques tribus d'hommes.

La direction de Concord était à peu près vers l'amont, même en tenant compte des boucles du fleuve. Thadyoun se mit en marche. Il devait demeurer à couvert, sans toutefois rencontrer sur sa route des buissons inextricables. Le soleil était haut, à présent, dans un ciel où ne dérivaient que deux minuscules nuages. Un savant dont il ne se rappelait pas le nom avait déclaré une fois que la guerre avait eu pour résultat curieux d'accroître la pro-

portion de belles journées. Il y avait là de quoi souhaiter la pluie, une pluie diluvienne sur un monde en paix.

Thadyoun s'arrêta. Il avait chaud et les mots « monde en paix » s'étaient imposés à lui. La veille encore, ils évoquaient Palmer et ses pionniers. A présent, l'idée était devenue incroyablement abstraite. Plus rien ne s'y rattachait.

Un nuage de mouches tourbillonna. De lourds bourdons rebondissaient entre des fleurs mauves.

Sur la Terre, au moins, c'était la trêve. Cela ne durerait pas, bien sûr, mais il restait encore quelques millions d'êtres humains. Sur Palmer, si De Lemette avait dit vrai, la lutte n'était pas près de cesser. Et elle avait anéanti la presque totalité de la population.

« Grand Dieu !... Ils sont fous... tous fous ! »

Il ne restait donc nulle part où aller. Comme dans certains cauchemars, il n'y avait aucune issue, aucune fuite possible.

Que ferait-il une fois revenu à Concord ? L'idée de son départ pour Palmer, la quête incessante avaient été une raison de vivre, un enjeu suffisant pour qu'il déploie des trésors d'acharnement, de ruse, dans la jungle de la cité.

Mais maintenant, à moins que De Lemette n'ait menti, Palmer avait disparu, comme si son soleil s'était éteint.

Il ne restait que la Terre, la Terre divisée en deux tranches sur la frontière desquelles des divisions se reformaient. Des partisans, même, n'avaient pas abandonné la lutte. Dans les montagnes qui apparaissaient au nord, peut-être quelques petits cavaliers rôdaient-ils.

Thadyoun s'allongea du mieux qu'il put dans un creux tapissé de plantes odorantes, à proximité d'un épais buisson où farfouillaient des oiseaux minuscules, lancés dans la construction d'un nid.

Et il s'endormit en songeant à Kheen.

Quand il s'éveilla, un visage était penché vers lui. Il sursauta et se redressa brusquement.

— « Kheen ! »

Elle lui sourit.

— « Vous avez bien fait de dormir... Nous avons une longue route à faire, maintenant. »

Il se secoua comme pour chasser les miasmes du sommeil.

La lumière était orangée, sur le fleuve et la campagne. Le soleil approchait de son coucher et il commençait à faire frais.

— « Kheen... Comment avez-vous fait ? »

— « Pour m'enfuir ? Oh ! ils avaient complètement oublié de me fouiller, Georges, et... »

— « Mais le bateau a sauté ! »

Elle eut une expression surprise.

— « Evidemment, c'est moi qui l'ai détruit. »

Il se tut, la dévisagea longuement.

— « Depuis ce matin, je ne comprends plus, » dit-il, « plus rien. Vous avez trompé ma confiance, Kheen, du moins si ce que dit De Lemette est vrai — et, après ce que j'ai vu, je le crois. Vous n'avez pas démenti l'image que je me faisais de Palmer. Vous m'avez laissé croire au paradis de paix, loin de la Terre, et c'est l'enfer, comme cela l'a été ici et comme ce le sera sous peu.

» Dites-moi, Kheen, est-ce vraiment la guerre, là-bas ? N'y a-t-il aucun espoir ? »

Elle prit une expression qu'il ne lui connaissait pas : une expression de fermeté, de dureté. Il pensa qu'elle lui révélait enfin son vrai visage.

— « Mon père a besoin de vous... A tout prix. Il n'a jamais cessé de penser que vous alliez l'aider. Ne le décevez pas, Georges. Vous me comprenez ? »

Il fit comme s'il n'avait pas entendu.

— « Combien reste-t-il d'habitants sur Palmer ? A cette heure ? »

— « Ainsi... De Lemette vous a aussi donné le chiffre des pertes... »

La colère monta d'un seul coup en lui. Il se leva d'un bond, saisit le poignet de la jeune fille et le serra à le briser. Sa voix était sifflante quand il parla :

— « Cessez de me prendre pour un imbécile ! Je vous ai demandé combien il restait d'habitants sur Palmer. Répondez-moi ! »

Elle grimaçait.

— « Onze cents, à peu près... »

Il la lâcha.

— « Onze cents ! Et vous étiez plus de vingt ou trente mille... Je ne m'en souviens pas exactement. Et tous les autres... sont morts, n'est-ce pas ?

— « Oui... Ils sont morts dans les deux premiers mois. De Lemette a utilisé les armes nucléaires de ses vaisseaux. Et mon père a dû riposter. »

— « C'est Clem qui se bat, alors... contre De Lemette. »

Elle hocha la tête. Elle se massait le poignet tout en fixant Thadyoun.

— « Pourquoi ? Dans quel but ? »

— « De Lemette contestait le droit du premier occupant pour les pionniers du second continent où nous nous sommes établis. Il disait que, étant chef de la première expédition, il détenait le pouvoir pour de nombreuses choses et, en particulier, pour la répartition des terrains. »

— « Mais c'était le gouvernement de la Terre ! »

— « Bien sûr. Mais il prétendait le représenter. Et ici, personne ne s'occupait plus de Palmer, vous comprenez ? »

Il comprenait.

— « Quel gâchis, » murmura-t-il. « Et Clem rend coup pour coup, n'est-ce pas ? Il est aussi coupable que l'autre... »

Elle secoua la tête et ses cheveux volèrent.

— « De Lemette a commencé, » dit-elle.

— « Et Clem envoie sa propre fille me chercher, avec sur elle de quoi faire sauter un bateau. Pourquoi veut-il de moi ? »

— « Je pense que De Lemette a dû vous le dire. Vous êtes son ami, Georges. Ensemble, vous avez connu la guerre sur Terre... Il m'a dit que vous aviez, tous les deux, réalisé des choses sensationnelles et que vous aviez été jusqu'en Mongolie pour.... »

Il la gifla avec violence, par deux fois.

— « C'est vrai ! J'ai fait la guerre, avec Clem ! *Mais je ne l'avais pas provoquée !* Et je ne la souhaitais pas... je la subissais, et Clem aussi, en ce temps-là ! Rien ne nous importait plus qu'en sortir, et le plus vite possible ! »

Elle s'était éloignée de lui et le fixait, avec une sorte de désespoir. Il s'en aperçut et cela accrut sa rage :

— « Je n'irai jamais sur Palmer, vous comprenez ? Clem était mon ami mais s'il est devenu fou, il ne peut plus l'être... Qu'il crève ! Et avec lui tous ceux qui se battent sur Palmer ! Il y aura toujours d'autres pionniers pour en refaire un monde habitable ! »

Il criait. Kheen esquissa un geste puis elle se mit à courir, éperdue.

Il la laissa faire, certain qu'elle ne tarderait pas à revenir.

Elle réapparut presque aussitôt, courant toujours. Mais son visage était encore plus blanc.

— « Les revoilà, » dit-elle, « avec la machine... Ils survolent lentement le terrain et ils allument un incendie ! »

9

DANS le même temps, Thadyoun perçut l'odeur de la fumée. Puis le grésillement de la machine, qui se fondait presque au concert des insectes de midi.

En amont du fleuve, une mince bande grise apparut, puis ce furent des volutes noirâtres.

Thadyoun posa la main sur l'épaule de Kheen. Il s'efforçait de distinguer l'ensemble du danger, de chercher une issue possible.

— « Ils nous coupent la route, » murmura-t-il.

Il se retourna. Nul doute que l'incendie se propageât derrière eux sous peu. S'il n'était pas déjà allumé.

Il sentit la jeune fille frémir et se demanda si c'était de crainte ou de colère. Il était prêt à pencher pour la seconde hypothèse.

La fumée arriva jusqu'à eux en âcres bouffées. La silhouette de la machine des poursuivants fut visible durant une seconde au-dessus des arbres puis s'éloigna.

— « Ils vont terminer le cercle, » dit Kheen. « Et après, nous serons pris, définitivement. »

La situation apparut soudain à Thadyoun dans toute son irréalité. Il était au bord d'un fleuve, avec une fille fanatique, affrontant un ennemi rusé. Et tout cela appartenait aux années du passé, à la guerre... Le monde était en trêve, à présent !

— « Georges ! Vous m'entendez ? »

Il secoua la tête. Il se sentait près de la nausée.

« Nous n'allons pas nous laisser prendre au piège comme cela ? Dites-moi que non ! »

— « Je suis déjà pris, Kheen... Et c'est vous qui avez tendu le piège. »

— « Ne croyez-vous pas que ce n'est guère le moment de discuter de cela ? »

Tout autour d'eux, mille bruits nouveaux étaient apparus. Les

habitants du piège fuyaient en tous sens. Des essaims de mouches furieuses allaient et venaient entre la campagne et le fleuve. Des bandes de mulots surgissaient au galop.

— « Il ne reste guère qu'un seul chemin, » dit Thadyoun.

Il marcha jusqu'à l'eau, y entra sans hésitation. Kheen le suivit.

— « C'est là qu'ils nous attendent, justement, » dit-elle.

— « Trouvez-moi autre chose ! Je préfère qu'ils me prennent en bon état que grillé comme un gibier ! »

— « J'aimerais mieux ne pas être prise du tout. »

— « Et moi, mettez-vous bien cela dans la tête, je me fiche d'être avec eux ou avec vous... je retournerai à Concord, en tout cas ! »

Et il plongea.

La machine n'apparut que lorsqu'ils se trouvèrent très près de la rive opposée. Elle plongea vers l'eau et les survola. Thadyoun put apercevoir le visage de De Lemette à un hublot. A côté de lui, Kheen eut un curieux grondement. Elle était épuisée. Il l'avait soutenue déjà sur plusieurs mètres. Mais elle conservait encore assez de force pour haïr. Il le vit dans son regard et en éprouva un véritable malaise.

La machine s'éloigna, fit un virage au-dessus de la rive et se posa avec douceur à une trentaine de mètres en aval.

Instinctivement, Thadyoun dirigea sa nage de manière à s'en éloigner, bien qu'il estimât la partie perdue. Il aborda en même temps que Kheen et se dressa aussitôt.

— « Couchez-vous, grand Dieu ! »

Il obéit. Quelque chose d'insolite se passait. Quelque chose qu'une fois encore il n'avait pas prévu.

Personne ne venait à leur rencontre, de la machine. De Lemette et ses compagnons avaient dû débarquer, pourtant. Mais ils se tenaient complètement hors de vue.

— « Que craignent-ils ? » murmura-t-il. « Nous ne sommes pas armés et... »

Il s'interrompit. Kheen tenait dans sa main droite un fort curieux objet en forme de poire. Cela brillait comme du métal précieux, mais Thadyoun ne pensait pas du tout que ce fût du métal. Il songea à l'explosion du bateau.

— « C'est avec ça, » demanda-t-il, « que vous avez... »

— « Que j'ai pulvérisé leur beau navire ? Oui, à retardement. Et je vais faire la même chose pour ça. »

Elle désignait la machine. Déjà, elle levait la main, ses doigts pressés en couronne sur la dangereuse poire. Il interrompit son geste.

— « Vous voulez les tuer ? »

— « Ce serait la plus belle action de la guerre... Comprenez-vous que ce sont eux qui sont à notre merci. Ils ignorent que je possède une telle arme. Ils sont simplement méfiants, au cas où j'aurais un simple brûleur comme les leurs. Ils ne s'attendent pas à ce qui va se passer. Après, ils seront à égalité avec nous. »

Et sans avertissement, elle tira en direction de la machine. Thadyoun ferma les yeux, instinctivement. Le bruit de tonnerre sembla balayer la campagne entière. Puis un vent de tornade souffla pour quelques secondes, balayant des débris de métal dont certains retombèrent très près.

A la place de l'engin, il n'y avait plus maintenant qu'une zone noirâtre où couraient quelques flammèches.

— « Regardez ! » s'écria Kheen.

Elle n'avait pas lâché son arme et montrait quatre silhouettes qui, un peu plus loin sur la berge, se jetaient à l'eau à tour de rôle.

— « Vous n'allez pas leur tirer dessus, non ? »

— « Peut-être que si. »

— « Ne trouvez-vous pas que vous avez déjà assez fait de mal comme cela ? »

— « Et eux ? N'en ont-ils pas fait ? »

Ses yeux flamboyaient. Son bras droit restait tendu en direction des quatre fuyards qui, maintenant, n'étaient plus que des points noirs sur l'eau grise.

Elle parut s'apercevoir soudain qu'ils étaient près de lui échapper et visa, froidement.

Thadyoun se jeta sur elle et fit dévier le coup. Un geyser de vapeur s'éleva en sifflant du milieu du fleuve.

— « Vous allez me donner cette horreur ! »

Il serra le frêle poignet, surpris de la vigueur de la défense. Kheen roula dans l'eau, chercha à le frapper de sa main libre.

Furieux, il la gifla à toute volée. Elle tomba en arrière en lâchant la poire de métal, étouffa dans l'eau et revint sur l'herbe en hoquetant.

Précautionneusement, Thadyoun prit l'arme en main. Il la tourna et la retourna, cherchant un quelconque signe de mécanisme de détente.

— « Etes-vous contente, à présent ? Je n'arrête pas de vous gifler... Et je n'arrêterai pas aussi longtemps que vous vous conduirez comme une petite bête fauve. »

Elle s'assit, une expression fermée sur le visage. Ses cheveux collaient à son front et une mèche dégoulinait sur son épaule.

« Je n'ai jamais vu une fille comme vous, » reprit-il. « Espérez-vous continuer longtemps de la sorte ? Croyez-vous que cela arrange les choses de tuer des hommes ? »

Il la fixait, attendant qu'elle parle, saisi d'un vague sentiment de honte, de regret.

Mais elle se taisait. Son regard était posé sur le fleuve, là où avaient disparu les quatre hommes.

Thadyoun se leva. Il continuait de tourner l'arme dans sa main. L'après-midi allait passer, songea-t-il. Ce serait la nuit. Et que feraient-ils en pleine campagne ?

« Venez... Nous devons regagner Concord. »

Elle secoua la tête.

« En ce cas, » dit-il, « j'y vais seul. »

Et il commença de marcher vers le sud.

— « Attendez ! »

Il s'arrêta, se retourna.

— « Vous venez ? »

— « Non... Vous, vous devez venir. »

Elle s'était levée et le regardait avec gravité.

— « Sur Palmer ? »

— « Oui, sur Palmer. »

Il se mit à rire, volontairement, essayant de briser l'entêtement de la jeune fille et, en même temps, luttant dans un invisible filet qu'il sentait autour de lui, le paralysant de plus en plus.

— « Je n'irai pas sur Palmer, jamais !... Quand vous serez de retour, vous direz à Clem qu'il n'est plus digne de la moindre amitié. »

Elle ne dit rien. Elle se mordait les lèvres comme, pensa-t-il, pour s'empêcher de pleurer. Mais il ne croyait pas qu'elle fût capable d'un véritable chagrin.

Il reprit sa marche. De l'autre côté du fleuve, les flammes

mouraient sur la rive humide. Des cendres volaient comme des oiseaux.

— « Clem est mort. »

Il s'arrêta, se retourna une fois de plus.

Elle le regardait et continuait de se mordiller les lèvres.

— « Comment ? »

— « Mon père est mort, Georges. »

Il revint vers elle.

10

« QUE dites-vous ? »

Elle ne répondit pas. Soudain, elle fixait les flammes mourantes, de l'autre côté du fleuve, comme si elle venait de les découvrir.

Il s'assit à côté d'elle, secoua la tête.

— « Mais quelle sorte d'histoire me racontez-vous là ? Pourquoi me prendre dans un tel imbroglio ? Pourquoi me dire que Clem est mort ? Pourquoi ? »

Il avait, sans s'en rendre compte, posé une main sur l'épaule de Kheen et ses doigts se crispaient sous l'effet du désarroi et de la colère.

Elle se retourna, le regarda.

— « Comme vous faites vieux, maintenant, » dit-elle. « Exactement comme mon père, quand il était fatigué ou triste... Mais il est mort, à présent, il faut me croire. »

L'image de Clem passa devant les yeux à demi-clos de Thadyoun. C'était le visage de son ami, sous une casquette sale, devant un paysage de suie et de boue. Pluie sur une plaine d'Asie, quelque part entre des détroits ocres, des chaînes en dents de scie et des damiers de cendres qui brillaient bleus la nuit.

« ...dans un combat naval, » continuait Kheen qu'il n'avait pas entendue commencer. « Tout l'équipage a péri avec lui... Il disait qu'il ne se battrait jamais sur mer parce que nous n'avions pas assez de bateaux. Mais il l'a fait parce que De Lemette l'y a obligé. »

« Rien ne nous oblige à rien, » pensa Thadyoun. « Le libre arbitre est notre droit le plus sûr ! »

Il ignorait où il avait pu entendre cette phrase mais il savait que ce n'était pas la première fois qu'elle lui venait aux lèvres. Pourtant, cette fois, elle provoquait comme un écho. Un écho de doute.

« Il avait promis de désigner un successeur, » reprit Kheen, « et il l'a fait, quelques jours avant... Pour moi, j'ai toujours su qui ce devait être. Comprenez-vous maintenant pourquoi De Lemette en personne est venu sur Terre ? Pourquoi je suis ici ? »

Elle baissa la tête, arracha machinalement quelques brins de l'herbe drue de la rive.

« Je pensais ne pas avoir à vous le dire avant que nous soyons dans l'espace. Je ne voulais pas courir le moindre risque de vous voir refuser, malgré toute la confiance que mon père avait en votre choix. »

— « Il avait *confiance* ? Mais il a été mon ami, il me connaissait parfaitement, aussi bien que je croyais le connaître... »

— « Et il vous a désigné, Georges, et n'a jamais voulu changer d'avis. Il s'est battu pour Palmer et il pensait que vous vous battriez pour cela, vous aussi, si rien n'était achevé. »

— « N'a-t-il rien laissé pour moi ? Un message... n'importe quoi qui m'explique... »

— « Rien, sinon une planète tout entière, si vous savez la conquérir. »

— « Et faire pleuvoir le feu, n'est-ce pas ? Si je sais tuer et faire tuer ? Si je sais haïr et faire haïr ?... C'est bien cela, non ? Est-ce tout ce que des siècles de civilisation nous ont apporté ? »

— « Oui... la certitude qu'il existe des causes pour lesquelles on doit se battre et d'autres qui n'en valent pas la peine. »

— « Et comment les reconnaître, selon vous ? Par le fait même qu'elles obligent à se battre des hommes qui ne le voulaient pas ? »

Thadyoun se releva. Une senteur de fumée glissait sur le fleuve.

« Ce que vous dites est complètement faux... Il y a eu des guerres de tous temps et l'on a toujours obligé les hommes à s'y battre, bien qu'ils n'en aient eu aucun désir. C'était simplement être tué ou tuer... »

— « Il y a deux manières de se battre, disait mon père. Dans l'une, on ne le fait qu'à moitié et l'on est en conflit avec sa

conscience ; dans l'autre, on se bat tout entier et l'on est en paix avec soi-même. »

— « Oui, je me souviens de l'avoir entendu dire cela... Mais je me souviens aussi de la haine qu'il vouait à toutes les violences. »

— « Il n'avait pas changé... Croyez-moi. S'il vous avait demandé lui-même ce que je vous demande maintenant, s'il vous l'avait expliqué, vous auriez accepté. Mais maintenant il n'est plus là... »

Pendant un instant, il demeura immobile, ses yeux parcourant tout l'horizon dans la clarté dorée du soleil. Puis il prit conscience du silence prolongé de la jeune fille, regarda à ses pieds et vit qu'elle pleurait, pour la première fois depuis qu'il la connaissait.

— « C'est étrange, » dit-il à voix haute, « je n'aurais jamais cru... que vous étiez capable de pleurer. »

Un vol d'oiseaux traversa le fleuve en aval. Des nuages ténus commençaient à se rassembler dans la direction du couchant.

« Qu'allez-vous faire maintenant ? » reprit-il. « Où se trouve l'astronef ?... »

Elle se releva, montra la direction de l'ouest. Il lui prit alors la main en silence et commença à marcher.

Le soleil disparut sous l'horizon oriental. De là, pensa Thadyoun, l'ennemi reviendrait un jour, et même les hommes des Hordes qui campaient dans les prairies devraient l'affronter à nouveau. Combien y en aurait-il qui se battraient tout entiers ? Avec leur corps et leur âme ?

Sa pensée voyagea jusqu'à Palmer. Il essaya de se représenter un monde vert et bleu presque semblable à la Terre, tournant dans l'espace noir à des millions de kilomètres d'un soleil jaune.

La nuit allait venir et il verrait ce soleil comme une étoile ténue, si même il parvenait à le trouver, dans la poussière de tous les autres.

D'autres images lui vinrent, tandis qu'il marchait avec Kheen à ses côtés. Des soleils jaunes, d'autres bleus, des ombres insolites sur des prairies, des montagnes jamais encore vues par l'homme.

Au seuil de la nuit, ils s'arrêtèrent au creux d'un buisson et s'y étendirent. L'herbe crépitait sous leurs corps comme un feu invisible.

— « Ecoutez, » dit Thadyoun, « demain nous atteindrons votre astronef... Celui qui vous attend pour vous emmener. Est-ce que vous comptez repartir ? »

Il devina qu'elle le regardait intensément.

— « Je n'ai jamais envisagé de rester sur Terre, » dit-elle enfin. « Votre cité m'est apparue comme une image de l'enfer. »

— « Oui... oui, bien sûr, » murmura-t-il, « parce qu'elle est issue d'un enfer. »

Il chercha longtemps le sommeil et finit par le trouver en contemplant trois étoiles blanches par une trouée du feuillage.

Ils dévalèrent une dernière pente où les chardons mêlaient leur couleur bleue au vert profond et sombre d'une herbe humide.

Au fond de la vallée, entre un ruisseau caillouteux et deux carrés de terre cultivée, il y avait une maison de deux étages au toit de pierres plates.

— « Où est l'astronef ? » demanda Thadyoun.

Kheen tendit la main.

— « Là, » dit-elle. « La ferme a été construite par-dessus. En réalité, personne n'y a jamais habité. »

Ils continuèrent de descendre, lentement. Un silence particulier enveloppait le paysage.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la ferme factice quand un éclair frappa le sol devant eux. L'herbe se mit à fumer.

« Couchez-vous ! » cria Kheen.

Ils roulèrent à terre, rampèrent jusqu'à se trouver à l'abri d'un mamelon où avait poussé une plante aux fleurs jaunes et minuscules.

Quatre silhouettes dévalaient la pente, maintenant.

— « Thadyoun ! » cria une voix. « Georges Thadyoun ! »

Il voulut se dresser mais Kheen pressa de tout son poids sur son bras gauche.

— « Etes-vous fou ? Vous n'allez pas discuter avec eux ? Ils ne prendront aucun risque avec vous. Ils doivent avoir compris, maintenant, que je vous ai dit la vérité. Ils ne peuvent pas être certains que vous avez refusé, même si vous le leur jurez. »

— « Je ne veux pas me battre, Kheen. Ils ne sont pas mes ennemis. »

Elle le regarda et il vit une certaine pitié dans ses yeux. Elle lâcha son bras et dit :

— « C'est bien, Georges, faites ce que vous jugez être bien. »

Il hésitait.

— « Je vais leur demander de vous laisser repartir, Kheen. Quand ils verront que je reste ici, sur Terre, ils seront bien obligés de me croire, non ? »

Elle n'esquissa pas un geste.

— « De Lemette ! » appela-t-il.

Un silence.

« De Lemette ! Il faut que je vous parle ! »

— « Allez-y, Thadyoun. Je vous écoute. »

Il se dressa, fit quelques pas dans l'herbe. Une acuité nouvelle lui venait. Il avait conscience de la ferme, derrière lui, des murs hâtivement construits par-dessus une coque luisante qui renfermait elle-même des pièces vides, des appareillages complexes qui se mettraient à frémir quand... Il avait aussi conscience du ruisseau, de sa descente naturelle au long de la petite vallée... De la proximité des nuages, de plus en plus nombreux dans le ciel.

Il chercha sur la pente et trouva le petit rocher entouré de chardons d'où venait la voix de De Lemette.

— « Je sais que Clem m'a désigné comme son successeur, » reprit-il, « mais je refuse. Il était mon ami mais, tout comme vous, il a commis un véritable crime en entamant une guerre sur Palmer. »

Il se tut. Il ne savait plus quoi ajouter. Et la sensation nouvelle de mieux percevoir les choses prenait de plus en plus d'importance. C'était comme un instinct qui apparaissait. Ou plutôt qui revenait.

Et cet instinct lui criait : danger !

De Lemette ne répondait toujours pas.

Thadyoun plongea soudain en arrière dans la demi-seconde où l'herbe flamboyait à l'endroit où il s'était tenu.

Il roula jusque derrière le mamelon, aux côtés de Kheen. Son cœur battait furieusement tandis qu'il cherchait, trouvait et ramenait la dangereuse poire qui avait détruit le bateau.

Le silence était revenu.

« Montrez-moi, » dit-il à Kheen.

Elle mima le geste, sans cesser de le regarder.

Il hocha la tête puis chercha le rocher. Il visa ensuite à plus

de cinquante mètres de là. Le sol trembla et une masse noire de terre et de cailloux monta vers le ciel. Elle retomba en un bruit d'averse.

De Lemette et les trois autres hommes en noir fuyaient déjà vers le bas de la vallée.

Thadyoun les suivit de son arme.

Ce n'avait été qu'un avertissement. Mais il se sentait prêt à tirer de nouveau, vraiment, s'ils ne disparaissaient pas assez vite.

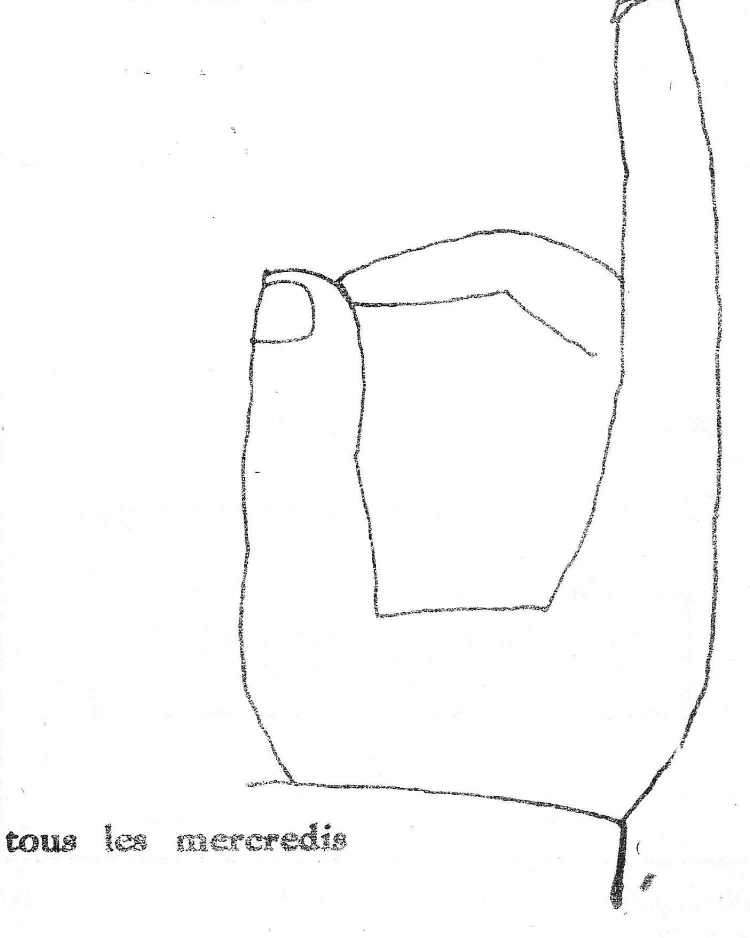
Tout comme il se sentait prêt à entrer dans la ferme factice, puis dans la coque de métal.

Prêt à voir la Terre fuir sous lui.

Il se releva, tendit la main gauche à Kheen.

Dans sa main droite, il tenait toujours l'arme, fermement.

— « Allons-y ! » dit-il.



Revue des livres

LONE SLOANE par Philippe Druillet

Voici la collection de bandes dessinées d'Eric Losfeld à son troisième numéro. Le moment n'est pas encore venu, bien sûr, de passer aux conclusions. Pourtant la réussite de l'entreprise est impressionnante : Forest est à Rome, où il suit la réalisation du film tiré de *Barbarella* ; Pellaert publie dans *Hara-Kiri* une bande dessinée intitulée *Pravda la survireuse,* qui n'est pas à proprement parler la suite de *Jodelle* mais plutôt le deuxième volet de ce qui apparaît de plus en plus comme un polyptyque dédié aux héroïnes fantastiques yéyé ; Druillet enfin, auteur de l'album qui nous occupe ici, vient de boucler un deuxième épisode de *Lone Sloane* et travaille à un *Elric* qui s'annonce comme un véritable chef-d'œuvre et auquel, d'avance, nous souhaitons toute la gloire concevable — et même un peu plus.

Un mouvement est créé, qui ne s'arrêtera pas de si tôt ; je ne sais pas si Losfeld réussira à découvrir beaucoup de dessinateurs à la mesure de Pellaert et de Druillet, mais le public a bien mordu à l'hameçon, les imitateurs foisonnent et les susnommés sont au travail (comme on l'a vu). La bande dessinée moderne existe enfin, que nous avons appelée de tant de vœux implorants : après les chercheurs de temps perdu et les nostalgiques des âges d'or enfuis, groupés autour d'un prophète blessé dans un phalanstère à l'écart du monde, voici la génération des créateurs que leur temps inspire et qui vont à sa conquête. Leur tendresse ne se réfugie pas dans des placards à joujoux défraîchis et cassés ; leur sexualité ne trouve pas son accomplissement ultime dans des surprises-parties en culottes courtes, leur agressivité dans des petites guerres en slip léopard ; l'image d'une bouche ne les fait pas penser à des tartines, celle d'un derrière à des thermomètres. La matière de leurs songes, c'est le juke box, la machine à sous, le 45 tours et l'enseigne lumineuse ; ils n'appartiennent pas à la civilisation des toiles d'araignées et des greniers de sous-préfecture, mais à celle des snack-bars, des cinoches et des couloirs du métro. Ce n'est là, dira-t-on, qu'un décor moderne, et non la modernité tout entière. Pourtant il y a dans ce passage de l'enfance à l'adolescence au moins un progrès vers la maturité, et surtout vers la liberté personnelle : ceux qui l'opèrent veulent s'exprimer, ils vivent crayon en main, et leurs visions ne risquent pas de s'évanouir avec le lever du soleil.

Moderne, *Lone Sloane* l'est assurément, et d'abord parce que c'est une bande dessinée de science-fiction — comme *Barbarella,* comme *Jodelle.* Mais la modernité a plus d'un visage. Druillet n'a pas grand-chose à voir avec les écrivains de science-fiction de la génération du L.S.D., les Roger Zelazny et les Harlan Ellison, dont l'inspiration a peut-être trouvé sa quintessence dans le titre d'une nouvelle du dernier cité : *« Repent, Harlequin, » said the Ticktockman* — « Repens-toi, Arlequin, » dit monsieur Tictac (1). Non qu'il n'ait aucun goût pour le rare, le bizarre et le re-

(1) Espérons que Notre Bien-Aimée Rédaction nous en offrira prochainement la primeur.

cherché ; mais ses décalages à lui sont d'autre sorte. *Lone Sloane* a quelque chose de naïf, de direct et de pur ; on y découvre en filigrane le petit gars qui s'est imbibé de westerns et de films noirs des années durant, et qui aurait pu aussi bien devenir réparateur de machines à sous, pompiste à Hollywood ou cascadeur dans le cinéma yougoslave. Son héros traîne un destin solitaire dans les ports stellaires et les tavernes galactiques, comme il a dû le faire lui-même à Paris ou ailleurs, et s'il vit des aventures pleines de péripéties et hautes en couleurs, c'est parce qu'il est inévitable de se sentir livré au hasard quand on est plongé, tout seul, dans la diversité des grandes métropoles.

Quand on en est là, il n'y a guère que deux solutions : se perdre dans le monde extérieur, dessiner des histoires qui se passent dans des machines à sous — et cela donne *Jodelle* ou *Pravda* ; ou bien se raconter soi-même, se retrouver très romantiquement dans l'histoire d'un aventurier qui vous ressemble comme un frère — et cela donne *Lone Sloane*. Le héros de la bande est un véritable cow-boy de l'espace : ce qui explique peut-être son nom (qui évoque le « poor *lonesome* cow-boy » de la chanson chantée par Lucky Luke à la fin de chaque épisode) et à coup sûr sa parenté avec le Northwest Smith de Catherine Moore, à qui l'album est dédié. L'univers de Druillet, comme celui de la grande Catherine, c'est la prochaine Frontière galactique, le Farthest West intersidéral où les chevaux seront des fusées, les revolvers des désintégrateurs et les écuries des cosmodromes.

Pourtant *Lone Sloane* n'a rien d'un space opera courant — pas plus d'ailleurs que les œuvres de Catherine Moore. Il sacrifie au pittoresque et même à l'humour, avec ses pieuvres prostituées, ses mini-croquemorts et ses tueurs à quatre bras prêts à dégainer autant de revolvers. Mais son inspiration est ailleurs. Le style de Druillet est foncièrement rococo, et les meilleurs de ses dessins ne comportent guère de traits qui ne soient prolongés par des arabesques, ou mieux par des familles d'arabesques prolongées elles-mêmes par d'autres familles d'arabesques. Les paysages qui en résultent sont moins compliqués que proliférants ; une sorte de vie torrentielle s'abat sur le papier, qui tend à boucher toutes les places libres et, à la limite, à abolir l'espace lui-même. Outre les motifs qui se prêtent d'eux-mêmes à l'arabesque, comme les chevelures, les flammes, les serpents de la porte vivante, on peut distinguer chez Druillet deux centres d'inspiration principaux : les grandes architectures polycentriques, villes constellées de ponts et d'escaliers ou navires bardés d'ailes, de rames et de tours, si foisonnantes qu'elles finissent par remplir la page entière, et où les détails s'ajoutent aux détails jusqu'au vertige et à la folie ; les monstres obèses, araignées ou idoles, construits autour d'un noyau central ventru qui doit se reproduire par scissiparité, puisque la statue placée au-dessus du trône du roi Gorth n'a pas moins de trois têtes superposées. La hantise du multiple est si développée chez Druillet que j'ai fini par renoncer, malgré mon tempérament maniaque, à compter les têtes représentées dans la foule finale (il doit y en avoir plusieurs milliers) ; et la « fille des dieux », pour séduire Lone Sloane, ne trouve rien de mieux que de se démultiplier et lui dire : « Nous serons *plusieurs* à t'aimer ! » A travers l'imitation de Catherine Moore, Druillet finit par trouver, grâce au dessin, son registre personnel, qui est moins étrange qu'affolant.

Malheureusement tout n'a pas le même intérêt. Druillet sait faire un découpage (il le doit sans doute à son expérience de cinéphile), mais même ses meilleures idées sont parfois exploitées d'une façon par trop simple — ainsi pour la « réduction » du cadavre, qui est censée donner de l'intérêt à une longue scène d'exposition — et surtout le rythme général est bien lent : Druillet n'est pas totalement parvenu à passer du cinéma à la bande dessinée, et il a morcelé en images trop nombreuses (toujours la multiplicité !) des mouvements qu'un cinéaste aurait filmés en un seul plan. Quant au scénario proprement dit, il est de Druillet en personne, et il faut bien dire qu'il est exécrable ; même les meilleures idées (car il regorge de mythes poétiques) sont souvent désamorcées par une regrettable incapacité à construire une histoire, au point que les plus beaux personnages se font tuer aussitôt après

leur entrée en scène, dans des batailles généralement très faibles.

Enfin le livre sent la négligence : les ballons sont bourrés de fautes d'orthographe, de solécismes et de phrases non terminées ; les dessins eux-mêmes sentent la hâte, et se simplifient à mesure qu'on avance dans l'album. Losfeld aurait laissé entendre à Druillet que son livre pourrait sortir pour Noël 66 s'il livrait les planches assez vite. Et certes, *Lone Sloane* est à recommander chaudement aux petites filles et aux garçonnets. Mais enfin, que d'auteurs chez Losfeld et chez d'autres se sont vus faire le coup de la « sortie à Noël ». En somme, Druillet, dans son inexpérience, s'est trouvé pris dans une sorte de piège temporel. De toute façon, ce n'est pas une excuse (il n'avait qu'à mieux se presser !), mais je ne suis pas sûr que Losfeld lui-même ait bien mesuré les risques qu'il faisait courir à son poulain. Losfeld devrait pourtant s'être habitué à lui-même, depuis le temps. Je m'incline bien bas devant son flair : il a trouvé Pellaert, il a trouvé Druillet (Pellaert était peut-être évident au départ, mais sûrement pas Druillet). Mais il est un peu resté, par-delà la réussite, le poète surréaliste de l'édition. Vous me direz qu'il a bien raison et que seuls les sots ne font pas ces bévues. Oui, mais quel album nous avons peut-être perdu !

Quant à Druillet, il est en droit de regretter cet inachèvement, qui, curieusement, donne à cet album de luxe un petit air de brochure de gare. Il s'est remis au travail, avec autant de soin qu'il a mis de hâte à finir *Lone Sloane*. J'ai vu des planches d'*Elric* : elles sont proprement admirables. N'hésitez pas à lire *Lone Sloane* : plus tard, cet album apparaîtra comme l'opus 1 d'un grand dessinateur.

Jacques GOIMARD

P.S. — La préface de Maxim Jakubovski ressemble à un article de Michel Cournot, en moins écrit.

Lone Sloane, par Philippe Druillet : Eric Losfeld.

HARRY DICKSON (1 et 2) par Jean Ray

Ceux qui ont lu l'article de Jacques Van Herp intitulé *Le monde de Harry Dickson* dans le nº 154 de *Fiction* n'ont guère besoin de parcourir la suite des présentes lignes pour connaître le très vif intérêt offert par la publication de ces deux volumes — les premiers d'une série de rééditions que l'on souhaite longue. Ceux qui lisent *Mystère-Magazine* ont trouvé, dans le nº 230 de cette revue, un article de Jacques Sadoul sur le premier des deux volumes dont il est question ici. Il y a encore eu, dans *Fiction*, une critique de Francis Lacassin (nº 156) sur le volume consacré à Harry Dickson dans les œuvres de Jean Ray que publient les éditions Robert Laffont, et aussi des *Notes complémentaires sur Harry Dickson* par Serge Bertran et Bernard Dhéry (nº 160). Que reste-t-il à dire, après cela, de ces deux volumes que publient les Editions Marabout ?

D'un point de vue sordidement utilitaire, il faut d'abord relever que, sur les dix récits présentés en ces deux nouveaux livres, il en est trois qui figurent dans le recueil paru chez Laffont : *La bande de l'Araignée, Les spectres-bourreaux* et *La résurrection de la Gorgone*.

Quant au contenu des récits eux-mêmes, il ne saurait être question d'en résumer ici l'intrigue complète, une des satisfactions majeures procurées par leur lecture étant précisément la manière dont ils font déboucher le quotidien sur le fantastique, dans un décor qui est presque toujours caractéristique des goûts de Jean Ray. Bien que Harry Dickson ait été présenté (pour les besoins de l'éditeur original) comme « le Sherlock Holmes américain », c'est en Angleterre que se déroulent généralement ses aventures. Et cette Angleterre — celle de Londres et de ses ruelles

brumeuses, comme celle des petites villes somnolentes de province — était manifestement proche du cœur de l'auteur, aussi proche sans doute que les cités flamandes qu'il évoqua ailleurs. Dans cette somnolence et derrière ces brumes, il y a des gens qui partagent le goût de l'auteur pour la bonne chère, pour un verre de liqueur ou pour une atmosphère enfumée par les pipes des amis ; de tels détails, qui deviendraient fastidieux sous la plume d'un conteur moins naturellement doué, contribuent ici à étoffer l'action et permettent, par avance, une sorte de revanche sur la fatalité : certains personnages seront peut-être tués, en des circonstances parfois horribles, mais ils auront du moins bien mangé et bien bu de leur vivant. Matérialisme vulgaire ? Non point : Jean Ray fait bien sentir l'importance que possèdent ces petits festins et ces petits verres pour donner du relief à des existences qui, sans eux, seraient bien mornes. Et lorsqu'on voit Harry Dickson participer en personne à de tels repas, on éprouve pour lui un supplément d'estime et d'affection en constatant qu'il possède un excellent coup de fourchette et qu'il est sensible à un verre de whisky de qualité.

Le premier volume s'ouvre sur l'épisode du *Vampire qui chante*, lequel est exactement ce que suggère ce titre : un assassin qui paraît annoncer ses méfaits en chantant d'une voix d'ailleurs fort belle. Le décor est celui d'une petite ville anglaise, avec une activité au ralenti et une vie intellectuelle qui est comme une miniature de celle d'un grand centre. *La bande de l'Araignée* s'ouvre par une énigme angoissante : dix jours de suite, et en dépit d'une surveillance exercée de plus en plus minutieusement, Harry Dickson trouve le matin sur son bureau une araignée d'argent. Comment ces petits objets ont-ils pu être posés là ? L'auteur omet de fournir l'explication, et c'est là une des incontestables faiblesses, au point de vue policier, que présente ce recueil. Mais le lecteur qui veut bien passer là-dessus est entraîné dans une course-poursuite au cours de laquelle Dickson traque sa redoutable ennemie Georgette Cuvelier jusque dans la région du Mont-Cenis. Il reprend d'ailleurs la poursuite dans *Les spectres-bourreaux*, qui est en somme de l'Edgar Wallace délirant. Dickson remporte la victoire finale sur son ennemie — qui est aussi un peu amoureuse de lui — dans un décor qui accentue ce rapprochement : une lande perdue dans le Westmorland, au nord de l'Angleterre, où la redoutable Georgette a installé son repaire. *Cric-Croc, le mort en habit* commence sur une scène de théâtre, avec l'enlèvement d'une actrice, en pleine répétition, par un homme hideusement grimé ; l'aventure se déroule ensuite dans les bas-fonds, pendant que des vols et des enlèvements sont signalés. Le piège tendu par Harry Dickson fonctionne finalement, et révèle ce qu'on pourrait appeler une vérité à double fond. Ces quatre épisodes ne relèvent guère du fantastique, exception faite à la rigueur de la raison pour laquelle le vampire chantait, dans le premier épisode ; et encore serait-il possible d'invoquer là une anomalie due à une mutation.

La rue de la Tête-perdue commence par une série de meurtres mystérieux dans une petite ville d'Angleterre. Aux crimes succèdent des incendies, mais la cause des drames n'en disparaîtra pas pour autant dans les flammes ; en fait, cette nouvelle est une de celles où le retour du naturel, chez l'auteur, est particulièrement évident. L'énigme policière débouche sur une vision de terreur, qui prolonge jusqu'en plein vingtième siècle un culte monstrueux de l'antiquité. Sur cette apparition d'un dieu païen s'achève le premier volume.

Si la présence de ce dernier dans l'Angleterre moderne n'est guère expliquée (à moins que l'on accepte l'idée d'une réincarnation, sans autre éclaircissement), il en va autrement dans *La résurrection de la Gorgone*, qui ouvre le second volume. La couverture du fascicule présenta une illustration qui pourrait se rapporter à un roman policier corsé de traces de sadisme (on sait que Jean Ray dut écrire ses récits en y incorporant obligatoirement la scène illustrée, que l'éditeur tenait à utiliser) : du plâtre semble être coulé sur un infortuné personnage que l'on transformera ainsi en statue. Et, effectivement, il y avait là le sujet d'une enquête acceptable, avec sculpteur fou, enlèvements et capture finale de l'artiste criminel. Mais, caractéristiquement, Jean

Ray n'utilise de tels éléments qu'en guise d'entrée en matière, faisant à nouveau déboucher l'action en plein fantastique. Harry Dickson n'aurait-il pas rencontré, en réalité, l'héritière d'une race mi-humaine mi-animale, dont la Gorgone avait été l'ancêtre lointain ? L'explication est clairement suggérée dans la conclusion du récit.

L'étrange lueur verte présente une invention utilisée à des fins criminelles. *Le chemin des Dieux* s'ouvre par une de ces merveilleuses scènes qui paraissent défier le sens commun (un riche aristocrate offrant à des invités assez misérables, qu'il n'a point choisis, un dîner en apparence somptueux mais où chaque plat a été délibérément mal préparé) et se termine par la menace d'une invasion née en Asie, non sans qu'apparaissent les représentants d'une étrange race humanoïde aux corps difformes. *Les énigmes de la maison Rules* est peut-être le récit le plus proche des normes policières « classiques » dans ces deux volumes. En dépit de plusieurs coups de théâtre bien amenés, ce n'est cependant pas le plus satisfaisant : à la manière d'un élève doué qui s'applique dans une branche où il ne se sent pas trop sûr de lui, Jean Ray a cherché ici à trop bien faire, et son intrigue, incontestablement complexe, paraît surtout gratuitement embrouillée à travers les explications de Dickson. *La pieuvre noire,* annoncée comme *La fièvre noire* sur la couverture, commence de manière assez anodine par une énigme zoologique, pour s'achever en intrigue internationale qui suggère Edgar Wallace une fois de plus.

L'amateur de romans policiers classiques ne trouvera probablement pas son compte dans ces volumes, mais il sera le seul : il y a en effet dans ces pages de quoi satisfaire tous ceux qui sont attirés par l'insolite sous ses formes diverses. Non pas un insolite dont le mécanisme est minutieusement expliqué au moment du dénouement, comme chez Boileau-Narcejac, mais bien une suggestion de l'existence de mondes où la logique cartésienne n'a pas cours. Aussi n'est-ce pas au moyen de cette dernière que Harry Dickson affronte ses ennemis.

Au fait, quelles sont les méthodes du « Sherlock Holmes américain » ? Il n'en a pas, à proprement parler. Ou, plus précisément, il se fie à son intuition, à une sorte d'instinct qui lui fait affronter d'égal à égal les forces des ténèbres que l'auteur met sur son chemin. Occasionnellement, il recourt au raisonnement analytique, voire à l'examen de traces, à une expertise scientifique. Mais il est surtout l'homme qui guette les ennemis venus d'ailleurs, qui pressent leurs manifestations alors même qu'il n'en connaît pas exactement les pouvoirs. Son attitude est exactement celle de l'auteur — elle est le contraire de la fuite effrayée par laquelle s'achève maint récit de Lovecraft. Même s'il n'utilise pas la raison telle que nous la concevons généralement, Harry Dickson s'en fait invariablement le défenseur. Ce qui importe, c'est moins le choix des armes que le déroulement et l'issue de la lutte.

C'est pourquoi ces récits peuvent être appréciés à plusieurs niveaux, et selon plusieurs angles. Il y a leur allure épique, leur indéniable poésie, leur écho de l'inconnu, leur rythme aventureux : chacun de ces éléments représente à lui seul une raison suffisante pour suivre les traces de Harry Dickson.

Demètre IOAKIMIDIS

Harry Dickson (volumes 1 et 2), par Jean Ray : Marabout, n[os] G 259 et G 265.

Ici, on désintègre

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	Philippe CURVAL	Alain DORÉMIEUX	Jacques GOIMARD	Demètre IOAKIMIDIS	Gérard KLEIN	Stephen SPRIEL	Martine THOMÉ	Jacques VAN HERP	Pierre VERSINS	Moyenne
Histoires d'outre-monde .... Jacques Papy	156		***	****	***	****		***		***	3,35
Les habits noirs (4) .... Paul Féval	157	**	**	***	***	****	***½		***		2,95
Le bœuf .... Roger Blondel	157		**½	**	**	***½		***½		***	2,75
Anthologie du fantastique .... Roger Caillois	159		**½	***	***	**					2,65
La guerre des vampires .... Gustave Le Rouge	157	***	**	●	**½	***	***½	***	***	****	2,65
Huit aventures de Harry Dickson .... Jean Ray	156	**½	**½	***	***½	***	**½	*½	***	**½	2,65
Le livre des fantômes .... Jean Ray	157	*	**½	***	***	****		**½	***	**	2,65

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	Philippe CURVAL	Alain DORÉMIEUX	Jacques GOIMARD	Demètre IOAKIMIDIS	Gérard KLEIN	Stephen SPRIEL	Martine THOMÉ	Jacques VAN HERP	Pierre VERSINS	Moyenne
Les aventures de Jodelle .... Guy Peellaert et Pierre Bartier	158	★★★	★★★	★★★★	★★★	★★★		★★ ½	●	★★	2,55
Le prisonnier de la planète Mars .... Gustave Le Rouge	157	★★★	★★	●	★★ ½	★★★	★★★	★★ ½	★★★	★★★★	2,55
Trouble dans les Andains .... Boris Vian	158	★★ ½	★★	★	★★★		★★★½				2,40
Saint Judas de la nuit .... Jean Ray	157	★	★★	★★	★★ ½	★★		★★★	★★ ½	★★★	2,25
Le délire de Gilles Frimousse .... Alain Spiraux	157	★★ ½	★★	●	★★ ½	★★ ½		★★★	★★	★★★	2,20
Les nuits chaudes du Cap français.... Hugues Rebell	158	★★ ½	★★★	★★ ½		★★		★★★	★	★ ½	2,20
La ville hallucinante .... Marc Agapit	158		★★	●	★			★★★	★★ ½	★★ ½	1,85
La marche au soleil .... Adam Saint-Moore	158		★	●	★			★★ ½	★	★★ ½	1,35
Les cavernicoles de Wolf .... Pierre Barbet	158	★	★	●				★ ½	★★	★★	1,25
Les Atlantes .... Georges Bordonove	158		★	●	●			★★★	●	★ ½	0,90

Revue des films

Trans-Europ-Express

Alain Robbe-Grillet n'est pas à proprement parler un auteur fantastique, et *Fiction* pourrait à la rigueur se dispenser de rendre compte de son film *Trans-Europ-Express*. Mais notre ami Louis Vax, en analysant son œuvre, y a vu fort justement des analogies avec ce que nous essayons de définir depuis des années comme le fantastique moderne ; et surtout la critique parisienne, dans son ensemble, a accueilli ce film avec une incompréhension fort proche de celle qui est généralement réservée à la littérature que nous aimons. Il est vrai que cette critique a été le plus souvent favorable : Robbe-Grillet est un écrivain célèbre — et il est directeur littéraire des Editions de Minuit, ce qui appelle sans doute certaines précautions aux yeux des romanciers qui « tiennent » aujourd'hui presque toute la critique cinématographique. Mais l'incompréhension reste, et il n'est sans doute pas mauvais de l'analyser un peu.

Qu'est-ce que *Trans-Europ-Express* ? A lire les articles qui lui ont été consacrés, on acquiert l'impression que ce film est à peu près impossible à définir. C'est l'histoire d'un jeune homme engagé par une bande de trafiquants et qui est envoyé, pour son examen de passage, porter de la drogue à Anvers. Il prend le Trans-Europ-Express (d'où le titre). Seulement l'auteur de l'histoire, Alain Robbe-Grillet, prend le train lui aussi : il joue dans son propre film, et, pour comble, il discute avec deux autres personnages de son scénario, qui se modifie évidemment au cours de la discussion. C'est ici que les critiques prennent le mors aux dents : ils ne s'y retrouvent plus, bien entendu, et ils ont l'impression que cette confusion du vrai et du faux et cette multiplication des possibles est le sujet même du film. Les voilà donc partis dans de grandes dissertations sur la meilleure manière de tordre le cou au quotidien et de bousculer la réalité du monde extérieur. Pour eux, il ne peut y avoir des personnages qui évoluent mais seulement des personnages qui mentent. Je cite Madeleine Chapsal dans *La Quinzaine Littéraire* : « *Les deux personnes qu'on a vues mortes et obsédées sexuelles s'embrassent juvénilement sur un quai de gare et en jetant un coup d'œil légèrement scandalisé. Mais qu'êtes-vous donc allés vous imaginer dans la salle !* »

S'il n'y avait dans ce texte que le relevé des contradictions du film, ce serait encore admissible, au niveau le plus élémentaire, mais certains critiques vont jusqu'à faire la liste des hypothèses possibles pour expliquer ces contradictions. Je me contenterai de citer Gilles Jacob dans *Cinéma 67*, parce que c'est le plus brillant et le plus drôle : « *Et si ce film d'aventure cérébrale ne se déroulait pas dans le cerveau de cet auteur notable qui l'est déjà par essence mais dans celui de Trintignant, c'est-à-dire un acteur qui juge un film de metteur en scène et dont l'esprit dérangé par son délire érotique comme un drogué en état de manque embrouille naturellement tout et tourne à fou...* »

On voit le principe de ce genre de développement. D'abord il consiste à faire des hypothèses qui *ne sont pas*

dans le film de Robbe-Grillet ; l'imagination du critique se substitue à celle de l'auteur (pourtant bien assez fertile comme ça). En second lieu, ce genre de réflexion montre combien les critiques ont du mal à supporter la démarche propre à ce film : ils n'arrêtent pas d'échafauder de nouveaux scénarios pour essayer de réintroduire de la clarté là où Robbe-Grillet se garde bien d'en mettre. Puis ils s'étonnent eux-mêmes de l'échec de leurs hypothèses et en concluent que le film est incohérent. La seule nuance est qu'ils ne prononcent jamais le mot « incohérent » parce que l'auteur est Robbe-Grillet.

A Gilles Jacob encore, j'emprunte un nouvel exemple qui montre à quel point le critique en rajoute (lui le fait avec humour, d'autres le font avec pesanteur ou inquiétude) et substitue peu à peu aux questions posées par l'auteur d'autres questions qui lui viennent à l'esprit : « *Double sens enfin pour le nom attribué à Trintignant. Est-ce son nom ou son prénom ? demande la femme du cinéaste qui pourrait aussi bien ajouter qu'Elias est proche d'Alias, c'est-à-dire : autrement dit. C'est aussi l'anagramme d'Asile.* » A la fin de ce paragraphe, je devine que Gilles Jacob est follement heureux. Mais Alain Robbe-Grillet ? Si je me fie à mon intuition, il est trop intelligent pour être furieux. Il doit chercher dans les délires critiques un indice supplémentaire sur les mystères qu'il cherche à élucider dans son film. Pourtant il est clair que la plupart des interprétations aboutissent à faire de *Trans-Europ-Express* une auberge espagnole et que ce film est tout autre chose.

Tout cela montre combien peu de gens ont réfléchi aux ambitions avouées de la littérature moderne en général — qui se confondent, du moins je le crois, avec celles du fantastique moderne Il s'agit de trouver l'homme ; non pas l'humain conventionnel, mais ce qui est en réalité l'homme. A partir de ces prémices, une entreprise romanesque, quel que soit son scénario, aboutit toujours forcément au même résultat, et *Trans-Europ-Express* ne raconte pas une histoire très éloignée des romans de Joyce ou de Faulkner par exemple. Si en effet on cherche l'humain dans une histoire, on doit s'interroger sur les motivations des personnages. Or, l'écrivain ne peut pas éviter de s'apercevoir très rapidement que ses personnages sont tels qu'ils sont parce que lui-même l'a voulu, d'où il ressort que l'homme qu'il recherche, c'est lui-même, et qu'il ne peut se comprendre qu'à travers l'histoire qu'il avait d'abord inventée — car enfin il devait bien au départ avoir une raison obscure pour inventer cette histoire ou pour la modifier. Tout cela me paraît aussi clair que possible et je ne vois pas là la moindre raison d'en déduire que le monde extérieur n'existe pas. Alain Robbe-Grillet s'apprête à nous raconter, disons une histoire policière banale ; en la racontant, il se trouve lui-même comme personnage et ne cesse de multiplier les interrogations sur ce personnage, sur son comportement, sur son imaginaire, sur ses émotions, etc. *Trans-Europ-Express* ne fait en somme rien d'autre que les *Essais* de Montaigne ou, pour parler clair, qu'une bonne psychanalyse.

Robbe-Grillet est en apparence un auteur comblé, un homme à la mode, un maître à penser de sa génération. Pourtant, il n'a pas eu de chance. Ceux qui le comprennent sont en petit nombre et il cherche depuis longtemps (c'est bien normal) à conquérir le grand public. Il n'y a sans doute pas de romancier qui ait voulu plus profondément le passage au cinéma. Il l'a d'abord tenté comme scénariste avec *L'année dernière à Marienbad* : de sa quête vivante, Alain Resnais a fait un film esthétisant, solennel et figé, en n'y voyant que le fameux problème du vrai et du faux. Robbe-Grillet s'est donc décidé à devenir metteur en scène pour arriver à dire exactement ce qu'il voulait. *L'immortelle* fut un film passionnant, mais à certains égards un film de débutant et surtout il n'eut aucune audience. Cette fois donc il est allé plus loin : avec *Trans-Europ-Express*, il a fait un film extrêmement clair, une sorte de Robbe-Grillet pour élève du cours préparatoire, un film où rien n'était à chercher, où tout était sur l'écran : tel personnage accomplit un geste, l'auteur s'inquiète, se demande pourquoi, s'inhibe lui-même, ne comprend plus, veut revoir le geste pour y voir plus clair et naturellement ne voit plus le même, puisqu'il s'est inhibé entre-temps. Le film n'est pas à propre-

ment parler une suite d'esquisses, mais une suite d'hésitations — où pourtant nous retrouvons un itinéraire : l'arrivée de Trintignant à Anvers correspond à la plongée au fond de l'enfer personnel (le double de Robbe-Grillet n'y arrive donc jamais, et c'est justice — l'introspection n'est pas possible), son retour à Paris à la délivrance et à l'apaisement. L'inévitable catharsis a eu lieu au cours du film. On conviendra qu'il n'y a là rien de bien sorcier. Moyennant quoi la critique dans son ensemble a battu la campagne tandis que le bon public s'efforçait de suivre un film policier qui n'en était pas un. Ici le responsable de l'équivoque est indiscutablement l'auteur. Celui-ci, depuis quelque temps, s'intéresse aux communications de masse. Rien de plus naturel. Il a donc voulu faire un policier, mais un policier à la Robbe-Grillet, avec de l'analyse et de la distanciation. Le public de base, habitué à se perdre sur l'écran tous les samedis soirs, n'a pas retrouvé ses billes. Malheureusement pour Robbe-Grillet, il lui est trop facile d'aller chercher ailleurs.

Sur le papier comme sur l'écran ,la littérature *moderne* reste encore une littérature de minorités. Tant pis !

Jacques GOIMARD

La dixième victime

Où trouver notre salut, mes frères ? Après les dinosauriens de bazar *made in Japan,* mauvais coucheurs que le moindre petit pétard atomique réveillait et mettait en appétit de Cadillacs et de pâtés d'immeubles, nous avons dû le chercher ailleurs, ce salut. Les temps semblaient bien révolus où d'audacieux faiseurs risquaient une *Planète interdite* par-ci, une *Machine à explorer le temps* par-là. De mauvais plaisants ont alors visité le ghetto, la geôle où nous a enfermé l'incompréhension des foules (et, avec nous, nos astronefs, nos empires galactiques, nos portes dimensionnelles). Comme nous sommes avides et jeunes d'âme, nous avons oublié notre méfiance de maquisards de la littérature et du cinéma... Nous avons accepté les perfides cadeaux qui avaient nom *Alphaville* ou *Fahrenheit 451*... Ensuite, nous avons beaucoup pleuré.

Où trouver notre salut ? Où, sinon dans *Le voyage fantastique,* dans *La dixième victime* ?

Alors que les imposteurs cités plus haut s'étaient parés de tous les attraits propres à nous faire succomber, allant même jusqu'à annoncer qu'ils avaient fait de la science-fiction, le dernier nommé était affublé de la plus noire réputation. Quoi ? Oser s'attaquer à Sheckley ? Un réalisateur italien dont le nom ne disait rien à personne ! Comment ? Changer le titre de la nouvelle ? Et le ruisseau rapide de l'actualité de drainer jusqu'à nous des images de strip-tease d'Ursula Andress, des proclamations du genre « le plus pop des films in », qui ne faisaient qu'accroître notre inquiétude et notre mépris. En vérité, nous avions depuis longtemps mis en place les écrans de force quand ce film-destroyer est apparu. Et nous nous sommes rendus.

La dixième victime était réellement un film de science-fiction. Il suffisait de lire les premiers rapports des grands prêtres de la pensée pour s'en convaincre. Visiblement, ce film, intéressant certes mais déconcertant, ne portait aucun message humanitaire. Certes, le futur qu'il dépeignait était un peu fou mais, dans le fond, presque tolérable. C'est vous dire ! Tout le monde sait que le futur ne recèle qu'holocaustes atomiques, dictatures démoniaques et qu'il ne peut évoquer au mieux qu'une immense prison robotisée où l'homme est frustré de ses petites joies contemporaines. C'est bien connu : nous sommes au bord de l'abîme. Loin de la semaine de 40 heures, des congés payés sur la Costa Brava et du tiercé, c'est le chaos.

Mais Robert Sheckley ne semble pas en avoir pris conscience, ou, du moins, pas avec autant de gravité. Chez lui, la

crainte s'accompagne du sourire. Les Français, eux, ont leur bon sens. Tant pis pour eux... Quant à M. Elio Petri, il a lu Robert Sheckley. Peut-être même (mais je ne voudrais pas le traîner dans la boue) a-t-il lu autre chose dans le domaine de la S.F. Et il a poussé l'ignominie, braves gens, jusqu'à ne pas mépriser ce qu'il avait lu ni ce qu'il devait en faire. L'univers qu'il nous offre, c est bien celui de Sheckley. Et le scénario, dit-on, a reçu l'approbation de l'auteur.

L'action est transposée en Italie. Et alors ? Le héros ne meurt pas à la fin. Et après ? L'important c'est que nous soyons ailleurs. L'important, c'est que le mode de vie de ces citoyens du futur et tous les détails de leur vie quotidienne soient exotiques. Ce n'est pas tout, bien sûr, mais ici, cela joue un rôle capital. Exotiques, ces stations-relax qui sont les maisons closes de nos aïeux revues par un spécialiste en motels et où vous attendent des geishas du XXIe siècle. Exotique, ce Masoch-club où Ursula, en petite tenue, distribue de généreuses claques à des disciples béats. Exotiques, l'adoration moderne du soleil, les grand-parents que l'on cache dans un abri rococo pour que le gouvernement-grand méchant loup ne les emporte pas. Les appartements ne semblent-ils pas conçus par Wood ? Les costumes et les armes ne doivent-ils pas beaucoup à Emsh ?

Pourquoi chercher la *leçon*, la *profondeur*, les *symboles* ? Il n'y en a pas. M Elio Petri a la bonté de vous inviter à une promenade dans l'avenir et vous résisteriez ? N'est-il pas bon de se retrouver chez soi, c'est-à-dire loin, de l'autre côté ? N'est-ce pas séduisant, après avoir payé sa place, de ne pas avoir droit à une méditation sur le couple moderne, une mise en accusation des structures de notre société ?

Evidemment, évidemment... Elio Petri a oublié dans son décor quelques bonnes vieilles voitures de notre paradis, et plusieurs panneaux publicitaires nous vantent les mérites de boissons que nous ne connaissons que trop. Négligence, stigmates de budget atteignant ses limites. Mais ces bévues sont pardonnables et préférables, en tout cas, aux niaises exhibitions d'objets contemporains ou rococo qui étaient censées apporter la « touche intellectuelle » dans les films « importants » dont l'aigre souvenir me hantait au début du présent article. Eh, oui... Dans *Alphaville*, le public était « concerné », comme disent certains jeunes fléaux de ciné-clubs. Il ne l'est nullement avec *La dixième victime*. Excusez-moi, cela m'a beaucoup plu.

Michel DEMUTH

L'opération diabolique

John Frankenheimer n'est pas et ne sera sans doute jamais un grand metteur en scène. On peut même difficilement dire qu'il soit un réalisateur honnête. Ce qu'il fait est en général plutôt mauvais que moyen. Mais par deux fois au moins, il a eu le bon goût de choisir un scénario original, attrayant, et surtout intéressant notre domaine. D'un roman de Richard Condon, *The Mandchurian candidate*, il avait fait *Un crime dans la tête* qui, par son thème, ne pouvait laisser indifférent. On y voyait en effet une patrouille de G.I.'s tomber aux mains des Chinois durant la guerre de Corée. Le cerveau lavé, conditionnés, réduits à l'état de bombes à retardement humaines, les G.I.'s, rendus à la liberté par leurs maîtres psychiques, étaient accueillis en héros dans leur pays, le but de l'opération étant l'assassinat du Président des Etats-Unis.

Avec *L'opération diabolique*, les desseins de Frankenheimer étaient vraisemblablement plus ambitieux, mais l'impact n'est pourtant pas aussi important. Il faut bien dire que l'histoire de ce monsieur plutôt bon bourgeois qui se voit proposer une seconde vie après un simulacre de mort, par une compagnie clandestine aux allures de syndicat du crime, représentait une sérieuse entre-

prise. En fait, il s'agissait ni plus ni moins de réaliser un film allégorique. A partir du moment où le personnage central subit l'opération qui fait de lui un nouvel homme, il entre dans une sorte de purgatoire. Il a d'ailleurs l'occasion, en quelque sorte, de reconsidérer son existence « terrestre » lorsqu'il revoit sa femme en se présentant comme un ami de son mari défunt et découvre qu'il était pour elle à la fois plus et autre chose que ce qu'il pensait être. Et quand il s'aperçoit, dans sa nouvelle existence, que ceux qui l'entourent sont dans la même condition que lui, que tout a été trop bien « ficelé » par la Société (qui pourrait s'appeler, si l'on veut, Satan & Cie), sa souffrance atteint le sommet. Lorsqu'il demande à retrouver son apparence première, sa femme et son *home* tranquille, il échoue dans son purgatoire. Et l'Enfer, lui, se situe au-delà du film, après le mot fin, lorsque la vrille du chirurgien exécuteur (celui-là même qui lui a donné un nouveau visage) s'abaisse avec un affreux sifflement vers son crâne.

Il ne faut compter ni sur John Frankenheimer ni sur Rock Hudson pour apprécier ce film qui n'existe somme toute que par son scénario. En ceci, il ne saurait s'attirer un succès qu'il ne mérite pas, si on le compare à un certain nombre de productions actuelles. Mais l'amateur de fantastique aussi bien que celui de science-fiction éprouvera sans nul doute quelques moments de pure satisfaction devant ce long cauchemar moderne qui, avec un décor et des attributs banals, nous achemine vers une fin d'une logique parfaite et atroce.

Michel DEMUTH

Le garçon aux cheveux verts

L'enfance côtoie souvent le fantastique. Le côtoie et même le provoque. Dans son esprit, la frontière entre l'imaginaire et le réel reste mal définie. Son exploration perpétuelle du monde peut l'amener à découvrir « autre chose », un secret caché, un personnage mystérieux que les adultes ne peuvent voir. Et puis l'enfant, souvent au bord de la terreur, de la peur panique devant l'inconnu, peut devenir lui-même instrument de terreur. Il suffit de penser au parti qu'en ont tiré Henry James, puis Jack Clayton dans *Les innocents* (adapté avec l'aide de Truman Capote), John Wyndham, puis Wolfe Rilla avec *Le village des damnés*

Joseph Losey n'avait pas voulu jouer la carte de la terreur pour son premier long métrage, *Le garçon aux cheveux verts*. Il avait choisi plutôt la fable, fortement influencé en cela par Bertold Brecht. A cette époque, Losey avait monté au théâtre *Galileo Galilei* avec Charles Laughton (musique de Hans Eisler) et avait donc travaillé avec Brecht plus d'un an.

L'année suivante, le producteur Dore Schary l'engagea pour tourner *Le garçon aux cheveux verts* à la R.K.O. A l'époque cette firme était l'un des foyers de cette école de gauche américaine que le maccarthysme devait décapiter. Dmytryk y avait tourné ses films avec l'aide du scénariste John Paxton (*Feux croisés*, entre autres) et du *producer* Adrian Scott. C'est le même Adrian Scott qui s'occupa d'abord de la production du film de Losey, avant de se faire « remplacer » par un individu moins « extrémiste », Stephen Ames. Les scénaristes qui travaillèrent avec Losey furent mis tous deux sur la liste noire par la suite : Alfred Lewis Levitt et Ben Barzman qui collabora à *Temps sans pitié* et à *L'enquête de l'inspecteur Morgan*. Tout autour de ce cénacle, de multiples écrivains plus ou moins de gauche comme Daniel Mainwaring (qui écrivit *Haines* sous le pseudonyme de Geoffrey Homes), donnaient à la R.K.O. une atmosphère particulière. N'oublions pas que c'est là que débutèrent des réalisateurs comme Wise, Robson dont certaines réalisations étaient très critiques : *Nous avons gagné ce soir*, par exemple.

Compte tenu de cette atmosphère, compte tenu des opinions de Losey, la

fable qu'il traita devait nécessairement avoir un sens politique et social. Son trait de génie fut de ne la prendre que comme une fable, sans chercher à en dissimuler l'aspect simpliste qui aurait pu l'affaiblir, bref de jouer le jeu jusqu'au bout. Un jeune garçon (Dean Stockwell), le crâne rasé, est interrogé par des policiers dans un commissariat. Il ne veut rien dire jusqu'à l'arrivée d'un médecin, le Dr Evans (Robert Ryan) qui va savoir lui arracher son secret.

L'enfant est un orphelin de guerre, qui a été recueilli par un vieux comédien, Gramp (Pat O'Brien), qui l'envoie à l'école et lui fait découvrir le monde. Un beau matin, l'enfant se réveille avec des cheveux verts. Rien ne peut faire partir cette couleur. Dans la ville, l'étonnement fait bientôt place à la crainte. Ses amis se moquent de lui cruellement, malgré l'intervention de l'institutrice (Barbara Hale). Les adultes, eux, le traitent comme un paria et l'enfant s'enfuit dans la forêt. Dans une clairière, il découvre un groupe d'enfants ressemblant aux affiches représentant des orphelins. Et l'un des enfants lui apprend que ses cheveux sont devenus verts pour qu'il prenne conscience de sa mission : lutter contre la guerre, la famine, rappeler aux adultes certaines vérités.

Et l'enfant va se mettre à parler et, loin de convaincre les adultes, va les effrayer, jusqu'au jour où ceux-ci le forceront à se faire couper les cheveux.

Parabole contre le racisme, la guerre, *Le garçon aux cheveux verts* est tout cela et davantage. Film prodigieux de tendresse, de douceur, il compte parmi les chefs-d'œuvre de Losey. Pour ma part, avec *Temps sans pitié* et quelques scène d'*Eva*, il représente ce que je préfère dans l'œuvre de ce dernier.

Je connais peu de premiers films qui soient à ce point maîtrisés, exempts de fausse virtuosité. L'expérience théâtrale de Losey, ses courts métrages lui avaient appris comment diriger des acteurs ou cadrer un plan et il n'était pas encore tenté par les théories artificielles qui encombrent ses films récents. Son regard gardait une fraîcheur, son approche des scènes, une chaleur humaine qui allait peu à peu disparaître de son œuvre pour faire place à un style plus glacé. Pour plusieurs critiques, *Le garçon* a paru maladroit. Il faut dire qu'ils sont tellement habitués à prendre des effets visuels, des partis pris théoriques pour le fin du fin de la mise en scène, qu'ils ne peuvent apprécier une réalisation sans trucs. *Le garçon aux cheveux verts* est non seulement admirablement fait, sans faute de raccord ou de geste, il est pensé et réalisé dans un style incroyablement fort, éliminant les effets extérieurs pour ne plus obtenir qu'un dynamisme continu, une suite de mouvements, de regards s'enchaînant logiquement, sans qu'une recherche visuelle vienne distraire l'attention. Regardez les quelques plans de la fuite de l'enfant à bicyclette : le mouvement est restitué avec une ampleur magistrale sans que la caméra ait à bouger. Personnellement, je trouve que ce résultat est plus difficile à obtenir que la virtuosité technique de *Modesty Blaise*.

L'autre reproche portait sur la sensiblerie du propos. Cette critique est absurde. Losey savait bien qu'il avait affaire à une fable. La compliquer n'aurait été qu'un alibi intellectuel. Brecht ne cherche pas à donner une quelconque ambiguïté à ses pièces didactiques. Suivant cet exemple, Losey va jusqu'au bout sans tricher, aboutissant à cet admirable plan de la tête de l'enfant dans l'herbe, qui témoigne d'une certaine audace. Il retrouve d'ailleurs — vertu typiquement américaine — une honnêteté dans l'émotion, qui a toujours couronné les films de Ford ou McCarey. Ces gens-là n'ont pas peur d'aller trop loin. Ils ne partagent pas la terreur de nos intellectuels, obsédés par la prétendue sobriété.

Pourtant, il suffit à Losey de quelques plans de maisons à l'architecture très bien choisie pour retracer l'enfance du jeune garçon. Nous avons même l'impression de voir les occupants. Et je connais peu de scènes aussi émouvantes que cette appréhension du noir, de la solitude qui surgit tout à coup dans l'esprit de l'enfant... Pour une fois nous n'avons pas l'impression que l'on triche avec l'enfance. Elle nous est restituée dans toute sa limpidité, dans toute sa tendresse un peu crispée... Ce n'est pas un hasard si le film de Losey évoque, outre certains poèmes et pièces de Brecht (la chanson du roi pourrait être une « song » brechtienne), les nouvelles de Ray Bradbury explorant le

monde obscur des petits garçons et des petites filles. L'écrivain non plus ne dédaigne pas la symbolique et adore l'intégrer dans un récit feutré, peuplé de petits personnages dont les pensées et les actes sont mystérieux, jusqu'à la révélation finale, moment de vérité et de lyrisme. En fait, *Le garçon aux cheveux verts* présente des points communs avec *Fahrenheit 451*, mais au lieu de réduire le sujet comme l'a fait Truffaut, au lieu de le désincarner, Losey l'intègre dans une réalité quotidienne, annoncée par les admirables plans de nature (là encore, pensez à la description des lacs, de la campagne, chez Bradbury), par cet étonnant coucher de soleil qui clot le générique.

Du coup, la leçon du film dépasse la morale anecdotique justifiée par l'époque, par la situation politique de l'Amérique (le début de la guerre froide). Elle devient universelle, sans toutefois s'imposer malgré le spectateur. Si l'on veut, l'histoire est tellement bien conduite que dans les moindres gestes des personnages, dans la moindre de leur parole, transparaît une morale, dont on n'a jamais l'impression qu'elle dicte leur comportement. La leçon donnée par certains protagonistes du film a autant valeur de morale que de détail psychologique expliquant leur attitude.

Car, et c'est là le trait de génie du film, l'histoire (on a trop tendance à l'oublier) est contée à la première personne et par un enfant. On pourrait reprendre la célèbre formule de Jacques Rivette sur Howard Hawks et l'adapter : *Le garçon aux cheveux verts*, c'est la caméra à hauteur d'enfant. Des dizaines de détails admirablement choisis viennent nourrir ce point de vue : le choix de la scène théâtrale qui prouve que Peter ne distingue pas très bien le jeu de la réalité, le personnage de Gramp qui représente parfaitement le compagnon idéal dont peut rêver un enfant. Son appartement aussi, véritable paradis, nous est décrit exactement comme le ressent le jeune héros. Et durant toutes ces scènes dramatiques, rien ne nous empêche de croire que le narrateur n'a pas embelli son rôle. Il accomplit tellement de gestes qui sont ceux que tous les enfants veulent accomplir : une manière de rester courageux, de faire sentir aux adultes qu'ils sont inférieurs, mais avec une discrétion (toute relative) qui leur permettra de ne pas perdre la face. Certaines résolutions aussi, comme celle qui consiste à ne pas parler (que l'on ne tient jamais, hélas), le désir d'expliquer aux adultes une leçon qu'ils n'ont pas comprise (cf. encore Bradbury). Regardez aussi comme les phrases recueillies par l'enfant sont bien choisies. Elles sont à la fois d'une immense simplicité, car il n'a retenu que des propos qu'il pouvait comprendre afin de les rapporter d'une manière très naïve, et s'accordent parfaitement avec son caractère et avec l'histoire.

La présence parmi les scénaristes d'Alfred Lewis Levitt, spécialiste de l'enfance, permet de penser que ce parti pris fut choisi consciemment. Comment peut-on parler de naïveté, alors que tout dans le propos justifie cette naïveté et la provoque même. Pour une fois que non seulement l'enfance n'est pas montrée comme le monde des adultes... Allons plus loin. J'ai envie de dire qu'elle n'est pas montrée par des adultes, puisque jamais dans ce récit subjectif nous ne sentons la présence d'un homme supérieur à ses personnages.

De temps en temps seulement, Losey se contente d'intercaler des plans presque distanciés, où, tout en évoquant tel ou tel épisode, il s'éloigne tout à coup et juge un acte ou une réaction. Ainsi quand pour la première fois le garçon sort dans la rue, avec ses cheveux verts, un travelling arrière nous montre Gramp le précédant pour s'assurer que la voie est libre. Et cet acte d'un personnage pourtant si attachant nous paraît odieux, comme si son auteur pactisait avec le reste de la ville. Il fait penser à ces grandes déclarations d'humanité prononcées par des personnages qui s'arrangent pour n'être pas vus en train de parler à un noir. Ce petit geste nous permettra de comprendre sa démission devant les citoyens et son attitude durant la coupe des cheveux, séquence prodigieuse.

Voilà un bien long article pour un film sans horreurs, sans vampires, penseront certains. C'est que le véritable cinéma fantastique vaut mieux que ses laudateurs et qu'il n'a pas attendu leurs vociférantes louanges pour s'en aller explo-

rer, tout seul, des chemins inconnus, comme le chat de Kipling. Le véritable fantastique doit être lié à la réalité quotidienne, comme le prouve Losey et avant lui bien d'autres. Mais ceci est une autre histoire...

Bertrand TAVERNIER

Le Horla

Le film de moyen métrage. d'une durée de trois quarts d'heure environ, me paraît une forme bâtarde qui ne permet pas l'exposé harmonieux d'un récit ; j'avais un préjugé très défavorable à l'égard de Jean-Daniel Pollet après ses deux longs métrages dont l'insuccès avait sanctionné équitablement une prétention de petit bourgeois en mal de création : je ne prise pas la littérature de Maupassant C'est pourquoi je n'augurais aucune satisfaction de voir *Le Horla*. adaptation cinématographique de Jean-Daniel Pollet d'après la nouvelle de Maupassant, d'une durée de trois quarts d'heure. encadrée de trois autres créations du même metteur en scène.

Ce préambule n'a évidemment d'autre but que d'amener son démenti J'ai lu *Le Horla* il y a plus de dix années et il m'en était resté le souvenir confus d'un conte hallucinant à travers lequel on découvrait analogiquement la déraison progressive d'un alcoolique Sa représentation fictive tenait dans cette gravure d'un feuilleton populaire des années 1890 qui montrait un homme fortement moustachu, s'inquiétant du reflet de son visage dans une armoire à glace.

C'est de cette image que le film de Pollet est tout imprégné de cette obsession du « hors là », cet être d'un autre monde. d'une autre planète peut-être, qui envahit la maison. puis la raison d'un écrivain solitaire.

Je voudrais commencer d'abord par le moins bon : le début du film montre une barque jaune sur une mer livide, oscillant au gré de la houle ; un magnétophone est posé sur la planche qui coupe la barque en son milieu, les vagues font tomber le magnétophone dans le fond du bateau, puis la bande magnétique se déroule et les images suivantes nous font comprendre que cette voix qui s'interroge est celle d'un homme qui débat de son angoisse devant un micro. Tout au long du film, la représentation obsessionnelle de cette barque évoquera avec une évidence détestable que le héros du récit est désormais défunt. Cet artifice moderne n'apporte rien au conte ; il atténue même l'effet de terreur par la certitude d'une paix finale

Laurent Terzieff, acteur sensible, étonnamment mobile, expose bientôt ses tourments : la nuit il se réveille terrassé par le poids d'un corps anonyme qui tente de l'étouffer, une créature invisible tente de le suivre, il perçoit ses mouvements dans les feuillages qui bordent les routes, il est partout traqué, chaque nuit l'eau, le lait et le vin qu'il place dans sa chambre, à côté de son lit, sont bus. L'être qui le menace hante cette vieille maison, au jardin plein de fleurs qu'il possède au bord de la mer envoûte sa chambre violette, son bureau aux murs d'argent. Lentement l'épouvante prend possession de ce corps d'homme qui souffre. Le narrateur vit, lutte, suffoque.

Chaque fois qu'il s'enfuit vers Paris, l'inconnu disparaît, le héros s'apaise ; mais ses angoisses reprennent dès qu'il se retrouve dans sa maison auprès du rivage. Il aura un jour conscience que cette créature représente le successeur de l'homme, qu'il est le premier envoyé sur Terre d'une race nouvelle et que, s'il parvient à s'en débarrasser, la planète sera délivrée d'un grand danger. Il tente une première fois de l'anéantir dans une explosion, puis, dès qu'il sent que le Horla va prendre possession de son esprit, il se suicide.

Le thème d'un extra-terrestre envahissant la mentalité d'un être humain est à ma connaissance pour la première fois aussi librement exprimé dans la littérature du XIXe siècle (je laisse ici une

petite place pour la note de Versins qui me contredira). Et sans doute ne sera-t-il jamais exprimé avec autant de force, jamais ne suscitera-t-il une frayeur aussi brute devant l'horrible agonie de celui qui se sent possédé par une force étrangère.

Pollet a conservé le ton résolument réaliste de Maupassant, ce journal qui décrit, note après note, les modalités de l'invasion, ses subtilités ; il est parvenu à le mettre en page avec une absolue fidélité. Il faut souligner aussi une tentative intéressante, surtout sur le plan du cinéma fantastique et d'épouvante, où le rôle de la couleur est tellement important. Pollet a pris un conseiller technique à la couleur, Bellegarde, qui réussit à transposer sur le plan formel les états d'âme du héros. Selon les degrés de sa terreur, la chambre sera d'un jaune citron, d'un vert acide, d'un violet étouffant, et ce qui dans la description que j'en fais paraît simpliste prend au cours de l'action une valeur absolue. Le paysage aussi, sensible aux saisons, prend à la gorge comme une terreur ; les moindres fleurs, l'agonie d'un insecte, nous font vibrer. La mer prend les aspects orageux, gris d'une menace, sur le fond sable du rivage où meurent les épaves. Terzieff balbutie, s'enfuit, dort, s'éveille suffoqué, dialogue en gros plan avec sa propre voix, sa peur, sur le décor si réel qui l'entoure.

La réussite du *Horla* tient à la minutie de sa réalisation : du fantastique considéré comme la réalité. Les impressions du héros de Maupassant prennent valeur de fait et ce fait se développe sur le plan de l'action, parallèlement à sa subjectivité, avec une logique rigoureuse. Il manque peut-être un rien d'insoupçonnable, un zeste d'improbable à cette démonstration parfaite. Tout cela semble trop vrai pour que l'on puisse croire à un récit inventé et, lorsqu'on sort du film, après le quatorzième verre de la journée, il est déjà trop tard pour se débarrasser de cette certitude que *Le Horla* n'est pas un conte et que l'absence de poésie qui y règne prouve simplement que l'on ne distingue pas la poésie dans le cauchemar que l'on est en train de vivre.

Philippe CURVAL

Notules

A la Cinémathèque, nous avons pu voir *Le Docteur Jekyll et Mr. Hyde* de Rouben Mamoulian, en attendant que l'on distribue en salle l'excellente version de Terence Fisher. Celle de Mamoulian adapte fidèlement Stevenson et n'essaye pas d'innover ou de bouleverser la morale du récit. Elle reste très traditionnelle et, faut-il le dire, un peu simplette. A ce défaut, viennent s'ajouter quelques recherches techniques brillantes, mais, comme toujours chez Mamoulian, prédominantes sur le scénario, le dialogue, la construction dramatique toujours sacrifiée. Ainsi les scènes entre Jekyll et sa fiancée sont d'une grande pâleur psychologique et dramatique, malgré des effets visuels qui s'avèrent stupides, et les dix premières minutes sont tournées avec une caméra subjective, sans aucune raison (contrairement aux *Passagers de la nuit*).

Cela dit, le film est souvent brillant (notamment dans l'utilisation du son, très en avance pour l'époque), parfois très savoureux. Les séquences d'humour noir sont remarquablement mises en scène et Fredric March, inégal en Jekyll, est carrément génial en Hyde. Ses gestes, ses éclats de rire, sa démarche sont un miracle de composition où l'humour n'est jamais absent. Dans la scène finale, on le sent devenir singe et c'est après avoir désespérément essayé de s'échapper en sautant d'un mur à l'autre qu'il sera tué. Séquence prodigieuse. Quant à Miriam Hopkins, elle se révèle extrêmement érotique et très joliment

(Suite page 155)

Chronique artistique

L'exposition Picasso

par Jacques Goimard

C'est une vérité reconnue que la culture française ne brille pas par sa veine fantastique, et nous avons beaucoup à envier, dans ce domaine, aux fantômes anglais et aux démons allemands. Notre peinture ne fait pas exception : il suffit de citer quelques noms parmi les plus orthodoxes, par exemple Degas ou Renoir, pour mesurer à quel point l'inspiration insolite en est absente. J'espère que les amateurs de fantastique n'auront pas manqué la visite de l'exposition Bonnard, qui s'est déroulée à l'Orangerie : ils n'auront pas eu tous les jours l'occasion de faire à si bon compte un voyage aux îles Antipodes (et un **très** beau voyage, reconnaissons-le en passant).

Lorsqu'on cherche à démêler les causes de cette inaptitude à l'insolite, on peut en localiser assez rapidement deux principales : le goût du spécifique et l'optimisme. Depuis l'impressionnisme, à peu près tous les mouvements novateurs dans la peinture française ont cherché à résoudre des problèmes de forme et non des problèmes de fond : c'est au niveau stylistique et même purement et simplement au niveau oculaire que se sont placés des peintres aussi importants que Monet, Seurat et Cézanne. Aucune conception du monde **consciente** et **organisée** ne ressort de leurs œuvres, qui semblent nées d'une monumentale hypertrophie de la vision. Les peintres français ne sont pas des intellectuels : c'est sur la toile qu'ils donnent leur mesure, et même ceux qui savent s'expliquer par écrit ne dissertent guère que sur des problèmes spécifiquement picturaux, et **dont on** aurait du mal, par exemple, à trouver la contrepartie en littérature et en musique S'il faut absolument chercher dans leurs œuvres une **weltanschauung** implicite, on la trouvera dans la joie de vivre d'une Belle Epoque heureuse de son sort, dans la griserie éblouie et sereine d'une civilisation comblée par le destin : les peintres cités plus haut, un Renoir, un Degas, un Bonnard, en sont de parfaits exemples. La peinture pessimiste, ou plus simplement critique, est un courant minoritaire de l'école française depuis le second Empire : Daumier, Toulouse-Lautrec, Rouault, les surréalistes y sont en marge du courant principal. Rien de comparable avec l'éblouissante florescence de l'expressionnisme à Dresde, à Munich ou à Vienne.

On objectera que l'opposition entre le fond et la forme est artificielle, surtout lorsqu'elle est poussée à ce degré de schématisme ; et j'en conviens volontiers. Pourtant il est remarquable que les deux grandes écoles qui au

début du XX[e] siècle ont mis l'accent sur le contenu de la peinture — l'expressionniste et la surréaliste — aient par la même occasion fait la critique (morale ou sociale) du monde où elles avaient pris naissance, en quoi elles s'opposaient point par point à des tendances dominantes chez les peintres français. Aujourd'hui les jeux semblent faits, et toutes les positions-clés sont occupées par la peinture abstraite (héritière du courant expressionniste à travers Klee et Kandinski) et par la peinture post-surréaliste. La tradition française est reléguée dans les musées, ou peu s'en faut ; aussi bien le dernier en date de ses mouvements réformateurs est-il le cubisme, qui date de 1907 : ce n'est plus tout récent. La chaîne continue qui mène de Manet à Braque a été rompue vers la première guerre mondiale ; c'est de cette époque que datent les chances de la peinture fantastique en France, et les amateurs ne s'y trompent pas.

Pourtant il y a dans la peinture française de la grande époque une veine fantastique : rien d'étonnant, si l'on songe qu'elle a souvent été nourrie par des inspirations venues d'ailleurs. Le mouvement dada, le surréalisme ont réuni des peintres français et étrangers ; leurs premières manifestations importantes ont eu lieu à Zurich et à Cologne. A Paris même, de nombreux peintres étrangers, attirés par la réputation de métropole des arts dont jouissait alors notre capitale, ont amené avec eux leurs obsessions personnelles : c'est le cas d'un Van Gogh ou d'un Soutine, proches du fantastique par l'esprit ; et plus encore d'un Chagall, qui est, lui, un authentique peintre fantastique. C'est aussi le cas de Picasso.

L'exposition proprement gigantesque du Grand Palais nous a livré, pour la première fois réunie, la meilleure part de l'œuvre de ce dernier peintre : hormis **Guernica,** tous les tableaux importants y étaient. La densité de chefs-d'œuvre au mètre carré fut proprement inégalée, et le visiteur se défendait avec peine contre une sensation d'écrasement ; les toiles se multipliaient les unes par les autres, et je ne compte plus celles, déjà connues de moi, qui me sont apparues à cette occasion sous un jour nouveau. Il n'est donc pas inutile après coup de tirer la morale de l'événement. Cet hommage rendu à un peintre espagnol et communiste, unanimement haï de toute la petite bourgeoisie française, peut surprendre de la part du gouvernement de la V[e] République. N'hésitons pas à voir dans cette attitude un avertissement, et à redoubler de prudence : Picasso est-il le révolutionnaire qu'on veut voir en lui dans tous les domaines, ou bien a-t-il fini par s'assagir et (pour employer le vocabulaire de certains) par s'assimiler ?

Picasso est un Espagnol de naissance et de formation ; il n'a fait son premier voyage à Paris qu'à dix-neuf ans, ne s'y est installé définitivement qu'à vingt-trois. Tout a été dit (bien des choses du moins ont été dites) sur les sources de sa peinture, qui n'ont rien de français. Peu nous importe ici. Je veux seulement souligner que l'hispanité de Picasso comporte une tendance native au fantastique. Tendance très transposée assurément : Picasso ne prétend à rien d'autre qu'à représenter. Mais il choisit ce qu'il représente, et ce choix révèle un monde intérieur qu'il faut bien qualifier de fantastique. Peut-être même ce fantastique acquiert-il une qualité supplémentaire du fait qu'il est vécu : les lois de l'univers ne sont pas ouvertement violées, mais on met en valeur ce qu'elles ont d'inquiétant ; le quotidien se révèle comme une source majeure de l'épouvante. Qu'est-ce que la tauromachie, qui apparaît ici dans une toile de 1901, sinon l'affrontement démentiel avec le monstre noir, le tête-à-tête avec le cau-

chemar ? La **danseuse naine de la même** année réintroduit dans l'univers de Degas les créatures difformes de Velasquez, de Murillo et de Goya. Mais ce tableau prélude à bien d'autres, dont il contient en puissance les développements futurs. On y trouve l'amour de Picasso pour les petits êtres, nains ou enfants, qui lui apparaissent toujours plus ou moins comme des sortes de trolls ou d'elfes, dieux minuscules qui recèlent en secret toute la force du monde et qui peuvent être bienveillants ou maléfiques, suivant qu'on sait ou non se les attacher par des sacrifices propitiatoires et des cadeaux.

Enfin le thème le plus riche d'avenir, c'est l'amour du spectacle : en choisissant les planches comme théâtre de ses toiles, Picasso fait œuvre d'artiste baudelairien ; il nous dit que la vie est un artifice et un mirage, que l'œil du peintre crée toujours ce qu'il montre, et qu'après tout le plus grand peintre du monde n'est rien de plus qu'un bateleur, dont la fonction est d'éblouir. Un tel univers est fantastique par définition. D'ailleurs Picasso abandonne bien vite les danseuses, et arrête son choix sur un univers qui lui est plus personnel : celui du cirque. Il y trouve le personnage de l'acrobate, qui trompe la pesanteur, celui du prestidigitateur, qui escamote les choses, celui du clown, qui bafoue le sens commun : trois défis à l'ordre du monde, où tous les spectateurs se reconnaissent en devenant des spectateurs complices. Et surtout il y trouve les personnages de la comédie italienne, Arlequin, Pierrot, Colombine, qui ont pour lui un double avantage : ce sont des archétypes, des motifs fantastiques ; et surtout ce sont les seuls personnages mythiques qui se définissent entièrement par leur costume, ce qui n'est pas sans avantages pour un peintre d'allégories. On lit trop souvent que les périodes bleue et rose de Picasso sont classiques, mais qu'a de classique le peintre qui, représentant sous le nom d'**Enfant à la pipe** un arpète parisien en bleu de travail, s'avise tout à coup de le couronner d'une guirlande de roses ?

Mais Picasso, depuis plusieurs années déjà, s'était lié au milieu des peintres parisiens et participait à leurs recherches esthétiques. En 1907, ce sont les **Demoiselles d'Avignon** ; le cubisme est inventé ; pour dix longues années, Picasso devient homme d'école et abandonne sa propre recherche afin de poursuivre celle de Cézanne. Ce faisant, il oublie un peu la poésie de ses premières toiles : il n'y a guère de fantastique dans ces compotiers, ces mandolines, ces bouteilles, ces éventails indéfiniment disséqués, sauf peut-être celui du nouveau roman, qui est un fantastique bien de chez nous. Pourtant le cubisme ne peut pas se ramener aux révolutions picturales successives qui ont créé la peinture moderne. Les derniers tenants de la tradition française dans la peinture actuelle, ceux qui se quailfient eux-mêmes de « figuratifs », reproduisent presque toujours les formules des nabis et des fauves — ceux qui furent la peinture moderne pendant quelques années, avant les **Demoiselles d'Avignon.**

Si éloigné qu'il soit de la peinture abstraite, le cubisme est du côté de la modernité, et le grand public le sent bien, qui tient encore Picasso en suspicion après tant d'années : sans doute même certains peintres abstraits doivent-ils une bonne part de leurs succès à des concessions, à des facilités et (pourquoi le taire ?) à une recherche du joli. Ce qui frappe lorsqu'on parcourt la série des toiles cubistes de Picasso, c'est leur sévérité, leur gravité. On a l'impression que la volonté du peintre s'y brise contre une sorte de mur, et que son âme est captive dans le labyrinthe monstrueux, dépourvu d'entrée et de sortie, qui est esquissé sur la toile. Picasso n'y apparaît pas conforme à son personnage habituel

d'inspiré joyeux (« je n'ai jamais fait ni essais ni expériences ») ; durant ces dix années, il fut réellement un ascète de la peinture, cherchant dans l'asémique, le vulgaire, l'impur et même le moche un moyen d'échapper au cercle vicieux de la beauté conforme. L'horrible et le sacral sont deux catégories voisines : cette proximité nourrit et justifie le cubisme comme elle avait nourri et justifié, entre autres, la poésie de Hugo.

L'homme apparaît cependant au sein de cette frénétique recherche formelle, et l'évolution ultérieure de Picasso montre qu'il est le véritable objet de la recherche du peintre. Arlequin resurgit en 1913, encore débité en tranches, véritable pantin écorché de salle d'opération. Nouvelle apparition en 1915, plus significative et plus réussie : Picasso use visiblement de l'habit d'Arlequin comme d'un motif cubiste commode, mais il le surmonte d'un œil et d'un sourire. L'année suivante, la guitare, objet favori des années cubistes, se retrouve nantie d'un joueur. Ce sont tous les thèmes d'élection des périodes bleue et rose : la comédie, la musique, l'art, le spectacle, qui font une rentrée en force. Un an encore, et la forme cubiste elle-même est abandonnée : l'Arlequin de 1917 et celui de 1918 renouent purement et simplement avec la vision traditionnelle des peintres. Picasso est-il dans l'impasse ? Peut-être. Mais tous ces habits d'Arlequin successifs se sont enrichis à travers le cubisme. Ce ne sont plus des rêves, mais des mythes. En fait, ils représentent purement et simplement l'allégorie du cubisme, qui ne dissèque le monde extérieur que pour mieux le réunifier sous la loi du peintre. N'est-il pas justifié alors de parer de cet habit un personnage de commedia dell'arte, **le** personnage par excellence de la commedia dell'arte, l'intrigant cynique aux mille ressources, l'inépuisable improvisateur ? **Arlequin, c'est** Picasso. Le tableau, c'est le peintre.

Il y a là une première restauration de l'homme, et capitale. Pourtant, elle n'est pas suffisante pour Picasso, qui retrouve dans ces années bouleversées de la guerre mondiale une aspiration inattendue à la pureté. En 1918, un **Pierrot assis** introduit dans son œuvre le poète vêtu de blanc, le rêveur lunaire qui s'évade loin du monde et demeure mélancolique, accablé de tant de vulgarité. L'enfant terrible de la peinture est-il en train de s'assagir ? D'abord il peint son fils, à trois ans, en Arlequin ; puis à quatre ans, en Pierrot. Le vieillissement est un signe : l'apparition de Pierrot dans l'univers mythique de Picasso, ce pourrait être la conquête de la maturité affective et de l'intériorité. Mais c'est aussi, semble-t-il, la découverte de la lassitude et de l'insatisfaction : un nouvel Arlequin, en 1923, est peint assis, les mains jointes, **avec un habit entièrement décoloré.** Pierrot a envahi jusqu'à son pire adversaire.

Le désarroi de Picasso s'exprime dans la multitude des styles : parallèlement aux toiles cubistes, qui maintenant frôlent de près le canular, apparaît une tendance « néo-classique » à base d'énormes Vénus à consistance argileuse et de tout un bric-à-brac mythologique, péplums, amphores, flûtes de Pan : ce qui est encore, si l'on veut, du fantastique, mais conventionnel et rassurant — et surtout peu personnel Picasso ne sait plus très bien où il en est, il ne sait même plus qui il est. Décidément l'unité de l'homme n'est pas encore restaurée de façon satisfaisante : les personnages des **Flûtes de Pan** n'ont rien de commun avec ceux des **Trois musiciens.** Il est vrai que Pierrot et Arlequin figurent tous deux parmi ces trois musiciens ; le Pierrot joue de la flûte en souriant au public, flanqué d'un moine rigolard. Mais les

trois personnages sont masqués ; leur brillant est tout extérieur ; ce ne sont que des silhouettes. Picasso lui-même peint son tableau comme s'il était à lui seul tout un orchestre de charleston, avec des tons éclatants et criards, qui s'entrechoquent dans un tourbillon où se devinent le vacarme et la fumée des bastringues. Mais il cherche autre chose. Le trouve-t-il avec **La danse** ? Le tableau est composé comme **Les trois musiciens,** avec trois personnages en hauteur qui en occupent chacun le tiers. Mais cette fois Picasso ne se contente plus de la commedia dell'arte ou du jazz, de la perpétuelle improvisation ; il lui faut un mouvement rapide, qui l'aide à fuir plus vite. Tout cela ne ressemble guère à une calme certitude.

Dès lors le peintre est soumis à des oscillations de plus en plus rapides, de plus en plus violentes aussi, entre ses deux sollicitations contradictoires : le côté d'Arlequin et le côté de Pierrot. Il cherche avidement la rémission et le repos, et croit le trouver dans l'exercice de la statuaire, dont il représente l'allégorie en 1925 ; ou dans sa liaison avec Marie-Thérèse Walter, source d'innombrables images de femmes renversées, endormies ou rêveuses. Mais son déséquilibre le poursuit sans cesse et lui inspire des corps disloqués comme ceux du **Minotaure** ou de **L'acrobate,** proches des expériences surréalistes ; des corps émiettés comme ceux des **Figures au bord de la mer** ; des corps silicifiés, réduits à l'état de machines monstrueuses, comme dans **La course de taureaux** de 1934 et bientôt dans **Guernica.** A ce degré de doute et de solitude, il est bien proche de l'inspiration fantastique, et il s'essaie aux recettes éprouvées dans ce domaine : **L'atelier** est abstractisant et ironique à la manière de Klee ; la **Femme nue couchée,** féerique et nocturne à la manière de Chagall. Certaines toiles vont si loin dans la voie de l'horreur et du cauchemar qu'on ne voit plus très bien comment on pourrait éviter de prononcer le mot fatidique : la **Crucifixion** et les **Deux femmes nues sur la plage** sont très réellement des toiles d'épouvante. Au sein de cet univers tragique, une ultime certitude : l'existence solitaire de l'artiste inspiré, à la tête entourée d'un halo dans **L'atelier** ou flanquée d'un double intérieur (qui pourrait bien être l'âme, ou justement l'inspiration) dans **La statuaire.** Le fantastique ne va jamais sans mystère. A ce compte, le personnage fantastique par excellence, c'est Picasso lui-même.

Le drame du Picasso de l'entre-deux-guerres, c'est la solitude. Il y avait échappé au temps du cubisme en associant son génie créateur aux destinées d'une école. Puis il avait fallu sortir de l'impasse, avec cette circonstance aggravante qu'il était devenu incapable d'adhérer totalement à un style unique : de là cet univers polymorphe, incompréhensible, où la préoccupation presque unique du peintre semblait être le changement. Un tel vertige prédispose à la création d'univers fantastiques. Mais sans doute Picasso était-il trop sensuel, ou trop sentimental, pour faire naufrage corps et biens dans l'épouvante et la désolation. Il avait seulement besoin d'une motivation suffisante pour le délivrer de sa solitude. La dût-il à Dora Maar, sa nouvelle égérie, rencontrée en 1936, une passionaria qu'il peignit sous les traits de **La femme qui pleure** ? La dût-il plus simplement à la guerre d'Espagne ? Toujours est-il que **Guernica,** aussi tragique que les tableaux précédemment énumérés, inaugure une période où le peintre met son génie au service d'une cause. Depuis lors, sa vieillesse est devenue une sorte d'été ensoleillé, fécond en chefs-d'œuvre mais généralement fort éloigné de toute espèce d'inspiration fantastique. Un peintre fantas-

(Suite page 155)

La série télévisée "Commando spatial"

par Guy Allombert

Nous connaissons mal la science-fiction allemande : ce que nous avons pu lire des aventures de Perry Rhodan, l'immense feuilleton de Karl Scheer, publié au Fleuve Noir, rejoint, dans le space opera populaire, l'opinion que l'on peut se faire après avoir vu les sept épisodes de **Commando spatial**, série télévisée allemande, réalisée avec d'évidents moyens matériels par Michael Braun et Theo Mezger. Les lieux et les dates de l'action, seuls, nous indiquent qu'il s'agit de science-fiction : en fait, le roman d'aventures à épisodes a gardé la même trame, les mêmes stéréotypes, le même manque d'imagination que les mauvais romans d'aventures du début de ce siècle. Au lieu simplement de se dérouler dans les îles inexplorées du Pacifique, les jungles de Birmanie, de Bornéo, les déserts de Gobi, il emmène ses héros dans les espaces sidéraux où, sur les mêmes thèmes, ils vivront les mêmes aventures : rencontres avec des peuplades inconnues, guerrières, racistes, sauvetage in extremis du camp (ici, la Terre), châtiment du traître terrien, robots en révoltes au lieu d'esclaves...

Tout ceci n'a guère à voir avec la science-fiction telle que nous la concevons : ici, nous sommes dans le domaine récréatif, un domaine où il n'est pas question d'effrayer le téléspectateur moyen, monstre anonyme, apte à comprendre le Palmarès des chansons, mais réfractaire au fantastique, si léger soit-il. De fait, dans cette aventure, les seuls à faire preuve de quelque imagination sont les deux architectes. Sans extrapoler outre mesure, ils ont rendu visuels, parfois avec bonheur, engins et matériels de demain. Rien à voir cependant avec Metaluna, de Russel Gaussman, Julia Heron, Alexandre Golitzen et Richard Riedel : mais le cinéma n'a rien à voir avec le petit écran de la télévision.

Malgré toutes ses imperfections, et je vais y revenir, **Commando spatial** a au moins le mérite de faire entrer réellement la science-fiction à la télévision. Et peut-être est-ce un bien de commencer par un feuilleton élémentaire : le goût peut venir au téléspectateur de voir mieux.

PRECAUTIONS ET LEXIQUE

C'est à René Barjavel que l'O.R.T.F. a confié l'adaptation française et la présentation de la série. L'auteur de **Ravage**, avant le premier épisode, a dit à peu près ceci :

« Il nous est désormais possible d'entrevoir une partie de l'avenir : un jour viendra où le voyage sur la Lune ou sur Mars ne nous étonnera pas plus que la traversée de la Manche en bateau. Un jour viendra où toutes les tensions entre l'Est et l'Ouest, entre le monde blanc et le monde noir auront disparu, pour faire place, peut-

être, à de nouvelles querelles entre le gouvernement central et les autorités spatiales. Un jour viendra où le fond de la mer sera habité, où les sommets de Mercure seront devenus autant de stations touristiques en vogue. Un jour... Un jour ? Quand ? Disons : en l'an 3000. Existerons-nous encore ? Quel sera notre mode de vie ? Serons-nous gouvernés par des machines ? Un coucher de soleil aura-t-il encore de quoi nous émouvoir ? L'infidélité nous fera-t-elle encore souffrir ? Le steack aura-t-il conservé pour nous sa saveur ? Notre Terre sera-t-elle dominée par des êtres venus d'autres galaxies ou bien nous faudra-t-il envoyer de l'aide aux mondes extra-terrestres en voie de développement ?

» Les milieux scientifiques cherchent la réponse, mais notre imagination en invente déjà mille. Les histoires de science-fiction sont autant de contes de fées où **il était une fois** laisse la place **à un jour viendra... »**

Nous sommes, on le voit, à quelques parsecs de van Vogt, de Simak, d'Asimov ou de Williamson et Pohl, mais il fallait bien cette précaution oratoire face à un public nullement préparé à la S.F., ou même au fantastique (témoin l'échec regrettable de la série **La 4e dimension** l'année passée).

Barjavel fait mieux : il a écrit un petit lexique à l'usage des téléspectateurs néophytes, reproduit en partie par nos confrères de la presse télévision, lexique élémentaire et dont certaines définitions demanderaient à être soigneusement révisées (androïdes, hydroponiques, laser), tandis que d'autres sont purement accordées à ce feuilleton (Frog, Overkill).

SEPT AVENTURES

Sur une Terre dont nous savons qu'elle vit en paix sous un gouvernement mondial, on a institué des patrouilles de surveillance spatiale. Si apparemment les planètes du système solaire sont aux mains des Terriens, on semble ne rien savoir au-delà de ce système. Nous suivons un des croiseurs de surveillance, l'**Orion,** au cours de sept patrouilles. Son équipage comprend le commandant Mac Lane [américain ? « risque-tout expérimenté, mais obstiné et rebelle à la discipline militaire » (1)], le commandant en second Mario de Monti (italien ? « type plutôt comique qui se prend pour un irrésistible Don Juan »), l'astronavigateur Atau Shubashi (japonais ? « petit homme renfermé et comme les autres entièrement dévoué à son commandant »), Masso Sigbjornson (suédois ? « père de famille »), Tamara Jagellovsk (russe ? « appartient au peu populaire service de sécurité »), Helga Legrelle (? « jeune, jolie, extrêmement capable, constante (?) mais secrètement amoureuse de son commandant, amour sans espoir, semble-t-il »).

Tel est l'équipage de l'**Orion,** sorti tout animé d'un roman-photo : il nous apprend déjà qu'en l'an 3000 les descendants d'Italiens sont toujours des don juans et les descendants de Russes toujours dans la police secrète ! Passons, comme nous passerons sur le fait que les militaires sont sortis (les généraux, évidemment) du train de 8 h. 47. Leur réunion d'état-major dans le second épisode n'a rien de rassurant quant à la possibilité d'évolution de la race humaine, dans ce secteur particulier, en tout cas. Terminons en soulignant que nous ignorons tout de la vie à la surface de la Terre : les militaires vivent en vase clos au fond des mers... Et sur la donnée rebattue des méchants extra-terrestres (ici, les Frogs, astucieusement présentés derrière, apparemment, des glaces martelées, ce qui donne des silhouettes vaguement humaines mais fourmillan-

(1) Les commentaires sont extraits d'une brochure des producteurs.

tes !), partons avec les invincibles défenseurs d'une Terre décidément paradis pour tous ceux d'ailleurs et de nulle part.

1. L'attaque de l'espace

Une station spatiale ne répondant plus, l'**Orion** se rend sur les lieux. Les occupants sont morts et la base est envahie par des extra-terrestres que les rayons laser laissent indifférents. Deux des hommes de l'**Orion** tentent de découvrir pourquoi tout est arrêté sur la base tandis que le croiseur est attaqué. Il fuit vers la Terre abandonnant ses hommes : ceux-ci découvrent à temps l'arme absolue contre les Frogs, l'oxygène.

2. Planète en dérive

Une puissance inconnue est parvenue à lancer, sur l'orbite de la Terre, une planète en état de fusion. Mac Lane et l'**Orion** sont lancés pour tenter de dévier la trajectoire du missile nouveau genre. En vain. Abandonnant son appareil, il le bourre d'énergie négative et le lance sur le bolide. Avec ses hommes, il rejoint un autre vaisseau cosmique. Sauvés !

3. Les gardiens de la loi

Sur Pallas, riche planète minière, les colons en sont venus à l'émeute. Drame chez les robots, programmés pour préserver la vie humaine. Ces mécaniques ont résolu le problème qui risquait de faire sauter leurs circuits : ils ont pris le pouvoir afin d'empêcher les hommes de se détruire entre eux. Mac Lane, venu aux nouvelles, est prisonnier. Il réussit à isoler deux robots et à les reprogrammer pour être libéré et armé. Après un violent combat avec les autres robots, l'équipage de l'**Orion** et les colons sont libérés.

4. Les déserteurs

C'est la panique au Haut Etat-Major de l'Espace : on a juste réussi à empêcher le commandant Pietra d'aller livrer son croiseur aux Frogs. Sa conduite est inexplicable. Mac Lane est chargé de rejoindre la station M 8/8, la plus proche des Frogs, où des cas similaires de « fièvre spatiale » sont signalés. Dès leur arrivée, certains membres de l'équipage sont atteints : états de transes hallucinatoires qui conduisent à des actes caractérisés de sabotage. Le professeur Sherkoff découvre que les Frogs réussissent à agir sur les cerveaux humains et électroniques par télénose. Mac Lane feint d'être atteint et dirige l'**Orion** sur la base frog qu'il réussit à détruire à l'aide de l'arme Overkill.

5. La lutte pour le soleil

On vient de découvrir que le rayonnement solaire augmente dans de notables proportions. Au train calculé, il ne faudra guère plus de quelques décennies pour réduire la Terre en steppes brûlées. Lorsque l'**Orion**, retour de mission, signale qu'un astéroïde jusqu'alors dépourvu de toute vie organique présente des signes évidents de végétation les soupçons se précisent : le rayonnement du soleil est intensifié artificiellement. Mac Lane, reparti, découvre sur Chroma les descendants de colons jadis émigrés de la Terre et qui avaient rompu tout contact. Il faudra, pour éviter une guerre, de longues négociations car cette énergie solaire est nécessaire à Chroma autant que mortelle pour la Terre. Mais comme sur la planète règne le matriarcat, Mac Lane parvient à ses fins, encore qu'il y éprouve une certaine surprise.

6. Le piège de l'espace

Alors que de mauvais gré, l'**Orion** a embarqué le célèbre auteur de science-

fiction Pieter Paul Ibsen, celui-ci, parti sur une vedette, est attiré par une force mystérieuse sur une planète d'où il est contraint d'appeler Mac Lane à son secours. Sur Mura, on a exilé tous les rebuts de l'humanité. A leur tête, un savant mégalomane, Tourenne, qui a inventé un rayon paralysant. Mac Lane et l'équipage sont capturés : l'**Orion** intéresse les exilés qui voient en lui le moyen de fuir la planète-prison. Tourenne, lui, veut aller chez les Frogs. De Monti et Sjgbjörnson réussissent à rejoindre l'**Orion**, mais le vaisseau est captif sous une cloche d'énergie. Mac Lane réussit à découvrir le secret de Tourenne et à quitter Mura avec tout son équipage.

7. L'invasion

Les Frogs ont une nouvelle fois réussi à influencer des fonctionnaires du Service de l'Espace et sans que personne ne s'en doute, à envahir la Terre. Mac Lane tente d'atteindre la base qui ravitaille la flotte ennemie en énergie ; mais Tamara est prisonnière des renégats. Elle réussit à brancher une table d'écoute qui permet aux autorités de découvrir que le chef du service secret, le colonel Villa, est à la tête du complot. On l'arrête, mais il a eu le temps de passer à un de ses hommes le commandement de l'**Orion**. Le général Wamsler donne l'ordre d'attaquer le vaisseau, ce dont Mac Lane profite pour reprendre le commandement. Il ira détruire la base ennemie...

DECORS ET EFFETS SPECIAUX INTERESSANTS

Sur la durée totale de l'émission, 20 % environ du temps de projection est consacré aux effets spéciaux : sortie du vaisseau de la mer, tempêtes photoniques, écran de télévision gigantesque qui visualise entre 150 m et plusieurs années-lumière, planètes, astéroïdes, créatures extra-terrestres, robots, explosions de vaisseaux ou de planètes, etc...

La plupart d'entre eux sont fort correctement réalisés, certains (les Frogs, la planète ardente, les robots) avec suffisamment d'astuce pour intriguer un moment. On y a consacré des moyens matériels importants, moyens qui se retrouvent dans les décors de Rolf Zehetbauer et Werner Achmann.

Si le poste de commande de l'**Orion** avec ses 28 mètres réels de diamètre est impressionnant, il semble que la maquette grandeur nature du vaisseau (150 mètres de diamètre et 32 mètres de hauteur) ait donné quelque mal aux techniciens de la Bavaria : plusieurs mois d'efforts, 50.000 heures de travail, 10.000 câbles et relais électriques, des milliers d'ampoules... Tout cela nous vaut les meilleurs moments du feuilleton, vingt minutes environ par épisode, le reste étant rempli par d'abondants dialogues. L'ensemble, décors et effets spéciaux, mérite l'attention : il est suffisamment spectaculaire pour faire la majeure part du succès public de **Commando spatial.**

UN EFFORT

Indéniablement, **Commando spatial** représente un effort : puisqu'il fallait commencer par de simples aventures, admettons le côté primaire, enfantin, des péripéties, l'apport de chances inouïes chaque fois (on n'ose plus écrire invraisemblances), le manque absolu de réel humain de tous les personnages et l'absence d'un grain de fantastique.

Car tout ce merveilleux décor n'est que très rarement fantastique : il est de demain, un demain proche, alors qu'il eût fallu qu'il fût d'après-demain. Et les deux réalisateurs n'ont jamais cherché à manifester une quelconque

ambition : ils enregistrent des dialogues dans un studio futuriste et intercalent les séquences d'effets spéciaux. Le doublage n'arrange rien, pas plus que la musique...

Et pourtant, **Commando spatial** existe et le public l'a assez bien reçu. Cela permettra peut-être à la S.F. adulte d'arriver un jour sur notre écran. Qui sait...

Revue des films

(Suite de la page 145)

déshabillée (Mamoulian se permet même certaines audaces, très étonnantes pour l'époque). Ses rapports avec Hyde constituent le meilleur du film, et surclassent là toutes les autres versions. Les amateurs pourront la comparer, si elle est programmée à nouveau, avec l'excellente adaptation de Victor Fleming, que personnellement je préfère.

B.T.

Orgies : comme dirait l'autre, ce pluriel est plutôt singulier, vu que les orgies annoncées par le titre se limitent à une seule *wild party* que viennent troubler quelques horribles déshabillages (on n'ose parler de strip tease). Le titre américain *Orgy of the golden nudes* est tout aussi abusif et n'est justifié que par un seul plan. Ajoutons une séquence gratuite où trois greluches se baignent nues tout à coup dans une piscine — et Dieu sait qu'elles sont horribles — et l'éventuel spectateur sera prévenu. Il n'a à se mettre sous la dent qu'une intrigue (si l'on peut dire) hésitant entre la terreur et le policier : on essaye de faire peur à une jeune femme qui vient d'épouser un sculpteur dont tous les amis sont bizarres. La laideur de l'héroïne principale, l'absence de scènes érotiques rendent cette production assez inférieure à d'autres titres de la série, malgré une incroyable interprétation, complètement vociférante et pourvue d'un doublage (américain car le film est en V.O.) très incertain. Un gag pourtant : un détective privé regarde un tableau se composant de trois cercles se détachant sur un fond gris et constate : « Dans ce tableau, il y a une légère propension au cercle... »

B.T.

Chronique artistique

(Suite de la page 150)

tique pourrait-il d'ailleurs — pourra-t-il jamais — devenir à quatre-vingt-cinq ans la gloire officielle d'un régime ?

Il y a peu de cas plus passionnants que celui de Picasso. C'est le cas d'un homme qui avait reçu en dépôt toute une tradition imaginaire, une des plus riches qui soient ; et qui était trop doué pour s'en contenter. L'exploitation inspirée de ces dons dans la recherche formelle révolutionnaire ou dans l'exercice de style brillant, c'est le côté français de Picasso ; sans doute aussi fait-elle de lui un des plus superbes créateurs qui aient existé. Elle a failli échouer pourtant, vers les années les plus sombres de l'entre-deux-guerres. Déplorons l'échec de cet échec : nous y aurions gagné un peintre fantastique hors de pair.

Argus de la bande dessinée

L'engouement pour les journaux illustrés pour enfants d'avant-guerre a donné lieu à une énorme montée des prix de ces fascicules. De nombreux lecteurs nous avaient demandé de lutter contre ces pratiques en créant un argus de la bande dessinée. Or, c'est maintenant chose faite, puisqu'un tel argus a paru dans le numéro de février 1967 du journal **Le Collectionneur Français.** Nous en publions ci-après la version remaniée et complétée.

1. Albums

TARZAN, Hachette, n°s 1 à 7	50 F.
TARZAN, Hachette, n°s 8 à 11, 13 à 20	30 F.
BICOT, Hachette (l'album)	25 F.
BICOT ACHETE UNE AUTO, Hachette (1)	40 F.
FELIX, Hachette	25 F.
MICKEY, Hachette	20 F.
ZIG ET PUCE, Hachette	25 F.
ZIG ET PUCE AU XXIe SIECLE (1)	40 F.
GEDEON, de Benjamin Rabier	20 F.
LA BETE EST MORTE (le volume)	40 F.
ROSALIE, de Calvo	15 F.
SERIE SILLY SYMPHONIES, Hachette (W. Disney)	25 F.
TINTIN CHEZ LES SOVIETS (1)	500 F.

(1) Très rare.

2. Journaux

ROBINSON (le fascicule)	10 F.
HURRAH (le fascicule)	10 F.
JUNIOR (le fascicule)	12 F.
HOP-LA (le fascicule)	8 F.
LE JOURNAL DE MICKEY (le fascicule)	5 F.
L'EPATANT (le fascicule)	1,50 F.
SPIROU 1939 à 1947 (le fascicule)	2 F.
L'AVENTUREUX (le fascicule)	7 F.
AVENTURES, avant guerre (le fascicule)	8 F.
L'INTREPIDE, avant guerre (le fascicule)	3 F.
DONALD (après guerre)	2,50 F.
TOTO (le fascicule)	6 F.
L'AS (le fascicule)	10 F.
TARZAN, après guerre (le fascicule)	2 F.
COQ-HARDI (le fascicule)	2 F.

Ces prix étudiés suivant le tirage de l'époque sont donc maintenant officiels. Ils ne sont valables que pour les albums et fascicules en parfait état.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'un de nos amis collectionneurs a été cambriolé dans l'unique but de voler sa collection et qu'un revendeur bien connu a eu sa voiture volontairement détruite. Il nous semble donc encore plus nécessaire de lutter contre une spéculation qui conduit jusqu'à des entreprises délictueuses !

REFERENDUM SUR LE Nº 162

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI NON

2. Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....
2. ....
3. ....

4. Citez celui que vous avez le moins aimé :

....

5. Quelle chronique ou rubrique avez-vous préférée ?

....

6. Seriez-vous intéressé par la reprise régulière de nouvelles parues dans les premiers numéros épuisés de « Fiction » ?

OUI NON

NOM : ....

Adresse : ....

ENTRE LECTEURS

***Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers.* LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

VENDS au plus offrant : *Fondation* (C.L.A.), *Monde des A* (Rayon Fantastique), *Félix au pays de l'Ogre, Félix chez les sauvages* (état très propre), *Mickey et le trésor* (année 1934, état neuf), *Luc Bradefer dans la pièce de monnaie, L'enfance de Tarzan, Tarzan à Paris* (Hal Foster, 1929, état neuf). Ecrire à M. DEUL, 18 rue de la Maison Blanche, PARIS-13e.

VENDS romans de science-fiction ou fantastiques d'avant 1940. Liste sur demande. A. de GROOTE, 5 rue Gachard, 59-BRUXELLES 5.

VENDS *Bicot* (albums Hachette) nos 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9, 10 en parfait état. MARSAN, 34 rue Victor Carmignac, 94 ARCUEIL.

VENDS au détail tous nos Anticipation Fleuve Noir et Rayon Fantastique. Recherche *Galaxie* ancien nos 1 à 20, 22, 25 à 28, 30, 32, 36, 37, 39, 42, 44, 48, 51, 54, 56, 58, 60, 61, 64 ; *Fiction* 1 à 6, 8, 9, 11, 14 à 16, 33, 34, 36, 43 à 46, 48 à 50, 57 à 59, 62. Ecrire D. BRUNEEL, 14 rue Gouvion Saint-Cyr, PARIS-17e.

VENDS au plus offrant : *Le Golem* de G. Meyrlinck, broché édition 1929 (bon état, couverture abîmée) ; *La double vie de Théophraste Longuet* ; *L'homme qui revient de loin* ; *Le fauteuil hanté*, chaque titre 2 volumes, Editions Jeanne Gaston-Leroux, 1929. Ecrire : MARTIN, 23 rue de Calvas, 30 NIMES.

Le Club Cosmorama (association libre d'amateurs de science-fiction) recherche des collaborateurs français. Ecrire au président, Claude Dumont, 112 rue Wazon, LIEGE (Belgique).

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
***Secrétaire de rédaction :* Michel DEMUTH.**
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le no : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

En bref

Hommage à Jean-Louis Bouquet

Annoncé depuis longtemps, le numéro double de *Mercury* (nº 12-13) vient enfin de paraître. D'emblée, on reste saisi devant l'énormité du travail que représente ce numéro, puisqu'il contient en tout 192 pages, ce qui pour un fanzine est jusqu'à présent un record absolu. La majeure partie de ce numéro est consacrée à un hommage à Jean-Louis Bouquet, qui regroupe plusieurs textes de celui-ci (y compris le scénario de son film de science-fiction *La cité foudroyée*), ainsi que de nombreuses études et des témoignages le concernant. La présentation est extrêmement soignée, notamment pour ce qui concerne les reproductions photographiques et les hors-textes. Il faut féliciter l'équipe de *Mercury* pour cet effort remarquable. Rappelons que l'on peut commander ce numéro, vendu au prix de 9 F, auprès de Jean-Pierre Fontana, 90 rue Verlaine, La Plaine, 63 MONTFERRAND (C.C.P. 920-62 à Clermont-Ferrand).

Au tableau d'honneur

D'un commun accord, la médaille d'or du dégénéré du mois est décernée à Hubert Juin pour les aberrantes lignes suivantes, extraites de sa préface à la réédition chez Marabout du recueil de Howard Fast, *Au seuil du futur* : « *Il est, par ailleurs, remarquable que le déclin de la science-fiction coïncide avec les succès de la technique spatiale. Si je parle d'un déclin, c'est en connaissance de cause : les chefs-d'œuvre du genre datent d'hier. Le premier « bip-bip-bip » qui a résonné dans l'espace semble avoir d'un seul coup séché l'encre dans les encriers des spécialistes de cette discipline littéraire.* » Et cela continue sur le même ton pendant plusieurs paragraphes. Si ce genre d'argument stupide est fréquent dans la grande presse, on s'étonne de le lire sous la plume d'un prétendu spécialiste. Il est vrai que celui-ci, à en juger par ses anthologies de science-fiction, ne doit jamais en avoir lu une ligne en anglais.

Dessinateurs fantastiques

Après l'exposition Gourmelin, que nous avons déjà signalée, la galerie du Tournesol — qui compte se spécialiser dans le dessin fantastique — présente du 6 au 25 avril une exposition de groupe. Celle-ci rassemble des œuvres de huit dessinateurs : Barnstone, Broutin, Cat, Druillet, Gourmelin, Piéchaud, Serre et Topor. Elle sera suivie d'une exposition Claude Piéchaud, dont le vernissage a lieu le jeudi 27 avril. (Galerie du Tournesol, 36 rue de Verneuil.)

A propos du Festival Midi-Minuit Fantastique

Nous avions annoncé le mois dernier que le Festival Midi-Minuit Fantastique aurait lieu au Studio Gît-le-Cœur. C'est en fait dans une salle très voisine, Le Racine (6, rue de l'Ecole de Médecine, Paris-6e), que le festival vient de débuter.

Une précision que nous devons malheureusement ajouter : contrairement à ce que nous avions annoncé sur la foi de prévisions optimistes, le film *2.000 maniacs* n'a finalement pas obtenu de visa de censure, même pour l'exception que constituait sa projection dans le cadre d'un festival. Par contre, tous les autres films annoncés dans notre dernier numéro figurent au festival.

Dépôt légal : 2e trimestre 1967 — Le Gérant : D. Domange.

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)